

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME VINGTIÈME
PREMIER FASCICULE
(Numéro 64)



PARIS (6°)
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS
1916

SOMMAIRE

	Pages
PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.....	1
NÉCROLOGIE. Michel Bréal (par A. Meillet).....	10
— A. Imbert.....	19
— Trois morts récentes.....	21
DISCUSSIONS. De quelques verbes forts germaniques.....	22
— Les verbes signifiant « dire » (par A. Meillet).....	28
COMPTES RENDUS.....	32

LIBRAIRIE ANCIENNE Éd. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

Publié par J. GILLIÉRON et E. EDMONT

CORSE

Premier Fascicule. — [Cartes 1 à 200. — Abeille-Buvait].

Deuxième Fascicule. — [Cartes 201 à 399. — Qui a bu boira. Où tu couds maintenant].

Troisième Fascicule. [Cartes 400-500. Un coup de cloche. L'étain, étamer].

Chaque fascicule in-folio : 25 francs

(Avec engagement à l'ouvrage complet, 10 fascicules).

Rappel : Atlas linguistique de la France, 35 fascicules, de 50 cartes chacun ; chaque carte est consacrée à un mot ou à un type morphologique..... 875 fr.

TABLE DE L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

Grand in-8° de viii-529 pages..... 35 fr.

LES ORIGINES DE L'INFLUENCE FRANÇAISE

EN ALLEMAGNE

Etude sur l'histoire comparée de la civilisation en France et en Allemagne pendant la période précurtoise (950-1150)

par Louis REYNAUD

Docteur ès lettres, maître de conférences à l'Université de Poitiers

TOME PREMIER

L'OFFENSIVE POLITIQUE ET SOCIALE DE LA FRANCE

1 volume in-8° raisin de xxxix-547 pages. Prix..... 12 fr.

PREMIÈRE PARTIE. Les idées et les armes françaises à l'assaut de l'Empire allemand. — CHAPITRE Ier. — Naissance d'un état politique et d'un idéal religieux nouveaux en France. *L'anarchie-mère. La réaction politique contre l'anarchie : la féodalité. La réaction morale contre l'anarchie : Cluny. Association de la féodalité française et de Cluny.* — CHAPITRE II. — La persistance du régime carolingien en Allemagne et sa destruction par Cluny et la féodalité française. *Gravité moindre de l'anarchie en Allemagne. Retour de l'Allemagne à la politique carolingienne. Stagnation de la féodalité et l'Eglise en Allemagne. La pénétration de Cluny dans l'Empire. L'insurrection des idées clunisiennes contre l'Empire. La victoire de Cluny et de la féodalité française sur l'Empire.*

SECONDE PARTIE. La rénovation sociale de l'Allemagne par l'influence française. — CHAPITRE Ier. — Formation d'un nouveau type social en France. *L'orientation des institutions féodales. Elaboration d'un idéal moral par la féodalité française. La christianisation de l'idéal féodal.* — CHAPITRE II. — L'immobilité de la société allemande et les premières conquêtes de l'idéal français. *La routine militaire en Allemagne. Absence d'évolution morale en Allemagne. La France éducatrice et libératrice de la « noblesse » allemande.*

28

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

1545
TOME VINGT-QUATRIÈME

(ANNÉE 1923)



PARIS (6°)

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1924

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 64

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 20 NOVEMBRE 1915 AU 20 MAI 1916

SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1915.

Présidence de M. HUART, ancien président.

Présents : M^{lle} Homburger, MM. Lejay, Marcou, Meillet, Mertz, Thomas.

Nouvelles. On communique des nouvelles de nos confrères qui sont aux armées.

Commission de Finances. M^{lle} Homburger, MM. Lejay et Mertz sont nommés membres de la Commission de Finances qui doit examiner les comptes du trésorier provisoire.

Communications. M. Meillet résume des mémoires de M. Gauthiot sur des faits iraniens, et de M. Imbert sur des inscriptions lyciennes. Ces articles figureront dans les *Mémoires* de la Société.

M. Meillet étudie la formation de certains adverbes latins et signale de curieuses concordances entre le latin et le slave à ce point de vue.

SÉANCE DU 18 DÉCEMBRE 1915.

Présidence de M. HUART, ancien président.

Présents : M^{lle} Homburger, MM. Lejay, Marcou, Meillet, Mertz, Psichari, Thomas.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le président annonce la mort de notre secrétaire, M. Bréal, et indique brièvement quelle perte fait en lui notre Société. M. Meillet, secrétaire adjoint, rappelle en quelques mots la carrière de M. Bréal, le vrai fondateur de la Société, son secrétaire depuis 1868, et le directeur de ses publications ; l'activité scientifique de M. Bréal se lie trop étroitement à celle de la Société de linguistique pour qu'il y ait lieu de la rappeler en détail. Une notice sera publiée dans le *Bulletin*.

Le secrétaire adjoint annonce la mort de deux de nos confrères appartenant à des pays en guerre avec la France, M. Thumb et M. Zubatý, et indique quels regrets ces pertes causent parmi nous.

Don. M. A. Meillet annonce son intention de remettre à la Société, après la fin des hostilités, la moitié du montant du prix Chénier qui lui a été attribué par l'Académie des inscriptions, l'autre moitié allant à la Société des études grecques. Le président lui exprime les remerciements de la Société.

Rapport de la Commission de Finances. Il est donné lecture du rapport de la Commission des Finances.

Rapport de la Commission des Finances.

M. Vendryes, notre trésorier, étant mobilisé, il n'a pu

SÉANCE DU 18 DÉCEMBRE 1915

être dressé, cette année encore, un compte définitif des recettes et des dépenses de la Société depuis le dernier exercice clos (1913). Votre commission n'a eu à examiner que le compte des recettes et des dépenses faites par le trésorier provisoire qui a été nommé dans la séance du 17 décembre dernier.

Ce compte se présente ainsi :

RECETTES :

Remis par M. Vendryes, trésorier.	2 832 fr. 35
Subvention ministérielle (1914 et 1915).	1 400 »
Cotisations.	526 »
Vente de fascicules par l'administrateur.	6 »
Fonds spécial.	500 »
TOTAL.	<u>5 264 fr. 35</u>

DÉPENSES :

Notes des imprimeurs et de l'éditeur.	3 953 fr. 35
Service et frais divers.	175 55
TOTAL.	<u>4 128 fr. 90</u>
En caisse du trésorier.	1 135 45
TOTAL ÉGAL.	<u>5 264 fr. 35</u>

La somme de 2 832 fr. 35 remise par M. Vendryes se décompose ainsi : 832 fr. 35 composant l'encaisse du trésorier, et 2 000 francs qui ont été prélevés sur les fonds en dépôt à la Société générale. M. Vendryes n'est plus comptable d'aucune somme appartenant à la Société.

La subvention du ministère, malheureusement réduite à 700 francs, n'avait pas été touchée en 1914 ; la Société a donc reçu cette année à la fois les subventions de 1914 et 1915, que l'État a tenu à payer malgré l'état de guerre.

La cotisation a été réduite à 10 francs pour tous les membres en 1915, les membres mobilisés sont dispensés et beaucoup de membres étrangers ne payent pas ; la Société n'a encaissé comme cotisation que 526 francs, y compris quelques cotisations arriérées, et aussi quelques cotisations payées d'avance.

Par suite des difficultés causées par la guerre, la personne

PROCÈS-VERBAUX

qui verse le fond spécial n'a pu remettre au trésorier que 500 francs pour les deux années 1914 et 1915.

Les notes, relativement élevées, des imprimeurs et de l'éditeur portent à la fois sur les publications de 1914 et de 1915. Sauf le fascicule 4 du volume XIX des *Mémoires* qui va être distribué, la Société ne doit aucune somme à ses imprimeurs ou à son éditeur. Tous les comptes sont réglés. La situation est donc entièrement nette.

Par suite, l'encaisse du trésorier représente des ressources liquides et dont la Société peut disposer pour continuer son activité.

Le trésorier n'a dû recourir au produit des rentes de la Société, encaissées par la Société générale, à aucun moment de l'année 1915 ; toutes les sommes encaissées de ce chef demeurent donc à la disposition de la Société.

Comme la Société a à décerner un prix Bibesco, qui devait être décerné à la fin de 1914, et qu'elle doit mettre en réserve les fonds nécessaires pour le prix à décerner en 1917, le trésorier a cru bon d'acheter des bons de la Défense nationale jusqu'à concurrence de 1 500 francs, ce qui a entraîné une dépense de 1 425 francs sur les fonds en dépôt à la Société générale. Le prix de 1914 pourra ainsi être décerné aussitôt après la fin des hostilités.

Il reste à la banque une somme de 1 749 fr. 15, entièrement disponible.

Tout en continuant dans la mesure du possible l'activité de la Société — il a paru, en comptant les fascicules déjà tirés qui vont être distribués, trois fascicules des *Mémoires* et deux du *Bulletin* depuis le début de la guerre —, le secrétaire adjoint, chargé des fonctions d'administrateur provisoire et de trésorier provisoire, s'est efforcé de comprimer les dépenses de la Société ; il se félicite d'avoir pu réduire les frais généraux à la somme minime de 175 fr. 55.

Les publications de la Société sont bien alimentées, quoique la guerre ait arrêté ou diminué la production de quelques-uns de nos confrères les plus actifs. Il y a soit en placards, soit à l'impression la matière de plus de deux fascicules des *Mémoires*.

En payant régulièrement leurs cotisations, nos confrères tiendront à honneur de rendre possible cette activité de la Société, qui est nécessaire au bon renom scientifique de notre pays, et qui montrera que, dans les circonstances les plus cruelles, la science ne cesse pas d'y être cultivée.

Nous sommes heureux de constater que la situation financière de la Société est entièrement saine. Les circonstances actuelles ne permettent pas de publier autant que durant les années de paix qui ont précédé, années où notre activité avait pris un développement qu'elle n'avait jamais eu. Mais son activité pourra se maintenir dans une large mesure pourvu que tous nos confrères veuillent bien donner au bureau les ressources nécessaires.

Les recettes à prévoir sont les suivantes : 1 600 francs environ à provenir des rentes de la Société ; 700 francs de subvention du ministère ; et, en ramenant la cotisation à son chiffre normal pour les membres ordinaires, au moins 700 francs de cotisations annuelles.

L'état de guerre, qui a diminué dans une large mesure la vente de publications à des personnes non membres de la Société, n'a pas permis de juger des résultats financiers du nouveau système institué pour les publications. Toutefois il importe de ne pas oublier que, la Société étant propriétaire des *Mémoires* et du *Bulletin* — actuellement mis en vente comme les *Mémoires* —, dépense plus qu'auparavant pour chaque fascicule de *Mémoires* au moment de la publication, mais se constitue en publications une sorte de capital qui l'enrichit progressivement. Au 29 octobre 1915, la vente des trois premiers fascicules du volume XIX, qui sont la propriété de la Société, avait produit 294 francs, qui sont venus en déduction des sommes dues à notre éditeur. Le fascicule 2 du volume XIX du *Bulletin*, dont la mise en vente n'a pas été annoncée, n'a rien rapporté. Le chiffre obtenu est très inférieur à celui qu'on doit espérer ; mais une notable partie des ventes empêchées par la guerre sont simplement différées. Quoi qu'il en soit, les recettes à prévoir de ce chef en 1916 sont encore minimes.

Avec les ressources qui viennent d'être énumérées, la

Société sera en mesure de publier cette année au moins trois fascicules des *Mémoires* et un fascicule du *Bulletin*. Mais elle devra observer la stricte économie qui lui a permis de franchir sans difficulté l'année de guerre écoulée.

Paris, le 18 décembre 1915.

L. MERTZ, L. HOMBURGER,
Paul LEJAY.

Ce rapport est approuvé.

Election du Bureau. Les vice-présidents sortants étant mobilisés, il est proposé de constituer un bureau avec les plus anciens présidents qui fréquentent actuellement la Société. M. Lejay est nommé président, MM. Boyer et Huart, vice-présidents.

M. Meillet devient secrétaire en remplacement de M. Bréal, et M. Vendryes — actuellement mobilisé — secrétaire adjoint, en remplacement de M. Meillet.

M. Mertz est nommé trésorier.

M. Gauthiot est réélu administrateur. M. Meillet remplira, provisoirement, les fonctions d'administrateur, jusqu'à ce que M. Gauthiot soit démobilisé.

La commission des publications est réélue sans changement.

Cotisations. Les publications de la Société devant reprendre cette année un cours normal, il est décidé, après une brève discussion, de demander à nos confrères le montant habituel de la cotisation.

Les bibliothèques auront à payer la cotisation.

Seuls, en seront dispensés les membres mobilisés.

Séances. En raison de la prolongation de la guerre, qui tient éloignés quelques-uns de nos confrères les plus actifs, il est décidé que la Société siégera seulement tous les deux mois durant le premier semestre de l'année.

Communication. M. Psichari étudie la prononciation du nom propre *Archdeacon* (*Aršdek*), et l'explique en détail.

SÉANCE DU 18 MARS 1916

SÉANCE DU 15 JANVIER 1916.

Président, M. LEJAY, président.

Présents : MM. Cart, Grandgent, M^{lle} Homburger, MM. Marcou, Meillet, Mertz, Psichari.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Décès. Le secrétaire annonce la mort de notre confrère M. l'abbé Boudet.

Communications. A propos d'un livre récent de notre confrère M. Sainéan, M. Gauthiot parle de l'argot des tranchées. A proprement parler, il y a très peu d'argot des tranchées. Plusieurs des termes qui passent pour de l'argot de tranchées ont été apportés de l'arrière à l'avant ; ainsi, dans le corps où sert M. Gauthiot, *poilu* est un mot venu de l'arrière, et le terme courant pour désigner le soldat est *bonhomme* (pluriel *bonhommes*). Le recrutement étant en partie régional, le parler diffère appréciablement d'un corps de troupes à un autre. Ce qui paraît dominer, surtout dans le corps où sert M. Gauthiot, qui se recrute en notable partie parmi les Parisiens, c'est l'argot parisien.

La séance est levée après quelques observations de M. Cart.

SÉANCE DU 18 MARS 1916.

Présidence de M. l'abbé LEJAY, président.

Présents : MM. Gauthiot, Huart, Lejay, Marcou, Mertz, Psichari.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Nécrologie. Le président annonce le décès de M. Durand-Gréville, et celui de M. Imbert, membre très actif et très

dévoué de la société, qui s'était consacré à l'étude du lycien et qui avait publié dans les *Mémoires* des articles très remarquables à ce sujet.

Présentation d'ouvrages. M. Huart fait don à la Société de deux brochures, l'une sur *Trois actes notariés arabes de Yarkend*, l'autre sur le *Ghazel heptaglotte d'Abou-Isḥaq Hallâdj*.

Communication. M. Psichari présente quelques observations d'abord sur la disparition de l'*n* après consonne, puis sur le mot *poïlu*. Ce mot n'est pas inconnu au front. Il y désigne un combattant, un homme des tranchées. Il n'est pas synonyme de *bonhomme*. Dans ce cas de diglossie, un des deux mots a bénéficié d'une nuance de sens aux dépens de l'autre. Le mot *poïlu* appartenait du reste avant la guerre à l'argot militaire.

Observations de MM. Huart, Mertz et Gauthiot.

SÉANCE DU 20 MAI 1916.

Présidence de M. LEJAY, président.

Présents: M. O. Bloch, M^{lle} Homburger, MM. Huart, E. Lévy, Marcou, Meillet, Psichari.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Nécrologie. Le secrétaire annonce la mort de trois des membres les plus fidèles à la Société.

L'illustre celtisant gallois, sir John Rhys, est mort en décembre 1915. Son ouvrage sur le *Welsh People* avait fait de lui plus qu'un savant ordinaire: il était un homme représentatif en Angleterre, et en particulier au Pays de Galles. Par ses travaux sur le brittonique et sur le gaulois, il a rendu à la linguistique celtique des services éminents.

Auguste Barth n'a pas été proprement un linguiste; mais il avait sur notre science des vues précises et pénétrantes,

comme sur tout ce qu'il abordait, et l'on ne saura jamais tout ce que les suggestions de ce grand indianiste ont pu apporter d'utile. Indirectement, ses travaux sur l'Inde servaient du reste la linguistique. Il a suivi de près son ami, notre regretté secrétaire, Michel Bréal.

Le comte de Charencey a été notre premier fondateur. Personne n'a plus aimé la linguistique que ce galant homme qui lui a consacré tous les loisirs d'une vie laborieuse. Sa curiosité a été universelle : le basque, les langues américains, les langues caucasiques, l'argot ont attiré son attention. Il a été l'un des membres les plus assidus à nos séances. et, quand nous l'avons vu devenir plus rare, c'est que sa santé déclinait. Il n'aura pas la joie de célébrer avec nous le cinquantième anniversaire de la fondation de notre Société, que les événements nous ont empêché de fêter au printemps.

Communication. M. Meillet expose comment l'ancien nom du « fils », et souvent celui de la « fille », en indo-européen, ont été éliminés dans plusieurs langues, notamment en italo-celtique et en albanais. Ce n'est pas un accident ; il y a eu là des mots interdits, et l'on remarquera que, dans l'Avesta, le vieux mot *hunu-* est réservé aux êtres de la création mauvaise.

Observations de MM. Psichari, O. Bloch, Mertz, E. Lévy, Marcou, M^{lle} Homburger.

NÉCROLOGIE

MICHEL BRÉAL

Le maître qui s'est éteint doucement, à 83 ans, le 25 novembre 1915, a eu la joie d'accomplir la tâche qu'il s'était donnée, et durant ces dernières années où la maladie réduisait progressivement ses forces et lui retirait peu à peu le moyen de collaborer à la tâche commune ou de la diriger, il voyait avec joie l'activité déployée par le petit groupe de linguistes français qu'il avait constitué. Savant éminent, il a été aussi un homme d'action ; chef d'une discipline, il a eu le libéralisme rare de n'imposer jamais ses manières de voir. Il laisse derrière lui à la fois une œuvre qui durera et une école qui travaille, qui produit et qui se renouvelle.

Né le 26 mars 1832, à Landau, de famille française, normalien de la promotion de 1852, puis professeur de lycée à Strasbourg et à Paris, il profitait bientôt de sa connaissance de l'allemand pour se rendre à Berlin où il suivait les cours de Bopp, le fondateur de la grammaire comparée des langues indo-européennes. Dès son retour, il était attaché, en 1859, à la Bibliothèque impériale ; il pouvait ainsi composer ses thèses de doctorat, soutenues en 1863, qui attireraient aussitôt l'attention ; en 1864, il était chargé au Collège de France d'un cours de grammaire comparée créé pour lui ; en 1868, il était l'un des fondateurs de l'École des Hautes Études, créée par Duruy ; en 1875, il entrait à l'Académie des inscriptions ; à ces titres, il joignait en 1879 celui d'inspecteur général de l'enseignement supérieur (poste supprimé en 1888 pour des raisons budgétaires) ; en 1881, il

quittait l'enseignement actif à l'École des Hautes Études, pour faire place à F. de Saussure, tout en demeurant directeur d'études ; en 1905, il prenait sa retraite au Collège de France où il ne se sentait plus la force de continuer son enseignement avec son activité coutumière et où il voulait faire entrer un homme plus jeune qui poursuivrait son œuvre. Cette carrière, toute unie, a été brillante. M. Bréal n'a dû qu'à son mérite les situations qu'il a occupées ; il ne s'en est jamais servi que pour le bien général ; il en a tiré tout ce qu'elles lui permettaient de faire pour la science dont il avait la charge et pour l'enseignement public ; et, dès qu'il ne s'est plus senti la force de remplir avec son ancienne énergie les fonctions qu'il avait acceptées, il les a abandonnées, non pas toujours sans regrets, mais simplement et sans bruit, ne pensant qu'au devoir accompli.

L'activité scientifique de M. Bréal, très variée, a été de plus en plus dégagée de toute influence étrangère avec les années.

Au début, Bréal subit assez fortement l'action de ses maîtres de Berlin. Ses premières publications se rattachent aux idées d'Adalbert Kuhn, que développait aussi Max Müller ; à côté de la grammaire comparée, fondée par Bopp, qui repose sur des bases solides, et qui, depuis sa création vers 1815, se perfectionne de jour en jour. Adalbert Kuhn avait cru pouvoir faire une *mythologie comparée* : dans ses travaux sur Hercule et Cacus et sur le mythe d'Œdipe, Bréal n'était qu'un disciple d'Ad. Kuhn ; ces essais brillants ont eu l'avantage de piquer la curiosité du public ; Sainte-Beuve les signalait aussitôt ; en ce sens, ils n'ont pas été inutiles. Mais le bon sens du jeune auteur était trop ferme, sa clairvoyance trop aiguë pour lui permettre de s'attarder à ces hypothèses vaines. Au bout de peu de temps, il a abandonné ce genre de travaux, pour n'y plus jamais revenir ; et, alors que Max Müller restait fidèle aux mirages de la mythologie comparée où il gaspillait son beau talent. M. Bréal s'attachait aux réalités solides de la linguistique et faisait en linguistique une œuvre durable.

Pour initier le public français à la grammaire comparée,

il fallait un exposé d'ensemble. Il n'existait alors d'exposés de ce genre qu'en allemand, et la connaissance de l'allemand n'était guère répandue en France avant 1870. M. Bréal devait donc en traduire un ; il avait le choix entre deux ouvrages, la grande grammaire comparée de Bopp et le précis, relativement bref, de Schleicher qui avait alors un grand succès et très mérité. Le choix fait par Bréal a été caractéristique ; il a traduit le plus ancien des deux ; celui de Bopp, moins moderne que celui de Schleicher, mais moins sec, moins abstrait. Du premier coup Bréal montrait ainsi sa préférence pour tout ce qui est réel, son aversion pour les formules abstraites et pour la reconstruction a priori du passé. Les introductions lumineuses mises en tête des volumes successifs de la traduction du livre de Bopp faisaient ressortir les idées essentielles et les faits les plus clairs, les plus sûrs ; elles popularisaient en France la grammaire comparée. Les quatre volumes de la traduction, parus de 1866 à 1872, ont vraiment introduit en France la linguistique comparative des langues anciennes.

Cette traduction n'était pour M. Bréal qu'un moyen d'asseoir solidement en France la discipline qu'il s'était donné mission d'y développer. La fondation de la *Société de linguistique* allait lui donner un nouveau moyen d'action : il en devenait secrétaire en 1868 ; il a gardé ce titre jusqu'à sa mort, et il en a exercé activement les fonctions jusqu'au moment où la maladie l'a obligé à les abandonner peu à peu, sans que jamais il ait cessé de s'intéresser à la Société. Dès cette année 1868, paraissait le premier fascicule des *Mémoires* de la Société, et cette publication à laquelle M. Bréal a donné sa forme et sa direction a pris, à l'étranger comme en France, une autorité qui n'a jamais diminué depuis. M. Bréal ne s'est pas borné à la diriger ; du volume I au volume XVIII (achevé en 1914), il n'y a pas un volume auquel il n'ait collaboré par plusieurs notes et souvent par de nombreuses pages ; ce sont ces pages que les lecteurs des *Mémoires* attendaient avec le plus d'impatience. A les parcourir, on voit la pensée du maître se dégager de plus en plus lumineuse : un titre comme celui « de l'importance des

questions de sens en étymologie et en grammaire » dans un volume déjà ancien des *Mémoires*, le volume VI, est tout un programme. M. Bréal ne pouvait se décider à voir dans le langage quelque chose de matériel et de mort : dans les changements linguistiques qu'il observe, il voit partout se manifester le « besoin d'ordre et de clarté », le « besoin de perfectionnement naturel à l'homme ». Le langage exprime la civilisation, et la supériorité de civilisation se traduit par des emprunts que font les moins civilisés aux plus civilisés ; M. Bréal se plaisait à montrer les emprunts de Rome à la Grèce, de la Germanie à Rome. Ainsi les notes des *Mémoires*, souvent très courtes et qui semblent isolées, sont pour la plupart dominées par une même idée générale. Et M. Bréal n'a pas agi dans la Société par ses seuls articles : le plus assidu de tous aux séances, il y communiquait les remarques nouvelles qu'il avait faites, et il y discutait les observations de ses confrères avec une finesse clairvoyante, une bienveillance doucement ironique qui donnaient aux réunions de la Société un grand charme. Pendant quarante ans, M. Bréal a été l'âme de la Société, animant ses séances, dirigeant et enrichissant ses publications.

Mais il ne suffisait pas de mettre aux mains des Français un livre où étudier la grammaire comparée, de la leur exposer dans des leçons lumineuses au Collège de France, et de leur donner un lieu de réunion avec un périodique pour exposer leurs trouvailles ; il fallait organiser l'étude pratique. Le Collège de France, fait pour l'exposé des idées nouvelles, n'est pas organisé pour former des élèves. Les disciplines historiques et philologiques, qui avaient eu en France quelques-uns de leurs plus illustres représentants, dépérissaient faute d'organisation. Les grands maîtres qui avaient honoré l'enseignement français de l'orientalisme, les Sylvestre de Sacy, les Eugène Burnouf, n'avaient pas fait école. Pour la linguistique en particulier, M. Bréal le constatait dans sa préface de la traduction de Bopp. « Chaque écrivain, prenant la science à son origine, s'en établit le fondateur et en constitue les premières assises. Par une conséquence naturelle,

la science, qui change continuellement de terrain, de plan et d'architecte, reste toujours à ses fondations. » Comme tous les jeunes savants qui avaient vu l'Allemagne, M. Bréal y avait observé une activité coordonnée qui permettait un progrès continu de la science. Pénétré de ces vues, un ministre de l'Instruction publique soucieux de remédier à un mal trop évident. Victor Duruy, instituait en 1868 l'École pratique des Hautes Études d'histoire et de philologie. Dès la fondation, M. Bréal y prenait place comme directeur d'études pour la grammaire comparée.

Le besoin évident auquel répond l'École des Hautes Études a été révélé aux Français par les succès qu'a valus aux Allemands l'organisation de leur enseignement scientifique. Mais les méthodes qu'on enseigne à l'École des Hautes Études sont celles qu'ont pratiquées les philologues français du xvi^e siècle, les érudits français du xvii^e et du xviii^e, les grands orientalistes français de la première moitié du xix^e : l'histoire et la philologie n'ont pas de plus grands noms. Et d'autre part il n'y a rien de plus français que l'École elle-même, et surtout pour les études auxquelles présidait M. Bréal. Chacun des maîtres est indépendant des autres et organise son action de la manière qui convient le mieux à la matière qu'il enseigne et à son tempérament propre. Les relations entre maîtres et élèves ne reposent sur aucun principe d'autorité ; il ne s'agit que d'une collaboration. Grâce au tact et à la bonté du directeur d'études, les maîtres et les anciens élèves de la conférence de grammaire comparée ont formé une famille, où il n'a jamais surgi une discussion ni une compétition et où il s'est noué des amitiés profondes. Les maîtres ont été, suivant l'heureux nom qui a été choisi, des directeurs d'études, conseillant les débutants, leur évitant les fausses démarches, critiquant le travail fait ; et les élèves ont servi à leur tour à diriger et à critiquer leurs camarades. Chaque travailleur a suivi ses voies propres suivant ses goûts et ses capacités, sans que jamais personne ait songé à imposer ni un plan d'études ni un sujet ni une manière de le traiter. La variété des savants qui sont sortis de la conférence de grammaire comparée et la diversité de leurs publications

montrent quelle liberté a régné dans cette conférence, et la qualité des travaux prouve que la discipline scientifique n'a pas souffert de la liberté. A l'École des Hautes Études comme à la Société de Linguistique, la pleine liberté laissée à chacun n'a pas fait tort à la rigueur d'une méthode à la fois exacte et souple.

A la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, M. Bréal a donné une œuvre de science précise, son grand ouvrage sur le déchiffrement des *Tables eugubines* (1875). Il a toujours eu un goût très vif pour tout ce qui, dans les recherches de linguistique, atteste la perspicacité de l'esprit du chercheur, et qui, en même temps, fournit des données nouvelles : les déchiffrements de langues nouvelles l'intéressaient particulièrement. Il n'est donc pas surprenant que son principal livre de recherche originale soit consacré au déchiffrement des tables fameuses trouvées à Gubbio et qui sont le seul monument subsistant d'un dialecte de l'ancienne Italie, apparenté au latin, l'ombrien. Un jour que je visitais le petit musée de la pittoresque cité de Gubbio, j'y ai trouvé, près des fameuses tables de bronze, l'ouvrage de M. Bréal : lui seul, de tous les auteurs qui ont étudié ces tables, avait songé à faire hommage de son livre à la vieille cité où elles avaient été gravées, et le fait d'être l'élève de M. Bréal m'a valu la bienveillance du gardien qui me les montrait.

M. Bréal ne s'en est pas tenu là. Le déchiffrement des inscriptions cypriotes par M. Smith (1871) et par M. Schmidt (1874) révélait un dialecte grec encore à peu près inconnu : l'alphabet cypriot est tout différent de l'alphabet grec ordinaire et l'on y aperçoit maintenant un reste des vieilles civilisations égéennes, antérieures à la civilisation grecque ; M. Bréal s'intéressait à ce déchiffrement et y consacrait un travail en 1877. Quand, récemment, les explorations d'Asie Centrale ont révélé des langues nouvelles et des dialectes jusqu'ici inconnus, M. Bréal était trop âgé pour prendre part personnellement au travail ; mais il l'a encouragé de toutes ses forces ; et personne n'a eu plus de joie que lui à voir M. S. Lévi déchiffrer les textes « tokhariens » et M. Gauthiot les textes sogdiens rapportés par la mission Pelliot.

Tout en étant ainsi un savant précis et largement informé, M. Bréal était avant tout un humaniste. Il n'ignorait pas la technique. Et même, deux fois dans sa carrière, il a exercé une influence décisive pour servir la technique, une fois quand en 1881 il a quitté son enseignement à l'École des Hautes Études pour faire place à un représentant génial des nouvelles doctrines, Ferdinand de Saussure, et qu'il a donné par là une impulsion décisive à la grammaire comparée en France, et une autre fois, beaucoup plus tard, quand il a fait fonder au Collège de France, près de sa chaire, un laboratoire de phonétique, pour M. l'abbé Rousset, afin d'introduire dans les recherches sur la prononciation toute la précision en usage dans les sciences expérimentales. M. Bréal n'a jamais été de ceux qui ne s'intéressent qu'à l'objet étroit de leur travail propre; il a toujours été heureux d'appuyer de son influence — qui a été grande — les savants dont les qualités lui faisaient espérer qu'ils feraient progresser les études linguistiques. Par lui-même, il goûtait peu la technique, et le grand renouvellement des méthodes et des doctrines de la grammaire comparée qui a eu lieu de 1872 à 1880 environ l'a peu touché. De plus en plus, à partir de ce moment, il a suivi ses directions particulières, s'intéressant surtout à l'action de la pensée et de la civilisation sur le langage.

Il s'est trouvé ainsi devancer l'évolution naturelle de la science. Car il est apparu de plus en plus que le développement du langage dépendait immédiatement de la vie des hommes en société; c'est dans des faits sociaux que se trouve le point de départ des innovations linguistiques. Le livre, si personnel, de M. Bréal, *Essai de sémantique*, paru pour la première fois en 1897, et qui a eu plusieurs éditions depuis, marquait l'aboutissement de longues réflexions. C'est, sous une force séduisante et qui ne saurait rebuter même le moins averti des profanes, un livre plein d'idées, qui a exercé une grande action et dont l'influence n'est pas épuisée. Présentant le langage comme le résultat de l'activité humaine et des efforts faits par les hommes pour s'exprimer clairement et commodément, l'auteur échappe

au danger de considérer le langage en lui-même, comme une sorte d'objet ; tout, dans ce livre, est raisonnable et intelligible ; l'espèce de mysticisme latent qui subsiste du fait que la linguistique historique s'est développée au milieu de l'époque romantique en est entièrement banni. Et de même toutes les nuées qu'on s'est plu à accumuler autour d'Homère sont dissipées dans le dernier ouvrage de l'auteur : *Pour mieux connaître Homère* (1906). On peut ne pas admettre la solution particulière que M. Bréal a donnée de la question homérique ; mais l'esprit dépouillé de tout mysticisme dans lequel il a cherché une solution est le bon ; et il concorde en somme avec les brillantes démonstrations que vient de donner M. Bédier pour un sujet plus proche de nous, les *Chansons de geste*.

Pour écrire de pareils livres, il fallait avoir la grande expérience du savant qui a, durant une longue vie, examiné les mots et leur histoire et pratiqué les textes avec une vision nette de la réalité. Mais il fallait aussi être un écrivain. L'exposition de M. Bréal, toujours claire, d'une élégance aisée, sans ornements superflus, suffit à faire sentir au lecteur la manière dont l'auteur veut qu'on conçoive les faits linguistiques : rien de technique, rien de rébarbatif, rien non plus de mystique ; aucune de ces images qui, sous couleur de faciliter au lecteur l'intelligence des choses, lui donnent des idées fausses. Les écrits de M. Bréal ne participent jamais à ce qu'il y a de péniblement tendu ou de prétentieusement fleuri dans les écrits de beaucoup de professeurs qui veulent écrire. Il rendait avec naturel, à l'aide de termes justes et précis, des idées qu'il avait amenées à la pleine lumière. Sa forme a toute l'élégance du xvi^e siècle : la veille de sa mort, il se faisait encore lire trois lettres de Voltaire. Tandis que les résultats scientifiques obtenus par d'autres iront se perdre dans l'ensemble de la doctrine et que, de tant d'autres linguistes, il ne restera qu'un nom, M. Bréal plus heureux laisse un livre qui durera, et son *Essai de sémantique* continuera d'être lu.

Ce serait oublier toute une grande part de l'activité du maître disparu que de ne pas rappeler les nombreux articles

qu'il a donnés en dehors des recueils linguistiques, et qui ont fait connaître et apprécier la linguistique hors du petit cercle de linguistes, à la *Revue des études grecques*, au *Journal des Savants*, et dans les revues destinées au grand public. L'élégance et la clarté de ces articles ont donné bien des amis à la linguistique qui sous la plume de M. Bréal, semblait accessible, plaisante, lumineuse.

Les articles et les livres de M. Bréal rappellent à ceux qui ont eu le plaisir de les entendre ces leçons claires et aisées où chaque idée était amenée à sa pleine valeur, et où l'auditeur voyait se lever devant lui des vues ingénieuses et neuves d'une manière si naturelle qu'il pouvait croire qu'il les aurait trouvées de lui-même.

La clairvoyance et la pénétrante malice de M. Bréal étaient trop grandes pour lui permettre d'être souvent dupé ; mais son indulgence était extrême ; il aimait et encourageait la jeunesse ; il s'efforçait de faire récompenser tout effort méritoire, et personne n'a plus fait que lui pour les débutants. La mort lui a été cruelle ; beaucoup de ses meilleurs élèves, et de ceux qu'il aimait le mieux, Fr. Meunier, James Darmesteter, Georges Guieysse, Georges Mohl, Duvau, partis prématurément, l'ont précédé dans la mort. Mais jusqu'au bout, il s'est plu à recevoir ses disciples ; aucune visite ne lui était plus agréable. Jusqu'au bout, il a voulu savoir ce que faisaient les jeunes linguistes. Et jusqu'au bout, il s'est préoccupé de les servir : la dernière fois que je l'ai vu, en septembre 1913, il me demandait encore ce que l'on pourrait faire pour les jeunes dont je lui parlais. C'a été presque le dernier mot qu'il m'ait dit. Même au seuil de la mort, le souci d'ouvrir la carrière aux jeunes ne l'abandonnait pas.

Du reste, M. Bréal avait le goût et le sens de l'action, et rien de ce qui touchait à la linguistique ne lui demeurait étranger. Il a pris une large part aux réformes de l'enseignement qui ont eu lieu après la guerre de 1870-1871. Puis il a fait des conférences et publié des articles sur la manière d'enseigner les langues. Membre de conseils et de commissions au ministère de l'Instruction publique, il y a montré ce

sens de la mesure qui caractérise tous ses travaux. Il s'efforçait de concilier le maintien de l'humanisme avec les besoins de la vie moderne.

Durant sa souriante vieillesse, où des maladies heureusement peu douloureuses, qu'il subissait sans se plaindre jamais, lui laissaient le loisir de lire et de penser, il a pu se rendre le témoignage d'avoir rempli la tâche qu'il s'était donnée. Grâce à son enseignement, grâce à ses publications, grâce à son activité dans la Société de linguistique et dans les comités dont il faisait partie, il avait constitué un groupe de linguistes qui prenait une large part au développement de la linguistique. Il y était parvenu par sa droiture, par sa bienveillance autant que par ses leçons et par ses livres. Et l'admiration dont il était entouré s'accompagnait de respectueuse et reconnaissante affection.

A. MEILLET.

A. IMBERT

Notre confrère, A. Imbert, qui vient de mourir le 5 mai 1916 (il était né le 14 avril 1851, à Strasbourg), a montré ce que peuvent, contre des circonstances extérieures peu favorables, une volonté fermement suivie et un esprit méthodique. Entré dans l'administration de l'enregistrement, il n'a jamais habité que de modestes chefs-lieux de canton, sans aucune ressource pour le travail scientifique. Il est mort à Brezolles (Eure-et-Loir). Néanmoins, il s'est fait une grande place dans le déchiffrement des inscriptions lyciennes ; il est du petit nombre de ceux qui ont fait avancer cette étude difficile. C'est qu'il lui a donné tous ses instants de loisir, et qu'il avait su choisir la bonne voie : il a écarté les combinaisons étymologiques qui, pour des langues qui n'ont pas une parenté immédiatement visible, ne conduisent à rien, et il a tiré toutes ses conclusions de l'étude directe des monuments et de la combinaison. Il s'est fait connaître par des

NÉCROLOGIE

articles au *Babylonian and Oriental Record* de 1882 à 1894, au *Museon* de 1889 à 1893, à la *Revue archéologique* en 1890. Mais ses principales recherches ont paru dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, de 1894 à 1900. Il achevait de corriger son dernier article des *Mémoires*, qui vient de paraître, quand il est mort, prématurément.

A. MEILLET.

TROIS MORTS RÉCENTES

Depuis la séance du 20 mai 1916, la Société a perdu trois de ses membres les plus actifs.

Joseph REBY est mort à Tiflis, en juin. Il s'était adonné à l'étude de l'un des groupes linguistiques les plus curieux et les moins étudiés, le groupe caucasique du Sud. Il disparaît avant que son travail ait pu donner les résultats attendus.

MASPÉRO a été le dernier des égyptologues complets, comme on l'a dit. Son déchiffrement des plus anciens textes égyptiens a apporté à la linguistique égyptienne des données capitales et entièrement neuves. La mort a arrêté les recherches d'ensemble qu'il faisait sur la grammaire de l'égyptien.

Robert GAUTHOT, qui est mort à 40 ans, le 11 septembre 1916, des suites d'une blessure de guerre, était déjà un maître de la linguistique. Sa mort prive la linguistique iranienne du plus brillant représentant qu'elle ait eue en France depuis James Darmesteter. Le *Bulletin* de l'an prochain donnera une notice sur sa vie et ses travaux.

A. MEILLET.

DISCUSSIONS

I

DE QUELQUES VERBES FORTS GERMANIQUES.

Le verbe fort germanique a conservé un grand nombre de formes superposables à des formes d'autres langues et qu'on peut considérer comme remontant à des formes indo-européennes. Mais le système est nouveau, et beaucoup des formes que comprend le système très défini constitué par le germanique ont été faites au cours de la constitution de ce système.

Des présents comme got. *bairan* ou *leihran* sont de date indo-européenne. Mais presque tous les verbes forts germaniques ont un présent de ce type, alors qu'il y avait en indo-européen des types divers de présents primaires. Il faut donc admettre que, parmi les présents germaniques du type fort habituel, il y a beaucoup de formes nouvelles. Il est évident, par exemple, que le présent got. *itan*, v. isl. *eta*, v. h. a. *ezzan*, etc. est nouveau, en face du présent sûrement athématique skr. *ādmī*, etc. Parfois même le présent normal est propre à une seule langue germanique : on ne trouve de correspondant exact à got. *sitan* et *ligan* dans aucune langue germanique ; en scandinave et en germanique occidental, le présent de ces deux verbes est d'un autre type, et, malgré l'attestation de gr. λέγεται νομαῖται chez Hésychius, on n'a aucune raison de croire que ni **sed-*, ni **legh-* aient eu en indo-européen un présent thématique.

On ne peut donc considérer un présent germanique fort

comme remontant à l'indo-européen que s'il trouve des correspondants exacts dans plusieurs langues qui, comme le sanskrit védique, le grec et le slave, ont moins largement développé le type radical thématique à vocalisme radical *e* ; ainsi l'on est sûr que got. *-biudan*, qui se trouve en face de skr. *bódhati*, de hom. *πεύθεται* et de v. sl. *bljudo*, est ancien. Un très grand nombre des formes citées dans le *Grundriss* de M. Brugmann, II², 3, § 70, p. 116 et suiv., comme se trouvant dans plusieurs langues sont sûrement secondaires, ainsi que M. Brugmann l'indique lui-même, mais sans essayer de faire un départ entre ce qui est ancien et ce qui est récent.

Si l'on veut faire de l'étymologie avec rigueur, on doit poser pour chaque groupe de mots qu'on rapproche des *mots* indo-européens bien définis. On est alors amené à supposer dans une très large mesure des présents radicaux athématiques, ainsi qu'il a été fait dans les *Mémoires* de la Société, notamment XI, 308 et suiv. ; XVI, 239 et suiv. ; XVII, 60 et suiv. et 193 et suiv. ; XIX, 181 et suiv. L'un des signes les plus clairs de l'existence d'un ancien type athématique est fourni par la coexistence de présents thématiques à vocalisme radical *e* et à vocalisme radical zéro dont le sens ne diffère pas ; on pourrait hésiter à tenir le présent lit. *snĕkti* « il neige » pour ancien ; la coexistence de gr. *νείχει*, de lit. *snĕga* et de v. h. a. *snīuuit*, d'une part, et de v. irl. *snigid*, de l'autre (la quantité de l'*i* de v. lat. *niuit*, attesté une fois chez Pacuvius, est inconnue), confirme l'antiquité de *snĕkti* ; dans l'Avesta récent, le subjonctif *snāzāt* et le participe présent *snāzānt* prouvent peu pour un type thématique ; le skr. *snīhyati* « il devient humide » (avec un sens à part, qui s'explique bien, et qui concorde d'ailleurs avec des faits celtiques) est un présent en **-ye-*, qui contribue à justifier l'hypothèse du type athématique indo-européen. Il est de même très probable que le nom thématique, v. sl. *snĕgŭ* « neige », lit. *snĕgas*, got. *snaiws*, a pris la place d'un ancien type athématique dont lat. *nix* (*nīuis*) et gr. *νίξ* (accus.) ont conservé le souvenir.

Un exemple remarquable d'un ancien présent athématique

fournissant en sanskrit deux présents thématiques, l'un à vocalisme radical *a*, l'autre à vocalisme radical zéro, est fourni par le verbe *kṣéti* « il s'établit » ; le type athématique est sûrement ancien ; on le trouve en védique : sing. *kṣéti*, plur. *kṣiyánti* : les gāthās de l'Avesta ont de même *šaēiti*, plur. *šyeintī* (participe *šyas*, cf. skr. *kṣiyán*) ; la langue homérique a conservé *κτίμενος* (ἐν-κτίμενος), tandis que, d'une manière générale, sur *κτι-*, le grec a fait *κτιζω*, qui a une valeur factitive. Or, dès l'époque védique, sur *kṣéti*, *kṣiyánti*, on a fait les deux formes thématiques *kṣáyati* et *kṣiyáti*.

L'exemple le plus frappant qu'on ait en germanique d'alternances de cette sorte qui établissent un ancien présent radical athématique est celui qu'offrent les représentants de la racine **weik-* « combattre, obtenir en combattant ». Cette racine n'est pas conservée en indo-iranien, ce qui fait qu'on a relativement peu de chances d'avoir des restes de l'ancien présent athématique. Mais si l'on compare lat. *fiŋgō*, got. *digands*, et, avec une altération, v. sl. *zīzdō*, en face de skr. *dehmi*, on est amené à poser un présent ancien **weik-mi*, qui n'est attesté nulle part. On a en effet : lat. *uincō* (cf. osq. *uincter*), v. irl. *fichim*, lit. *veikiù* « je réalise » (*ap-veikiù* « je contrains », *nu-veikiù* « j'ai la victoire sur »), toutes formes bien différentes les unes des autres, et qui ont été substituées indépendamment à un ancien présent tel que **wéikmi*. On s'explique ainsi la coexistence de got. *weihan* « combattre » et de v. isl. *vega* « tuer » (sans doute aussi v. norv. *viga* ; v. A. Kock, *Umlaut und Brechung im Altschwedischen*, p. 6) ; ces deux formes attestent l'ancienne alternance que l'on attend, **wéik-*, **'wik-* ; mais il y a eu des contaminations, et la place du ton ne concorde pas avec le vocalisme dans v. h. a. *ubar-wehan* « surmonter », got. *and-waihando* (partic. prés. neutre) « résistant », d'une part, et dans v. h. a. *wīgan* « combattre », de l'autre.

Il y a un cas plus clair encore où l'on a la forme athématique en sanskrit : *svāpiti* « il dort » (avec un optatif *supyāt* et un participe présent *svapán*) ; le slave a fait pas-

ser ce présent au type en *-ī-* désignant un état : v. sl. *sǫpitǫ* « il dort ». Or, le vieil anglais a *sweƿan* et le vieil islandais *sofa* (les comparatistes citent parfois un skr. **svāpati* ; mais le dictionnaire de Saint-Petersbourg et la grammaire de Whitney ne connaissent que *svāpiti*). Le v. irl. *foaid* est peut-être à citer aussi (v. M. S. L., XIX, 187).

La différence entre got. *qiman* « venir », v. h. a. *queman* et v. isl. *kōma*, v. angl. *cuman*, v. sax. *cuman*, v. h. a. *coman* provient de ce que ce présent germanique est bâti sur un ancien aoriste athématique : cf. skr. *āgan*, *āgman*, arm. *ekn* « il est venu ».

La concordance entre le germanique occidental *helan* « cacher » et v. irl. *celim* « je cache » a fait croire que le thème **kele-* est ancien ; le lat. *oc culō* est de forme ambiguë et n'enseigne rien sur le vocalisme radical. Mais got. *hulundi* « caverne », qui semble bien être un ancien participe présent, donne lieu de penser à un thème **kel-*, **k^ol-*. Et en effet il y a un présent germanique en **-ye-* qui s'expliquerait bien comme un dérivé de cet ancien présent athématique : got. *huljan*, v. isl. *hylia*, v. h. a. *hullen*. Le cas est exactement comparable à celui de v. h. a. *mul-len*, gr. *μύλλω*, en regard de got. *malan*, lit. *malù* et de gall. *malu*, etc. (v. M. S. L., XIX, 186).

Le présent slave *gnetō* « je presse » enseigne que le *đ* de v. angl. *cnedan*, v. h. a. *knetan* repose sur un ancien *t* ; ceci ne peut s'expliquer que dans un type radical à vocalisme zéro, qui est en effet attesté par un suéd. *knodha* ; on supposera donc un ancien **gnet-mi*, qui n'est attesté nulle part. Et l'on expliquera de même la coexistence de v. angl. *tredan*, v. h. a. *tretan* et de got. *trudan*, v. isl. *troða*, dont l'étymologie est inconnue.

Ces faits enseignent que le type des présents radicaux athématiques était encore représenté en germanique commun par des formes nombreuses. A voir les formes conservées des dialectes germaniques où le germanique occidental est seul à posséder, en dehors de got. *im*, quelques formes athématiques à 1^{re} personne du singulier en *-m* — et encore

ces formes, v. h. a. *tōm*, *gām*, *stēm*, sont-elles propres au germanique —, on pourrait croire que le type des présents radicaux athématiques avait été éliminé dès le germanique commun. Il est probable qu'il n'en est rien, et la façon dont les anciens présents athématiques sont représentés par des formes thématiques à vocalismes divers et à accentuations diverses enseigne que le type athématique a duré jusqu'en germanique commun.

Les complications de traitement qui se produisent dans le type athématique rendent compte de certaines difficultés étymologiques.

Il est impossible de séparer la racine de got. *hilpan* « aider », v. isl. *hialpa*, v. angl. *helpan*, v. h. a. *helfan* de celle de lit. *szelpù* « je secours, je soutiens » (l'existence de la forme lit. *szelbiūs*, dont on fait parfois état, est très douteuse). Le fait que le lituanien a un présent en **-ye-* suggère l'idée qu'il y aurait eu un présent athématique et qu'il faudrait partir d'un ancien **kelp-mi*; l'alternance de **kelp-* et **kelb-* s'explique alors sans difficulté. Et l'on comprend, du même coup, pourquoi cette racine est représentée dans deux langues indo-européennes seulement.

Les variations subies par les consonnes finales de thèmes dans le type athématique remontent à l'indo-européen; des oppositions comme celles de skr. *daçát-*, lit. *deszimt* et de gr. *δεκάδ-* « dizaine » sont instructives à cet égard. Le groupe de **pāk-* (dans lat. *pāx*, *pācis* et skr. *pāç-* « lien », par exemple) et de **pāg-* (dans dor. *παγγύρι* en face de att. *παγγύριον*, v. sax. *fāhan* et *fōgian*, par exemple) montre l'alternance indo-européenne entre *k* et *g*. On s'expliquera ainsi le contraste en tregr. (F) *εἶλω* « je cède » d'une part, et v. angl. *wican*, v. h. a. *wichan* (ou, avec une altération secondaire, v. isl. *vikia*), de l'autre. Le skr. *vi jāte* « il se met en mouvement » ne concorde pas avec le germanique *wikan* pour le vocalisme radical et suggère l'hypothèse d'un présent radical athématique; véd. *vikthāh*, *vikta* en conservent peut-être des débris, si ce ne sont pas des formes d'aoriste sigmatique (ce qui est phonétiquement possible). Le latin a

uicis (gén. sg.), *uicem*, *uice*, plur. *uicēs*, avec *k* ; le germanique, au contraire, a le dérivé en *-ā-* : got. *wiko* « semaine », v. isl. *vika*, v. h. a. *wecha*.

Dans les cas de ce genre, on ne peut qu'entrevoir l'explication ; mais on ne voit pas où l'on pourrait la trouver autre part que dans l'hypothèse d'anciens thèmes radicaux de type athématique.

Les formes qui, en germanique, ont le vocalisme *a* au présent radical et qui appartiennent à des racines à vocalisme *e/o*, sont sans doute pour la plupart d'anciens présents athématiques à vocalisme *o*, du type étudié M. S. L., XIX, 181 et suiv. Dans son *Ablaut*, § 788, p. 158, M. Hirt a déjà expliqué ainsi got. *gaggan* en face de lit. *žengù*, et got. *blandan* en face de lit. *blendžiūs* (et de *blīsta*), tandis que le slave a *bledo* ; les présents du type en **-ye-* ont été substitués en lituanien à des présents athématiques, comme il est arrivé souvent. On comprend aussi par là pourquoi ces deux racines n'ont gardé de formes personnelles que dans très peu de langues : le présent athématique des racines terminées par des occlusives tendant à s'éliminer, toute forme verbale de ces racines disparaît si le vieux présent n'est pas remplacé par d'autres types. La racine de got. *gaggan* et lit. *žengù* est représentée par des formes nominales en indo-iranien : skr. *jāṅghā* « jambe (partie inférieure de la jambe) », zd *zanga-* « cheville (du pied des êtres bons) » et *-zangra-* « jambe (des êtres mauvais) », pehlvi (dialecte du Nord) *zang* « jambe » (emprunt arménien *zanga-pan* « jambière »), ossète *zāng* « jambe (partie inférieure) » ; mais il n'y a pas de formes verbales. Il est probable que la seule forme verbale où figure la racine **g₁hengh-* était le présent athématique ; car le prétérit gotique est supplétif, *iddja* ; les formes du type à redoublement des autres langues germaniques sont sans doute secondaires. Le gotique admettait si peu le prétérit à redoublement de *gaggan* qu'il a une fois *gaggida*. Il est donc probable que le présent athématique i.-e. **g₁hengh-mi*, **g₁hongh-mi* n'était accompagné en indo-européen ni d'un aoriste ni d'un parfait.

On arrive ainsi à entrevoir comment l'indo-européen a eu de nombreux présents radicaux athématiques qui se sont conservés sans doute jusque dans la période ancienne du développement de la plupart des langues indo-européennes. Les nombreux exemples qui subsistent en indo-iranien, et même en lituanien, n'ont sans doute rien eu d'exceptionnel à une certaine date dans tout l'ensemble du domaine indo-européen.

A. MEILLET.

II

LES VERBES SIGNIFIANT « DIRE ».

M. Buck a publié, dans l'*American Journal of Philology*, XXXVI (1915), p. 1 et suiv. et p. 125 et suiv., un article où il examine l'origine des verbes très variés qui signifient « dire, parler » dans les langues indo-européennes. Ce type d'articles est d'un grand intérêt pour le progrès de la sémantique; à condition qu'il n'aboutisse pas, comme on pourrait le craindre parfois, à remplacer l'étude précise des changements de sens de chaque mot en particulier par la considération de types généraux du développement de sens. Les questions qu'on est amené à y aborder sont nombreuses, et un article aussi riche que l'est celui de M. Buck prêterait à des discussions infinies. On ne touchera ici que deux points¹.

I. Des conditions spéciales des changements de sens.

Le regretté M. Bréal, et ensuite moi-même, nous avons émis l'hypothèse que, si une racine **deik-* signifiant « montrer », en est venue à signifier « dire » en italique — et nulle part ailleurs —, c'est par emprunt à la langue juridique où **deik-* signifiait « faire une déclaration ». M. Buck ne se déclare pas convaincu; et il est en effet impossible de démontrer une hypothèse de ce genre pour les faits d'époque

1. Il ne s'agit pas ici de faire une critique de l'article de M. Buck. Cet article, plein de choses, présente naturellement des omissions. Ainsi, en parlant de v. sl. *slovo*, M. Buck oublie la concordance si curieuse avec l'avestique *sravah-* « parole ».

préhistorique. Mais dans les cas où l'on peut suivre, grâce à des textes, le développement historique des faits, comme dans celui de *parabolâre* donnant fr. *parler*, on voit bien que c'est d'une langue spéciale qu'est sortie l'innovation.

A propos de sl. *kazati*, qui a subi un développement de sens analogue à celui de **deik-* en italique, M. Buck cite le cas de lat. *dēclārō* qui est entré dans l'usage courant en français et en anglais avec un sens beaucoup plus large. Or, *déclarer* est en français un verbe emprunté au latin écrit et en anglais un verbe emprunté à la langue savante. Le fait même que cite M. Buck vient à l'appui de l'hypothèse d'une influence savante dans les deux cas cités.

La sémantique ne peut progresser que si l'on détermine exactement, pour chaque mot, les conditions particulières qui ont provoqué tel ou tel changement de sens. L'histoire du vocabulaire porte toujours sur des faits individuels pour ainsi dire.

En ce qui concerne en particulier l'étymologie indo-européenne, il importe de serrer de plus en plus le sens précis des mots, au lieu de considérer des sens larges et généraux de racines qui permettent de grouper ensemble des mots très différents, mais qui ne donnent le moyen de suivre exactement l'histoire d'aucun mot. Soit, par exemple, la racine i.-e. **k₁ens-* ; elle fournit à l'indo-iranien et au latin des mots qui signifient « faire une déclaration solennelle, réciter rituellement », à l'albanais et au slave des mots qui signifient simplement « dire » ; or, M. Buck s'appuie sur l'hypothèse ingénieuse, mais nécessairement incertaine, de M. Brugmann, qui rapproche gr. *κόσμος*, pour expliquer tous les sens de ce groupe de mots par l'idée de « mettre en ordre », et, en particulier, pour expliquer le sens de « taxer », qu'à lat. *censēre*, par ce sens général. A un développement de sens précis il substitue quelque chose de vague. Mais on croira difficilement que le sens de « déclarer solennellement, dire », qui se trouve nettement dans les quatre langues où la racine existe à coup sûr, doit être sacrifié à une hypothèse sur l'origine de gr. *κόσμος*, mot où la racine figure

peut-être, mais où il est impossible de prouver, ni par le sens, ni par la forme, qu'elle figure.

II. La restitution des formes indo-européennes.

Pour faire une histoire exacte des termes signifiant « dire » et « parler » dans les langues indo-européennes, il importerait de déterminer quels ont été les mots employés par l'indo-européen commun. Par suite du renouvellement perpétuel qu'ont subi ces mots, ce n'est pas chose aisée. On peut arriver cependant à quelques précisions.

La racine **wek^w*- n'a fourni de formes verbales signifiant « dire » qu'au grec et à l'indo-iranien. Mais, étant donné que l'expression de « dire » se renouvelle souvent et que, de plus, les formes indo-européennes en question sont d'aspect anormal, on doit considérer que l'indo-iranien et le grec révèlent l'état de choses indo-européen, aboli ailleurs. L'aoriste attesté par skr. *āvocat*, zd *vaocat*, hom. (F) *ἔπειε* est indo-européen ; et l'on ne voit pas où il aurait pu subsister en dehors de l'indo-iranien et du grec. Cette racine ne fournissait pas de présent radical : le védique a un présent athématique à redoublement *vivakti*, et, d'ordinaire, pour obtenir le présent on recourt à des formes supplétives : skr. *brāviti*, *bruvānti*. *brūtē*, zd *mraoiti* (impér. *mrūṣti*), gr. *λέγω*. On ne peut rien dire du parfait véd. *vavāca* (et *uvāca*), zd *vavača*, qui ne se retrouve pas en grec. Le nom skr. *vācaḥ*, zd *vācō*, gr. (F) *ἔπος* est aussi indo-européen. Enfin skr. *vāk*, zd *vāxš*, lat. *uōx*, gr. *ῥή*, koutchéen *wek* fournissent un nom indo-européen radical de sens concret, signifiant « voix » ; les dérivés v. pruss. *wackis* « cri » et arm. *gočem* « je crie » établissent bien le sens matériel de ce mot, et, par suite, de la racine.

Une autre racine, **sek^w*-, n'est pas représentée en indo-iranien. Elle fournit des formes verbales de tout autre type que **wek^w*-, si bien que le parallélisme des deux racines n'a aucune signification. Il y a un présent athématique : lit. *seku* (notamment en lituanien oriental, chez Szyrwid ; v. K. Z. XLV, 288 ; IF., XXXIII, 219), gr. hom. *ἐνέποιμι*, *ἐνέπων*, *ἐννεπε*, lat. *in-seque* (impératif), v. gall.

hepp « dit-il », v. irl. *in-choissig* « il indique » (v. Peder-
sen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, II, § 814, p. 619 et
suiv.). Le type thématique à vocalisme radical zéro fournit
l'aoriste hom. ἔσπετε (de *ἐν-σπετε; impératif) et sans doute
lat. *inquit* (*inquam* paraît être un ancien subjonctif de type
italo-celtique, qui aurait perdu sa valeur de subjonctif); on
laissera de côté hom. ἐνισπεε, ἐνισπε, sur l'accentuation des-
quels les philologues anciens hésitaient; si l'on accentue
ἐνισπε, on coupera ἐνι-σπε, avec l'aoriste -σπε; si l'on accen-
tue ἐνισπε, on coupera ἐν-ισπε, et l'on aura un présent -ισπε;
il est à noter qu'on ne trouve pas ἐννισπε comme ἐννεπε. Une
forme itérative semble ancienne: v. sl. *sočiti* « indiquer »,
lit. *sakýti* (prés. *sakaũ*) « dire », v. isl. *segja*, v. angl. *secgan*,
v. sax. *seggian* « indiquer, dire » (et v. h. a. *sagēn*); l'om-
brien a peut-être *sukatu* « declarato (?) » en face de *pru-siku-*
rent « pronuntiauerint » où *i* représente *ē*). Le sens par-
ticulier de cette racine, tout différent de celui de **wek^w*-,
est « indiquer »; on notera le substantif v. isl. *saga*, v.
h. a. *saga*, lit. *pā-saka* « récit ».

La racine **bhā-* signifiait « parler », mais aussi « dire ».
La forme du verbe, qui était un présent radical athématique,
est révélée par gr. dor. φᾶμι, ion. att. φημι; le latin a *fārī*, le
vieux slave *baŕo* « je raconte », le lituanien *bóju* « j'inter-
roge », et l'arménien des formes telles que *bam* « dis-je »,
bay « dit-il », qui ont servi de conjonctions (v. Hübsch-
mann, *Arm. Gramm.*, I, p. 427, note); les formes à suffixe
**ye/-* ont été substituées au type athématique attesté par
gr. φημι, qui s'élimine peu à peu partout. Le sens de la
racine se voit clairement dans les formes nominales: dor.
φᾶμα, ion. att. φήμη, lat. *fāma*, et lat. *fābula*.

Le nombre des mots indo-européens signifiant « dire » et
« parler » qu'on peut déterminer est petit; mais on voit qu'il
y en a plusieurs, et il est probable que, parmi les mots con-
servés dans une seule langue, quelques-uns remontent à
l'indo-européen, ainsi le v. sl. *reko* dont la racine se re-
trouve en « tokharien » A *rake*, B (koutchéen) *reke*
« parole, discours ».

A. MEILLET.

COMPTES RENDUS¹

Ferdinand de SAUSSURE. — *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration de Riedlinger. Lausanne et Paris (Payot), 1916, in-8, 337 p.

La famille et les élèves genevois de F. de Saussure se sont trouvés devant un cas de conscience délicat. F. de Saussure qui hésitait de plus en plus à rédiger ses idées sous une forme définitive, n'a laissé à sa mort aucun travail inédit en état d'être publié. Mais il avait professé à plusieurs reprises des cours de linguistique générale qui avaient fait sur les auditeurs une impression profonde. Ces cours n'étaient pas destinés à être imprimés, et F. de Saussure se serait assurément refusé à laisser publier, de son vivant, la rédaction qu'en aurait faite l'un de ses auditeurs. D'ailleurs les trois séries de leçons pour lesquelles on avait des notes d'auditeurs n'étaient pas identiques entre elles, et chacune présentait des parties qu'il semblait fâcheux de laisser perdre. M. Bally, élève de F. de Saussure et son successeur à l'Université de Genève, et M. Sechehaye, aussi élève de F. de Saussure, ont pris le parti hardi de fondre en un tout les trois rédactions et de construire, pour ainsi dire, avec les formules et les exemples de F. de Saussure, le livre que le maître n'avait pas fait, qu'il n'aurait sans doute jamais fait. Ce qui est offert au public, c'est donc une rédaction des idées de F. de Saussure sur la linguistique générale par ses

1. Les comptes rendus signés A. M. sont de M. A. Meillet.

deux principaux élèves genevois, MM. Bally et Sechehaye.

La conscience et le talent des rédacteurs ne laissent pas de doute sur la fidélité avec laquelle a été rendue en général la pensée du maître. Je n'ai jamais entendu le cours de F. de Saussure sur la linguistique générale. Mais la pensée de F. de Saussure s'était fixée très tôt, on le sait. Les doctrines qu'il a enseignées explicitement dans ces cours de linguistique générale sont celles dont s'inspirait déjà l'enseignement de grammaire comparée qu'il a donné vingt ans plus tôt à l'École des Hautes Études, et que j'ai reçu. Je les retrouve telles qu'il était souvent possible de les deviner.

Quant à la forme, on a l'impression de l'enseignement de Saussure, mais schématisé. Il y avait dans cet enseignement un mélange unique de formules rigoureuses, soigneusement pesées, d'exemples topiques, choisis avec art, et d'images poétiques, qui rendaient la pensée sensible aux yeux. On retrouve quelque chose de tout cela dans le livre; mais l'éclat de bien des images s'est affaibli, et le nombre même semble en avoir été restreint.

On ne cherchera pas dans le livre un exposé complet de la linguistique générale. Dans ses cours d'une année, F. de Saussure n'a jamais pu développer toutes les parties du sujet. Toutes les idées dominantes sont touchées, presque toutes sont éclairées par des formules lumineuses qui demeurent. Mais, à côté de morceaux qui sont poussés à fond, comme la théorie de la syllabe sur laquelle on trouvera un exposé vraiment définitif dans sa brièveté, il en est d'autres qui sont seulement esquissés. Par exemple, il n'y a sur les catégories grammaticales que des principes généraux; les catégories elles-mêmes ne sont pas touchées. On n'est pas en présence d'un exposé complet, bien équilibré; il s'agit plutôt d'une série de vues qui éclairent toutes les avenues du sujet, en laissant au lecteur le soin de les suivre jusqu'au bout.

L'idée fondamentale du cours est que: *la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même.*

F. de Saussure distingue la *langue* et la *parole*. La *parole*, c'est ce que l'on peut observer directement; c'est ce qui est

émis ou entendu ; c'est toujours un fait individuel, qui se produit à un moment donné. La langue ne peut être connue qu'à travers la parole, et elle ne se transmet que par la parole. Mais elle est la réalité la plus importante ; elle est indépendante de l'individu, parce qu'elle est chose sociale. Cette distinction de la *langue* et de la *parole* est essentielle, et l'on devra s'en pénétrer.

Une autre distinction domine le livre, celle de la *synchronie* et de la *diachronie*. On peut envisager les faits linguistiques soit pour décrire un état de langue à un moment donné soit pour suivre le passage d'un état de langue à un autre. Jusqu'au début du XIX^e siècle, on n'a jamais fait qu'analyser des états donnés du langage : les grammairiens de l'Inde ou de la Grèce n'ont étudié que des faits synchroniques. Depuis le début du XIX^e siècle, la linguistique s'absorbe de plus en plus dans l'histoire des langues, et l'on n'étudie que des faits diachroniques ; il ne se produit une réaction que depuis peu d'années. Il est, en réalité, nécessaire de se placer aux deux points de vue ; mais on ne peut voir clair qu'à condition de les séparer avec rigueur. Il est juste de dire que fr. *est* et *sont* sont issus de i.-e. **esti*, **sonti* ; mais, pour comprendre ces formes, il faut avoir fait la théorie et de i.-e. **esti*, **sonti* et de fr. *est* et *sont*, chacun dans l'état de langue dont ils font partie. Il y a continuité d'un état à l'autre ; mais les deux états diffèrent du tout au tout : i.-e. **esti* et **sonti* sont des formes analysables, d'un type normal et intelligible en indo-européen ; fr. *est* et *sont* sont des formes isolées, inintelligibles au point de vue français et uniques en leur genre. De plus la valeur de **esti* est tout autre que celle de *est* : i.-e. **esti* avait une valeur par lui-même, tandis que fr. *est* n'est rien s'il n'est accompagné de *il* ou d'un substantif ; c'est *il est* et non *est* qui, en français, équivaut à i.-e. **esti*.

On ne saurait entreprendre de résumer ici un livre où les idées fourmillent, et dont il faudra méditer chaque ligne. Les deux premières parties de l'ouvrage surtout devront être lues de très près par tous les linguistes ; ils y trouveront matière à bien des réflexions.

Les objections que l'on est tenté de faire tiennent à la rigueur avec laquelle les idées générales qui dominent le cours sont poursuivies.

Ayant pour objet la « langue » seule, F. de Saussure ne s'attache pas volontiers à l'étude de la « parole ». Ce n'est pourtant qu'en étudiant minutieusement la parole que le phonéticien peut arriver à décrire la langue. Le problème, singulièrement difficile, qui consiste à rechercher comment, en observant la parole, on peut définir une langue n'est pas abordé de front. Or, plus les progrès de la phonétique permettent de préciser l'observation de la parole et plus la technique de l'observation des parlers se perfectionne, plus le problème devient embarrassant.

D'autre part, s'il est licite de faire dans une réalité donnée une coupe arbitraire pour l'étudier à l'aise, on ne doit pas s'imaginer qu'on a pour cela étudié complètement cette réalité. Il est légitime d'examiner un fait de langue en lui-même et de constater, par exemple, qu'un ancien *d* est représenté en germanique par un *t* et un ancien *ly* en français moderne par un *y*. Mais il s'agit là de faits historiques qui ne prennent un sens que si l'on cherche les conditions qui ont déterminé ces changements. Un changement qui résulte de ce que, en adoptant une langue étrangère, une population a gardé ses anciennes habitudes articulatoires est tout autre chose qu'un changement qui résulte d'une série d'adaptations commandées par quelque tendance, de caractère universel, à articuler de la manière la plus naturelle possible. En séparant le changement linguistique des conditions extérieures d'où il dépend, F. de Saussure le prive de réalité ; il le réduit à une abstraction, qui est nécessairement inexplicable. Et ceci se voit bien quand vient, p. 208 et suiv., un petit exposé des causes des changements phonétiques : F. de Saussure se borne alors à un aperçu des vues émises qu'il critique rapidement ; mais il n'essaie aucun classement, il n'apporte aucune vue nouvelle, aucun agencement nouveau des vues émises. Et il semble, à lire ces pages, que le problème soit presque chimérique.

Considéré dans la « diachronie », le fait linguistique est

un fait historique qui ne se comprend qu'au milieu de faits historiques. Ainsi, l'on ne peut faire la théorie des successions phonétiques d'une langue qu'au moyen de rapprochements étymologiques. Mais la transmission de chaque mot pose un problème particulier, qui doit être étudié à la lumière des faits historiques. Et, si l'on veut décrire une langue actuellement parlée, on ne peut le faire qu'en tenant compte des différences qui résultent de la diversité des conditions sociales et de toute la structure de la société considérée.

Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans la critique de détail d'un livre qui n'est que l'adaptation d'un enseignement oral fugitif, et où l'on ne sait si les détails qui seraient critiquables viennent de l'auteur ou des éditeurs. Les exemples cités offriraient çà et là matière à discussion. Ainsi, p. 60, il est dit que indo-iranien *tr* donne en zend *θr-* à l'initiale et *-dr-* à l'intérieur du mot; c'est une erreur; le traitement est partout *θr*. P. 66, les Grecs sont critiqués pour avoir introduit *φ, θ, χ* au lieu de *ph, th, kh*; mais l'occlusive qui est dans les aspirées n'est pas identique à *p, t, k* simples; et les Grecs ont eu raison de créer des signes particuliers pour noter ces phonèmes. Les erreurs de ce genre sont rares; et, pour l'objet du livre, elles sont sans importance. Les exemples servent seulement à illustrer des idées générales: et si, par hasard, ils étaient tous faux, le livre n'y perdrait rien d'essentiel. En réalité, ils sont saisissants pour la plupart et instructifs. et la façon dont est justifiée par exemple l'étymologie de lat. *dominus*, p. 316 et suiv., est un modèle de démonstration étymologique élégante et brève.

A. M.

ANNUAIRE de l'École pratique des Hautes Études. Section historique et philologique. 1915-1916. Paris (Imprimerie Nationale), in-8, p.

Le volume 1915-1916 de l'Annuaire que publie l'École

des Hautes Études s'ouvre par un mémoire de caractère linguistique : A. MEILLET, *Le renouvellement des conjonctions* (20 pages). En parlant de la disparition de l'ancien relatif *yo-, j'aurais dû mentionner le fait que ce relatif s'est maintenu au moins sur un domaine : les langues modernes de l'Inde, comme l'a indiqué M. J. Bloch, dans son beau livre sur le marathe (qui n'est pas encore dans le commerce). D'autre part, il aurait fallu noter que certaines langues aryennes de l'Inde ont, tout comme le turc, emprunté le *ki* persan, qui a passé aussi dans des parlers arméniens modernes.

A. M.

Izhac EPSTEIN. — *La pensée et la polyglossie, essai psychologique et didactique*. Lausanne (Payot et C^{ie}), sans date (1915), in-8, 216-iv p.

L'auteur de ce livre fort intéressant, plein d'idées généralement justes et souvent neuves, n'est pas un linguiste professionnel, et l'on passera aisément condamnation sur quelques lacunes d'information (par exemple il me sera permis de dire que mon *Développement du langage observé chez un enfant bilingue* aurait fourni des indications utiles) et sur quelques erreurs dans les formules ou dans les exemples qui ne vicient point les conclusions d'ensemble. C'est un psychologue très averti et bien armé pour l'enquête personnelle et un polyglotte possédant le judéo-allemand, l'hébreu et sans doute l'allemand, et ayant possédé le russe. Son étude repose essentiellement sur l'observation de lui-même et de nombreux témoins bien choisis, enfants et adultes. Elle atteste chez les polyglottes l'autonomie des différentes langues et d'autre part leur antagonisme : « la pensée verbale ou la parole subit chez le polyglotte, quelle que soit la langue qu'il emploie à un moment donné, l'action interférente de tous les autres idiomes qui lui sont familiers » (p. 68-9).

Le premier résultat n'est pas une nouveauté, mais il était bon de l'asseoir sur des constatations nombreuses et probantes. Le second est souvent contesté ou méconnu ; mes observations personnelles me portent à croire que M. E. en exagère un peu l'importance, mais il a grandement raison d'attirer là-dessus l'attention des linguistes et des éducateurs en indiquant avec beaucoup de sagacité, d'une part, les conditions de l'interférence et, d'autre part, les moyens propres à en neutraliser les effets dans la mesure du possible.

Sur le premier point, on remarquera une explication excellente de l'aptitude des enfants à apprendre des langues étrangères : elle ne tient ni à l'agilité des organes vocaux, ni à la finesse de l'ouïe, ni à la mémoire, qualités qui augmentent au contraire avec l'âge, mais au fait que la langue maternelle exerce une interférence bien moins active que chez les adultes, parce que l'association de cette langue avec la pensée est loin d'avoir au début la solidité qu'elle aura plus tard (p. 76 et suiv.), comme on peut s'en assurer en observant que les enfants oublient leur langue maternelle beaucoup plus facilement que les adultes (p. 126 et suiv.).

Le second point fait l'objet d'un grand chapitre d'*Applications didactiques* (p. 139 et suiv.) où l'on trouvera quelques vues contestables (p. ex. p. 146, sur l'âge auquel les enfants devraient apprendre les langues étrangères ; p. 162 et suiv., sur la *méthode directe* appliquée aux langues mortes) et beaucoup d'autres qui sont tout à fait excellentes : ainsi sur la nécessité d'écouter les indigènes avec une attention réfléchie avant de se mettre à parler soi-même (p. 186-7), sur l'organisation de la conversation méthodique (p. 188 et suiv.) et la pratique de la causerie solitaire (p. 207), le tout résumé dans la formule de la page 208, *écouter le plus possible et parler au hasard le moins possible*, à l'inverse de la plupart des gens qui s'imaginent que pour apprendre une langue étrangère il faut avant tout *aller dans le pays* et qu'il suffit d'y parler n'importe comment de n'importe quoi avec n'importe qui.

Jules RONJAT.

L. DE BEAUFONT et L. COUTURAT..— *Dictionnaire français-ido*. Paris (imprimerie Chaix), 1915. in-16, XIII-586 p.

On ne s'occupe pas ici des langues universelles. Mais les travaux faits en vue de ces langues peuvent avoir un intérêt pour le linguiste, et tel est le cas de l'ouvrage dont on vient d'énoncer le titre.

En effet, pour indiquer comment doivent être traduits les mots français dans une langue comme l'ido où chaque idée n'a qu'une expression et chaque mot qu'un sens, les auteurs ont dû marquer avec soin les diverses valeurs des mots courants; ce livre montrera ainsi à quel point les sujets parlants s'expriment par groupes de mots fixés et combien peu il est licite d'envisager le sens des mots de la langue usuelle pris isolément. C'est pour cela qu'un dictionnaire de la langue usuelle sans exemples nombreux donne le sens des mots d'une manière vague, incomplète, et, au fond, inexacte.

On profitera de l'occasion pour rendre hommage à la mémoire du regretté L. Couturat, qui est mort prématurément en août 1914 des suites d'un banal accident d'automobile. Ses recherches sur la logique et son souci des langues universelles l'avaient amené à beaucoup réfléchir sur les questions de linguistique générale, et ce n'est pas seulement la philosophie, c'est aussi la linguistique qui a fait par sa mort une perte grave. Son *Histoire de la langue universelle* (en collaboration avec M. Leau), 1^{re} édit., 1903, 2^e édit. 1907), n'expose pas seulement l'histoire du problème d'une langue universelle; elle définit exactement les conditions d'une langue de cette sorte, qu'il n'a pas trouvées pleinement réalisées dans l'espéranto, et que, avec M. de Beaufront, il a essayé de réaliser mieux dans l'ido.

A. MEILLET.

G. DOTTIN. — *Les anciens peuples de l'Europe*. Paris (Klincksieck), 1916, in-8, xiv-302 p. (Collection pour l'étude des antiquités nationales, I).

L'ouvrage de notre confrère M. Dottin inaugure une collection fondée par M. C. Jullian chez l'éditeur Klincksieck, où, sous un format commode et à des prix abordables (le prix de l'ouvrage ici indiqué est de 6 francs), on trouvera l'ensemble des données utiles à qui veut étudier l'ancienne histoire de notre pays. La collection doit comprendre, par exemple, de M. Dottin, un *Corpus* des inscriptions celtiques avec un glossaire de l'ancien gaulois, — de MM. Cagnat et Toutain, un choix d'inscriptions relatives à la Gaule — etc. Il est à souhaiter que la collection ait auprès du public le succès qu'elle mérite. Il est inutile de dire combien elle sera précieuse aux travailleurs qui ne sauraient avoir tous chez eux les grands *Corpus*, et qui, même quand ils les possèdent, hésitent, s'ils ne sont pas spécialistes, à faire des recherches dans de vastes recueils où il faut du temps pour trouver ce qui intéresse en particulier les antiquités de la France.

Le premier volume ouvre heureusement la collection. Disciple de d'Arbois de Jubainville, M. Dottin y reprend l'un des sujets qui ont tenu le plus à cœur à notre regretté confrère. Il s'efforce de grouper et d'interpréter les textes qui apportent quelques renseignements sur les peuples de l'Europe, au début de l'époque historique. M. Dottin n'a pas le goût des grandes constructions, on le sait. Il se tient le plus près qu'il peut des données, et par suite il ne risque guère d'induire le lecteur en erreur. Néanmoins, il ne se borne pas, comme d'Arbois de Jubainville, à éclairer les textes anciens par la linguistique ; il y joint l'archéologie, sans jamais dissimuler combien il est malaisé de relier les témoignages muets des débris de civilisations aux faits linguistiques livrés par les textes.

Le chapitre sur les sources est un peu bref ; il n'entre

guère dans le détail et comporte peu de critique. C'est seulement au cours de l'ouvrage qu'on trouve un fait aussi remarquable que la concordance entre la date traditionnelle de Minos chez les Grecs et la date à laquelle l'examen des faits archéologiques a conduit pour la plus belle période de l'histoire de la Crète. On remarquera du reste que, pour l'histoire ancienne, M. Dottin semble admettre tacitement la chronologie longue de l'histoire égyptienne enseignée par Maspéro ; la chronologie courte semble répondre mieux à la réalité. M. Dottin ne mentionne même pas la belle histoire ancienne de M. Ed. Meyer, dont le large esprit de système s'accorde du reste assez mal avec son tour d'esprit.

Ce qui caractérise M. Dottin, c'est le parti pris de ne pas induire. Il constate, par exemple, p. 49, que les poèmes homériques juxtaposent des détails, qui peuvent remonter à la guerre de Troie, à d'autres, qui sont du temps de la rédaction. Si l'on induit, on dira que les poèmes homériques, composés après les invasions doriennes, veulent représenter un monde hellénique antérieur à l'invasion, que les auteurs ont cherché, sans, bien entendu, y réussir tout à fait, à figurer une civilisation distincte de celle de leur temps et qu'ils ignorent à dessein beaucoup de choses usuelles à l'époque des auteurs, mais qu'ils savaient être récentes, comme les armes en fer, l'écriture, etc.

Un autre détail montrera le peu de goût que trouve M. Dottin à généraliser. Il signale, p. 63, des ressemblances entre les Celtes et les Perses ; ces ressemblances sont en effet curieuses ; mais elles sont plus larges qu'il n'est dit ; il s'agit de ressemblances entre le groupe italo-celtique et le groupe indo-iranien, dans leur ensemble. Ce n'est pas seulement chez les Perses qu'il faut un prêtre pour les sacrifices ; dans l'Inde, il faut un brahmane ; et, à Rome aussi, il y avait des collègues de prêtres. L'existence de prêtres chargés spécialement de la religion a eu pour conséquence la conservation de toute une série de termes religieux en indo-iranien et en italo-celtique seulement ; cette conservation, dont **rēg-* « roi » fournit l'un des exemples les plus

frappants. a été signalée depuis longtemps sans avoir été encore systématiquement étudiée.

Obligé de toucher à une infinité de faits très divers, M. Dottin s'est exposé à des erreurs et à des imprécisions de détail, qu'une seconde édition lui permettra certainement d'effacer un jour. En voici quelques exemples. Que veut dire l'auteur quand il parle, p. 109, d'une origine « doriennne » de l'alphabet lycien ? il n'y a pas d'alphabet propre au dorien. P. 146, après avoir rappelé quelques légendes relatives à l'origine de la population de l'Attique (légendes qui ne sont pas chez Thucydide), M. Dottin ajoute que « l'extension de la puissance ionienne dans le Péloponèse est moins bien connue » ; on est un peu surpris ; un lecteur très averti peut entrevoir à quoi l'auteur a pensé : la plupart des lecteurs passeront sans comprendre. P. 76, l'auteur semble attribuer une signification à la concordance de forme du nom des Ἰβήρες d'Espagne avec ceux du Caucase ; il ne faut pas oublier que l'on ne connaît la forme indigène ni de l'un ni de l'autre nom ; les Arméniens appellent *Vir-(kh)* les Ibères du Caucase, et cela ne favorise pas l'identification ; car un *i* initial devant consonne ne tombe pas en arménien. P. 70, les textes indiens datés du III^e siècle av. J.-C. dont il est question ne sont pas en sanskrit, mais en prākṛit, et les lignes un peu brèves consacrées à l'ancien iranien resteront obscures pour qui ne connaît pas exactement les faits. P. 71, il n'est plus vrai que le « tokharien » soit anonyme ; M. S. Lévi a démontré que le tokharien B était la langue de Koutcha.

A. M.

A. MEILLET. — *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 4^e édition. Paris (Hachette), 1915, in-8, xxvi-502 p.

A la différence des trois précédentes, cette quatrième édition ne comporte aucun remaniement important. L'auteur

s'est borné à corriger les fautes qu'il a vues ou qu'on lui a signalées et à modifier quelques détails, sans changer la pagination. La bibliographie a été mise à jour.

A. M.

V.-A. BOGORODICKIJ. — *Kratkij očerk sravnitel'noj grammatiki ario-evropeiskix jazykax*. Kazan' (Université), 1916, in-8, iv-178 p.

On ne saurait, sans beaucoup de sacrifices, traiter en moins de 180 pages toute la grammaire comparée des langues indo-européennes. Le livre de notre éminent confrère, M. Bogorodickij, a donc nécessairement un caractère élémentaire. Il est destiné à des étudiants qui ne doivent pas pousser bien avant les études de grammaire comparée. Il a le mérite d'être clair et facile à lire à tous égards.

Toutefois il faut avouer que les doctrines de M. Bogorodickij sont parfois contestables. Ainsi p. 3 et suiv., il maintient la doctrine, à peu près universellement abandonnée, et peu vraisemblable, de la représentation de i.-e. *o* par indo-iranien *ā* en syllabe ouverte. Et, p. 6, il attribue à une différence entre i.-e. *o* et *e* la différence des traitements sanskrits de indo-iran. **az*, à savoir *o* et *e*, alors que cette différence tient uniquement à la position : -*o* en fin de mot, -*e* à l'intérieur.

Ce qui est dit du duel, p. 168 et suiv., n'est pas net. Et il n'est pas vrai que la disparition du duel soit parallèle dans le nom et dans le verbe : en gotique, le duel s'est conservé dans le verbe et a disparu dans le substantif, tandis que, inversement, en vieil irlandais, le duel s'est conservé dans le nom et a disparu dans le verbe.

A. M.

G. CAMPUS. — *Due note sulla questione delle velari ario-europee*. Turin (Bona), 1916, in-8, 20 p.

M. G. Campus, qui paraît être un débutant, est d'avis que, en ce qui concerne les gutturales, le groupe occidental conserve l'état de choses ancien mieux que le groupe oriental, et que le *k* de lat. *decem* est plus ancien que le *ç* de skr. *dāça*; c'est assurément exact, sinon neuf.

Dans la seconde de ses deux notes, il s'efforce de réfuter l'opinion que j'ai émise que le *τ* du type gr. *πέντε* n'a rien à faire avec le *c* de skr. *pāñca*, etc., et de montrer que la palatalisation grecque remonte au fait indo-européen attesté aussi par l'indo-iranien, le slave, etc. Mais il n'est pas légitime de séparer le grec du groupe occidental et d'admettre que, devant *e*, les labio-vélaires grecques reposent sur *k'* alors qu'elles reposent sur *k^w* devant les autres voyelles de même qu'en italique, en celtique et en germanique. Du reste, on sait que, en éolien, **k^we* initial de mot principal donne *πe* et non *τe*, et ceci seul suffit à écarter l'affirmation de M. Campus. La palatalisation des gutturales devant *e* est un fait d'un type trop courant pour qu'une concordance entre les traitements de deux langues suppose nécessairement une origine commune.

A. M.

INDOGERMANISCHES JAHRBUCH, im Auftrag der Indogermanischen Gesellschaft herausgegeben von W. STREITBERG und
A. THUMB. III Band. Jahrgang 1915. Strasbourg (K. Trübner), 1916, in-8, v-230 p. (et une planche en frontispice).

Malgré les événements, la bibliographie annuelle que publie l'*Indogermanische Gesellschaft* a paru presque à sa date normale. La guerre ne s'y marque guère que par des notices

sur quelques jeunes linguistes allemands de talent morts pour leur pays.

Le volume ne renferme cette année aucun mémoire initial.

La bibliographie est faite avec le même soin que d'habitude. La bibliographie de la linguistique générale, faite par notre confrère, le R. P. Jac. van Ginneken, est particulièrement curieuse ; on y trouvera l'indication de beaucoup d'articles qu'on ne songerait pas à lire ; et de brèves critiques, parfois mordantes, n'y manquent pas. — Les analyses, en partie assez détaillées, qui sont données de divers articles parus dans des recueils très divers, rendront service.

Le volume se termine par des notices nécrologiques et par un intéressant compte rendu de deux réunions de l'*American philological Association*.

A. M.

GAWRON'SKI, GRZEGORZEWSKI, KOTWICZ, ROZWADOWSKI. —
Rocznik Orientalistyczny, I, première partie. Cracovie
 (Stacya naukowa polska na wschodzie), 1914-1915. in-8.
 224 p.

Au moment où a commencé la guerre, le groupe des orientalistes de Cracovie s'apprêtait à mettre en train un nouveau recueil de mémoires relatifs à l'orientalisme. Bien que, un moment, les opérations militaires se soient approchées de Cracovie, ils ont réalisé en partie leur projet de volume annuel, et ils publient une première partie du premier volume. Sauf deux articles d'indianisme de M. Gawron'ski, qui sont en anglais, tout le recueil est rédigé en polonais, et les auteurs ont eu visiblement le souci de manifester la vitalité de leur malheureuse nation. Un *Bulletin* de 24 pages, dont le titre est en français, donne des résumés, les uns en français, d'autres en allemand, d'autres encore en anglais, des articles écrits en polonais. Même si les circonstances où il a paru ne lui donnaient pas le caractère d'un tour de force,

ce recueil ferait grand honneur à ses auteurs et à ses directeurs.

La plus grande partie n'a pas un caractère linguistique. On signalera seulement ici, outre un article de M. Grzegorzewski sur une particularité de la graphie du *Codex cumanicus*, les deux articles de M. Rozwadowski. Le premier, très bref, se compose de quatre rapprochements étymologiques. Dans le second, qui est plus étendu, l'éminent linguiste de Cracovie examine la question des communautés de vocabulaire entre le slave commun et l'indo-iranien; en gros, ses vues concordent exactement avec celles que j'ai émises dans mon livre sur les *Dialectes indo-européens*. Sauf *tōporŭ*, il ne reconnaît pas d'anciens emprunts du slave à l'iranien. Et, quant aux concordances telles que v. sl. *světŭ*, zd *spantō*, il estime qu'elles ne prouvent pas un voisinage particulièrement prolongé du slave et de l'iranien; en affirmant cette thèse contre moi, il se rencontre exactement avec mes vues; le voisinage que j'ai supposé dans mes *Dialectes indo-européens* est un voisinage remontant à une date indo-européenne commune; mon expression n'a sans doute pas été assez claire; car je vois que M. Rozwadowski s'est mépris sur mon idée. M. Rozwadowski insiste avec raison sur le fait que les concordances de vocabulaire entre le slave et l'iranien portent en grande partie sur des termes religieux. Il ajoute plusieurs concordances notables à celles que j'ai signalées.

A. M.

A -F. Rudolf HOERNLE. — *Manuscript remains of buddhist literature found in Eastern Turkestan, Facsimiles with transcripts, translations and notes. Edited in conjunction with other scholars. Volume I. Parts I and II. Manuscripts in sanskrit, khotanese, kucheane, tibetan and chinese. Oxford (Clarendon Press), 1916, in-8, xxxvi-412 p. et 22 planches hors texte.*

M. Hoernle a été, on le sait, le premier à déchiffrer les

textes récemment découverts dans le Turkestan Oriental. Tous les travaux faits depuis ont montré avec quelle exactitude il avait lu ces textes difficiles et, en grande partie, inintelligibles au premier abord. C'est à lui qu'ont été remis les textes qui sont parvenus dans l'Inde. Aussitôt qu'il les a eus entre les mains, il s'est préoccupé d'en assurer le plus rapidement possible l'examen critique et la publication. Il a remis des fragments à des savants qualifiés de plusieurs pays, et le beau volume qu'il publie maintenant est en partie son œuvre, en partie celle de savants divers : un Allemand, M. Lüders, a édité des fragments sanskrits ; un Norvégien, M. Sten Konow, des fragments en « iranien oriental » ; un Français, M. S. Lévi, des fragments en « tokharien B ».

Pour la première fois dans une grande publication de textes, l'« iranien oriental » et le « tokharien B » sont nommés d'après les lieux où ces langues se parlaient : M. Sten Konow a démontré, on le sait, que l'« iranien oriental » était la langue de Khotan, et M. S. Lévi que le « tokharien B » était la langue de Koutcha. Ces noms, que M. Hoernle a mis sur le titre, doivent désormais entrer dans l'usage courant.

L'introduction est surtout consacrée aux questions paléographiques où M. Hoernle est un maître incontesté. M. Hoernle relève avec raison une importante différence entre l'alphabet khotanais et l'alphabet koutchéen. Le premier s'est borné à utiliser les ressources de l'alphabet sanskrit auquel il a peu ajouté ; le second, beaucoup plus original, comprend un grand nombre de caractères nouveaux.

L'édition, la traduction et le commentaire des textes sanskrits par MM. Hoernle, Lüders, Pargiter et Thomas occupent les 193 premières pages du recueil. Un vocabulaire signale les mots les plus notables, et, en particulier, ceux qui ne se retrouvent pas hors de ces textes. Cette partie du volume est importante pour l'étude du bouddhisme ; elle l'est beaucoup moins pour le linguiste. Néanmoins, le sanskrit de ces textes n'est pas sans intérêt ; il est souvent incorrect, plein de prākritisismes : des formes comme *sahasrrebhiḥ*

au lieu de *sahasraiḥ* ou *arhān* au lieu de *arhan* sont à relever. Pour le principal texte qu'il a édité, M. Lüders montre qu'il a été transcrit de la *māgadhi* en sanskrit, p. 161 et suiv. Dans ces textes bouddhiques, on aperçoit encore clairement le fond prākrit qui transparait sous une sanskritisation tardive et qui n'est devenue à peu près parfaite que peu à peu.

Les pages 214 à 356 renferment l'édition et l'étude de deux textes khotanais par M. Sten Konow. On a pour ces deux textes des originaux sanskrits, si bien que M. Sten Konow a pu en donner une traduction complète et les accompagner d'une étude grammaticale et d'un vocabulaire. A la fin du volume (p. 387-409), M. Hoernle publie lui-même deux petits textes khotanais, l'un accompagné d'un texte chinois, étudié par MM. Chavannes et S. Lévi, l'autre d'un texte tibétain, étudié par M. Barnett; suit un vocabulaire de ces textes khotanais par M. Hoernle.

L'édition de ces textes khotanais sera la bienvenue; elle confirme et elle complète les connaissances qu'on avait sur la grammaire de ce dialecte iranien, et elle élargit le vocabulaire qu'on avait acquis déjà. On a là une base solide sur laquelle on pourra s'appuyer pour continuer la lecture et l'édition de ces textes dont les missions d'Asie centrale ont rapporté un nombre considérable.

Au point de vue linguistique, les indications données par M. Sten Konow prêtent à la critique. M. Sten Konow n'est pas iranisant, il le déclare lui-même. A vrai dire, les iranisans sont rares, et M. Hoernle n'en a sans doute trouvé aucun à qui confier le travail. On doit donc savoir très grand gré à M. Sten Konow du travail qu'il a fait; il a mis à la disposition des linguistes des matériaux tout prêts et bien ordonnés. Mais, sans vouloir les lui reprocher, il convient de marquer rapidement quelques défauts de la partie linguistique du travail.

M. Sten Konow n'a visiblement aucune familiarité avec l'Avesta. Par exemple, il transcrit la voyelle réduite de l'Avesta tantôt par *e*, suivant le procédé ancien, tantôt par *ə*, comme on le fait maintenant. Il parle de l'*ū* final d'un avestique

**zānū* « genou », comme si l'on avait quelque connaissance de la quantité réelle des voyelles finales dans l'Avesta et comme si le mot **zānū* « genou » se lisait quelque part dans le texte ; il explique au surplus d'une manière correcte l'*ū* final du khotanais *ysānū* « genou », dont on possède ailleurs la forme *ysānua* qu'il postule. Mais, étant donné que les voyelles finales sont très altérées en khotanais et que la diptongue iranienne *au* y aboutit à *ū*, comment M. Konow peut-il rapprocher *anau* « sans » du gr. *ἄνευ* ? Comment songer à expliquer *hamtra* « avec » par un rapprochement avec *zd haça* ? Le khot. *ysanthū*, qui traduit le skr. *jauma*, est rapproché, par une erreur évidente, de *zd zantu-* « tribu », au lieu de l'être de *zd zqθa-* « naissance », qui est exactement le même mot. On se demande pourquoi khot. *āhya* « dans l'œuf » est rapproché de angl. *egg* (qui est apparenté, il est vrai), au lieu de l'être de pehlvi *xāyak* ; l'*h* du mot khotanais contribuera sans doute à expliquer le *x* initial, très énigmatique, du mot pehlvi. Il aurait été curieux de rapprocher khot. *mura* « oiseau » de *zd mərəγa-*, pehlvi *murv*.

Même à part les fautes et les lacunes qui résultent de ce que M. Sten Konow n'est pas iranisant, on pourrait suggérer quelques observations. Par exemple, dans le passage (26) de l'*Aparimitāyuh sūtra*, où khot. *daṃvau-murāṃ* traduit skr. *mygapakṣiṇām*, le *au* de *daṃvau-* n'est pas une simple faute ; dans le même texte, au lieu de la forme ordinaire de *nāma* « nom », qui offre souvent la nasalisation correcte de *ā* devant nasale, *nāṃma*, on a une fois *nauma* : *daṃvau-murāṃ* au lieu de *daṃvāṃ-murāṃ* est exactement semblable. La forme *daṃvau* n'aurait pas dû figurer isolément dans le vocabulaire. — On ne voit pas pourquoi *vira*, qui est rapproché sans doute avec raison de *zd upairi*, est traduit par angl. *in* (et *on*) et qualifié de forme de locatif : *vira* traduit proprement skr. *upari*, ainsi *āysaṃ vira nastā* traduit *āsanasya upari niṣaṇṇaḥ* (avec les mots séparés). — Pourquoi ne pas rappeler skr. *rāj-* à propos de khot. *rrī* « roi » ? On a, il est vrai, *rrumda* au pluriel ; mais il y a trace du *z* attendu dans *rris-pūra* « fils de roi », et il

est bien curieux de retrouver quelque part en iranien le correspondant de skr. *rāj-*.

Quant aux emprunts hindous, il aurait été bon de faire au moins un premier départ entre les simples transcriptions comme *rūpakāyā* et les mots entrés dans le système de la langue comme *rūva* de skr. *rūpa-*. Pour le *v* de *rūva*, la question se pose d'ailleurs de savoir si la sonorisation de l'intervocalique a eu lieu en khotanais ou si le mot a été emprunté sous forme prākrite. Un mot comme *śada* « foi » a été emprunté à un prākrit, non au sanskrit. Il y aura là des problèmes délicats à débrouiller.

Les pages 357 à 386 du volume sont occupées par une étude de M. S. Lévi sur des fragments koutchéens, l'un déjà publié qui paraît avec des corrections, l'autre inédit. J'y ai joint quelques remarques étymologiques. M. S. Lévi a, de plus, interprété, p. 11, deux petites phrases koutchéennes qui se lisent sur un manuscrit sanskrit édité par M. Hoernle; on y remarquera le *-sk-* de *yaskaṣṣalya* « bhikṣitavyaḥ »; cf. le *-sk-* de skr. *icchati* et *prechati*.

A. M.

FESTSCHRIFT FR. C. ANDREAS. Leipzig (Harrassowitz), 1916, in-8, vii-142 p. et 2 planches¹.

Ce recueil, publié à l'occasion du soixante-dixième anniversaire (14 avril 1916) de l'éminent iranisant de Göttingue, aurait été plus imposant si la guerre n'avait empêché un bon nombre des admirateurs de M. Andreas d'y prendre part.

La bibliographie des travaux de M. Andreas qui le termine est courte. Riche de science et riche de vues neuves, M. Andreas n'a jamais eu le goût de publier, et il a toujours mieux aimé semer ses idées autour de lui que les confier à l'impression. Mais par la conversation, il a beaucoup agi sur les études iraniennes.

1. J'ai reçu ce livre de notre confrère M. Wackernagel.

Des treize articles qui constituent le recueil, plusieurs sont de caractère linguistique ou intéressent le linguiste.

Deux d'entre ces articles, ceux de MM. Bernhard Geiger et Lommel, se rattachent directement à l'enseignement de M. Andreas. M. Andreas a montré, on le sait, que l'Avesta a été transcrit d'un alphabet sémitique non vocalisé dans l'alphabet actuel et que beaucoup des particularités phonétiques indiquées par la graphie traditionnelle du texte, ou bien traduisent des altérations postérieures à la composition et même à la fixation définitive du texte, ou bien proviennent de simples accidents graphiques. MM. B. Geiger et Lommel développent des conséquences intéressantes de cette vue remarquable. Il ne faut cependant pas exagérer; et il y a tout lieu de croire que la forme spéciale du *t* qui est employée dans l'Avesta pour *t* final et pour *t* devant consonne exprime le *t* implosif (et non pas le *ð* spirant); on ne voit pas pourquoi, comme le veut M. Geiger, un même signe graphique aurait été employé en fin de mot et devant consonne à l'intérieur du mot, tandis que l'hypothèse phonétique rend compte de tout. Il est curieux que M. Geiger paraisse ignorer l'hypothèse de la valeur de *t* implosif attribuée à ce signe.

L'article de M. Rahlfs, relatif à des influences récentes dans la vocalisation de l'Ancien Testament hébreu, se rattache au même groupe d'idées.

Notre éminent confrère, M. Wackernagel, à l'obligeance de qui je dois d'avoir reçu le volume et de pouvoir le signaler ici, étudie le mot sanskrit *bhrātṛvyah*, qui signifie « fils du frère » comme son correspondant iranien, et le skr. *pītryāvatī* « fille qui reçoit l'héritage paternel ».

M. Oldenberg examine, avec la compétence qu'on lui connaît, les mots védiques *arkāsātīh* et *medhāsātīh* et en fixe le sens; il montre que le premier terme de *medhāsātīh* est le mot *medhā*; on sait par *sumedhās-* que c'est un ancien thème en *-s-*; on pourrait partir de **medhas-sātīh*, avec simplification de *-ss-*.

Un très intéressant article de M. Debrunner montre comment des mots latins sont pleins de significations grecques :

le terme de *Bedeutungslehnwörter*, qu'il emploie, est heureux et indique bien le sujet traité. Il y a là un ordre de recherches trop négligé jusqu'ici et qui devra être poursuivi.

L'article de M. Christensen, sur les traces de la légende de *Manu* dans l'Iran, montre que le mot *manu* n'a pas été inconnu de l'Iranien, au moins comme nom propre.

Le petit article de M. Schwartz, sur un ancien participe parfait en grec, est peu convaincant ; les formes $\kappa\acute{\omega}\delta\upsilon\iota\varsigma$ et $\kappa\acute{\omega}\delta\epsilon\iota\varsigma$ font en effet penser à un participe parfait ; mais il faudrait expliquer le sens, chose à quoi M. Schwartz ne paraît pas penser. Et l'on ne voit pas mieux le rapport entre $\kappa\acute{\omega}\delta\omega\nu$ et $\kappa\acute{\omega}\delta\upsilon\iota\varsigma$ que celui entre $\acute{\alpha}\gamma\acute{\omega}\nu$ et $\acute{\alpha}\gamma\upsilon\iota\varsigma$, que rapproche l'auteur.

A. M.

M. FASMER. *Izslèdovanie v oblasti drevnegrečeskoj fonetiki*. Moscou, 1914, in-8, x-171 p. (*Zapiski istoriko-filologičeskago fakulteta Petrogradsgago Universiteta*, čast' 121).

Sous le titre de *Recherche sur un point de la phonétique du grec ancien*, et après une introduction où il discute des vues très générales, notre savant confrère russe, M. Fasmer, étudie à fond la théorie du ζ grec qui a été souvent abordée mais qui n'a jamais été faite complètement.

Il insiste relativement peu sur la question des origines du ζ , qui ne comprend guère qu'un point litigieux sur lequel on reviendra plus loin, et fait porter le fort de sa recherche sur la prononciation de ζ aux diverses époques de la langue grecque, dans ses divers dialectes.

La lettre grecque ζ est empruntée à l'alphabet sémitique où elle vaut z ; en grec moderne, elle exprime la forme sonore de s , c'est-à-dire z . Mais en grec ancien, le ζ ne notait pas simplement z . Le fait fondamental, sur lequel M. Fasmer a eu tort de ne pas insister, c'est que chez tous les poètes le ζ grec est traité comme un groupe de consonnes et fait position exactement comme ξ ou comme $\sigma\tau$. Une pre-

mière chose est donc sûre : ζ exprime une consonne géminée ou un groupe de consonnes.

En ce qui concerne l'ionien-attique, il n'y a pas de doute : plusieurs témoignages exprès de Denys de Thrace, de Denys d'Halicarnasse, etc., décrivent ζ comme valant $z + d$. Ces témoignages ne valent plus pour la prononciation du temps de ces auteurs. Mais ils répondent à une tradition dont on ne peut contester la valeur.

Et en effet — et c'est sur ce point que la démonstration de M. Fasmer est le plus saisissante — les noms empruntés à des langues étrangères qui comportaient z ou $z̄$ offrent un σ dans la transcription grecque, tandis que ceux qui ont zd ou $z̄d$ ont ζ. Le nom que les inscriptions achéménides notent $zara(n)ka$ est noté Σαράγγη par Hérodote ; le roi dont le nom est $Ka(n)bujiya$ (c'est-à-dire *Kanbužiya*) dans les inscriptions achéménides est Κρυβύτης chez Hérodote ; mais on a Μζζάρης de *Mazdara*-. Au contraire, après le IV^e siècle av. J.-C., le z iranien est rendu par le ζ grec. Toute cette discussion délicate et compliquée semble probante dans l'ensemble.

Et en effet, on a dès 329 av. J.-C. la preuve que ζ commençait à valoir z par le fait que le groupe σμ. est noté zm deux fois dans une inscription : ενδεσζμους (*sic*) et αναδσζμους. A cette date, le fait est du reste isolé, et le σζ de ενδεσζμους montre qu'il s'agit d'un essai. La notation ζμ. au lieu de σμ. ne figure couramment dans les inscriptions attiques qu'à partir de 200 av. J.-C., et, en s'appuyant sur ce cas isolé de 329 alors que le fait est courant seulement plus d'un siècle après, M. Fasmer commet une imprudence, dont son lecteur n'est pas immédiatement averti.

La valeur zz est assurément celle qu'ont entendue les Romains à date ancienne, quand ils ont rendu par *ss* le ζ grec (on sait que z avait disparu à Rome, par suite du passage à r), ainsi chez les comiques *atticisso* de ἀττιζίζω.

Le passage de zz à z simple résulte de la simplification générale des géminées en grec moderne.

Pour les dialectes autres que l'attique et l'ionien, les choses sont moins claires. Les faits qu'on possède ne sont

pas faciles à interpréter, et l'on ne sera pas toujours convaincu par les conclusions de M. Fasmer. Par exemple, en ce qui concerne l'éléén (que M. Fasmer classe, avec tous les parlers du Nord-Ouest, sous le titre de « dorien », par une extension arbitraire), il y a confusion de ζ et de δ dans une grande partie des inscriptions, les unes ayant δ et les autres ζ à la fois pour le ζ et le δ de l'ionien-attique ; on est tenté de conclure de là que, en éléen, le δ était devenu spirant et ne se distinguait plus de ζ qui lui-même aurait été la spirante dentale sonore ; des graphies isolées νοστιπτην et αττιχμιον conduisent M. Fasmer à affirmer que δ et ζ notent simplement *d* (*dd* à l'intérieur du mot) ; mais est-il sûr que ττ ne puisse pas noter une prononciation spirante, et sait-on au juste ce que signifiait la graphie ττ dans un mot attique comme θάλαττα ? On retrouve à Gortyne la graphie ττ à côté de δδ et de ζ, et, comme le δ crétois était spirant, on est porté à croire que cette graphie note une spirante. Il reste vrai d'ailleurs que les hésitations de la graphie crétoise dénoncent une prononciation particulière que les moyens de l'alphabet grec ne permettaient pas de noter.

En ionien et en attique, le représentant de *ty* (et *θy*), qui est σσ (att. ττ) alternant avec σ simple, n'est pas parallèle au représentant de *dy*, qui est ζ (c'est-à-dire *zd*) ; en crétois au contraire, il y a parallélisme, puisque, à date ancienne, l'un et l'autre sont représentés par ζ, la graphie faisant abstraction de la différence entre sourde et sonore, et que, ensuite, on a à Gortyne ττ pour la sourde, δδ pour la sonore.

Il n'est pas inadmissible que le caractère du *z* sémitique ait été affecté à noter *zd* par l'adaptateur grec de l'alphabet sémitique ; mais l'emprunt du signe se comprendrait mieux si, dans le dialecte (inconnu) des gens qui ont adapté l'alphabet sémitique au grec, le ζ était déjà *zz*, et si l'affectation à la valeur *zd* était le fait d'un autre dialecte où *zd* répondait à *zz* du premier dialecte.

Dans le détail, M. Fasmer présente nombre d'observations neuves et intéressantes, et il y aurait lieu à des discussions. Il est permis de se demander si un rapprochement comme celui du nom de la ville de Τροζάν, ion. Τροίζην avec

le nom d'oiseau, v. h. a. *drostel*, etc. a beaucoup de portée et quel fond on peut faire là-dessus : comment rendre plausible l'étymologie d'un mot dont le sens est inconnu ?

Quant à la question de l'origine du ζ dans les cas tels que ζυγόν en face de skr. *yugám*, lat. *iugum*, got. *juk*, M. Fasmer adopte résolument l'hypothèse suivant laquelle l'indo-européen aurait possédé un j distinct de y (i consonne). Il est vrai que l'on n'a pu découvrir aucun principe expliquant la répartition d'un y unique entre gr. ζ et h . Mais, à l'initiale du mot, il a pu y avoir deux traitements suivant que le y demeurait sonore — et alors il aurait donné ζ — ou devenait sourd — et alors il aurait donné h . Le traitement sourd a pu se produire après sourde et peut-être après une pause, le traitement sonore après une sonore ; on s'expliquerait ainsi que, dans le verbe, où l'augment et les préverbes agissaient, le traitement ζ domine : ζεύγνυμι, ζώννυμι, ζέω, ζιτέω ; au contraire, dans les noms isolés, comme ἥπις, ὅς, le traitement h domine ; si, dans le verbe ἵκω (cf. lat. *iacō*), on a h , c'est que le y devant l' i du redoublement au présent avait une situation particulière. — Suivant en cela M. Pedersen, M. Fasmer s'autorise de l'albanais pour distinguer en indo-européen j de y ; mais le j de alb. *jū* « vous » en regard de g' des exemples tels que *g'es* « je pétris (du pain) » prouve peu de chose : un mot accessoire comme le pronom peut offrir des traitements spéciaux. — Au surplus, il n'est même pas sûr que le gr. ζεύξ, dont on rapproche alb. *jū*, ait jamais eu un y ; en effet, comme on l'a vu depuis longtemps, l'ancienne forme **usme* de l'accusatif, sur laquelle a été fait le nominatif, doit être à skr. *vah*, lat. *uōs*, v. sl. *vy* ce que l'accusatif **usme* « nous » est à skr. *nah*, lat. *nōs*, v. sl. *ny* ; il est vrai que l'accusatif est skr. *yusmān*, lit. *jūs* ; mais le y initial de ces deux langues s'explique tout naturellement par l'influence du nominatif, skr. *yūyám*, lit. *jūs*, lequel n'est pas conservé en grec.

C'est le charme du livre de M. Fasmer que, tout en apportant sur le point essentiel une doctrine sûre, il invite à toutes sortes de discussions ; on s'en sépare avec peine. A. M.

W. LADEMANN. — *De titulis atticis quaestiones orthographicae et grammaticae* (diss. Bâle). Kirchhain, 1915, in-8, 139 p.

Le livre bien connu de Meisterhans sur la langue des inscriptions attiques, dont M. Schwyzzer a donné une troisième édition, indique d'une manière générale la succession des formes employées dans les inscriptions de l'Attique. M. Lademann, suivant une suggestion de M. W. Schulze, s'est proposé de préciser les indications de Meisterhans-Schwyzzer pour la période postérieure à 336 av. J.-C. C'est le temps où l'attique est en concurrence avec la *κοινή* et se laisse peu à peu envahir. Il n'y a rien de plus saisissant que de voir l'attique, qui a d'abord fourni à la *κοινή* son modèle, perdre progressivement ceux de ses caractères propres que la *κοινή* n'avait pas adoptés. A travers l'étude minutieuse de M. Lademann, on suit ainsi pas à pas d'abord les altérations propres du parler attique, puis l'effacement progressif des particularités de ce parler.

La coupure à 336 av. J.-C. ne répond linguistiquement à rien de précis. Par exemple, le passage de η à ϵ avait commencé dès le début du IV^e siècle av. J.-C. ; la substitution de ϵ à η est en progrès durant la première moitié du III^e siècle, et elle est à peu près de règle ensuite jusque vers 150. Alors, la *κοινή* réagit sur l'attique, et la forme η reprend le dessus, sous l'influence de la *κοινή* qui n'avait pas admis l'usage attique de ϵ ; seulement, on tend à ne plus prononcer l' ϵ de η , et dès 122 av. J.-C., apparaît la graphie η qui devient dominante au début de l'ère chrétienne. Rien de plus instructif que cette histoire.

Les données recueillies par M. Lademann permettent ainsi de suivre l'histoire, non pas de l'attique, mais de la façon de parler en usage dans l'Attique, au cours de l'époque hellénistique. Ce travail intéressera vivement tous ceux qui veulent suivre de près l'histoire du grec. A. M.

R.-M. DAWKINS, — *Modern Greek in Asia Minor*. A study of the dialects of Silli, Cappadocia and Pharasa with grammar, texts, translations and glossary. Cambridge (University Press), 1916, in 8, xiv-695 p., 5 planches hors texte et 2 cartes.

M. Dawkins publie dans ce livre le résultat de ses observations sur trois groupes de parlers grecs de l'intérieur de l'Asie Mineure, ceux de Silli, de la Cappadoce et de Pharasa. Il rend par là un grand service. Car ces parlers sont aussi mal connus qu'intéressants à plusieurs égards.

M. Dawkins ne décrit pas complètement les parlers qu'il a observés. La durée de ses séjours ne lui a permis d'étudier complètement aucun de ces parlers. Mais il fournit des données recueillies sur place et qui permettent de se faire une idée des parlers examinés. Il y joint de nombreux textes de contes qu'il a recueillis lui-même, et qu'il publie en les accompagnant d'une traduction et d'un glossaire très riche. Il a de plus demandé à M. Halliday des notes et une introduction sur ces contes, au point de vue du folklore.

L'auteur n'est pas phonéticien. Il enseigne peu de chose sur la prononciation. Et sa notation est faite en lettres grecques avec quelques caractères complémentaires. Ce procédé n'est guère satisfaisant : il masque la réalité phonétique, et il dispense le notateur de se rendre exactement compte de ce qui a été prononcé. Mais de la part d'un savant qui est peu phonéticien, mieux vaut une notation sommaire, qui a chance d'être juste, que des notations dont la précision dépasserait celle des observations et tromperait le lecteur. En ne notant que ce qu'il a réellement discerné, M. Dawkins s'assurait au moins de ne pas donner des précisions imaginaires.

Employés à l'intérieur de l'Asie Mineure, dans une région où les parlers grecs ne sont que des îlots isolés au milieu d'une masse turque, les parlers étudiés sont pour la plupart en voie de disparition. L'auteur a été amené à préciser pour

chacun la situation spéciale du village, le nombre des gens qui y parlent grec et les conditions où vit la population. Comme il le dit très bien — et pour avoir vu par lui-même — « no account of a language can be satisfactory without some knowledge of the social conditions of the people ».

Les parlers grecs de l'intérieur de l'Asie Mineure sont à part. Ils n'appartiennent ni au groupe septentrional ni au groupe méridional. M. Dawkins rapproche les parlers qu'il décrit de ceux de la région du Pont. Mais tous les critères qu'il utilise ne sont pas également probants. M. Dawkins invoque la conservation de la prononciation *e* de l'ancien η . On sait que, dans la province du Pont, η a gardé la prononciation *e*. Les faits analogues qu'a relevés M. Dawkins en Cappadoce et ailleurs sont sporadiques et prouvent peu. Soit par exemple $\theta\eta\lambda\iota\kappa\acute{o}\varsigma$ « féminin » : on a $\chi\epsilon\lambda\iota\kappa\acute{o}$ en Cappadoce ; mais la prononciation *e* se retrouve dans les Sporades. Et d'ailleurs des *i* de toutes origines ont passé à *e* ; par exemple, M. Dawkins, dans le vocabulaire, signale $\epsilon\upsilon\lambda\iota\kappa\alpha$ à Silli ; cette forme à *e* se retrouve à Chypre, dans les Sporades (v. Dieterich, *Sprache der südlichen Sporaden*, col. 31) et jusqu'à Chio (v. Pernot, *Phonétique de Chio*, p. 101). A. Pharasa, M. Dawkins signale *mermiji* « fourmi » ; l'ancien υ de $\mu\acute{\upsilon}\rho\mu\eta\varsigma$ y est représenté par *e* et l'ancien η par *i*, comme dans des formes connues des Sporades (v. Dieterich, *l. c.*, col. 31-32). Les faits que cite M. Dawkins § 257 pour établir la conservation partielle de la prononciation *e* de η à Pharasa sont donc peu probants. Si l'on entend $\epsilon\chi\lambda\epsilon\tau\iota\chi$ à Pharasa, ne serait-ce pas le résultat d'une assimilation ? On trouve l'assimilation inverse en Cappadoce : M. Dawkins y note *nikklisjá* et *nikšá*. Du reste, si vraiment la prononciation *e* de η s'était maintenue dans la région cappadocienne, ce ne serait encore que la conservation d'un état ancien ; il en résulterait que les parlers de l'Asie Mineure intérieure et orientale ont échappé à certaines innovations de la $\kappa\omicron\iota\nu\acute{\eta}$, non que ces parlers sont apparentés entre eux. Le maintien de $\epsilon\mu\acute{o}\varsigma$, $\sigma\acute{o}\varsigma$, etc., de l'aoriste passif sans $-\chi\alpha$ ou d'un dérivé de $\sigma\acute{o}\chi$ (au lieu de $\delta\acute{\epsilon}\nu$) pour exprimer la négation ne seraient aussi que des conservations et serviraient peu à un classement

des parlers. Seules les innovations communes ont vraiment une valeur probante. Or, il y en a peu. La tendance à distinguer un genre animé et un genre inanimé est assez remarquable.

Ce qui donne à ces parlers un intérêt particulier, c'est qu'ils se sont développés d'une manière indépendante, hors de l'influence et de la langue écrite et du gros des parlers grecs. On y voit bien ce que le grec tend à devenir quand il n'est entravé par aucune influence conservatrice. Les tendances générales du langage s'y manifestent à plein. Ainsi le dérivé ποδάρι qui remplace le nom πούς du « pied », dont la flexion était trop anormale et qui était trop court, apparaît dans un parler comme πουδάρι et dans un autre comme ποδάρι; de πουδάρι, avec amuïssement de ου inaccentué et assourdissement de δ après π, on a πτάρι; sous l'influence de l'i final (tombé ensuite), il est sorti de là πτέρ, et, avec simplification, τέρι. Le glossaire de M. Dawkins fournit tous les intermédiaires; mais le linguiste qui devrait trouver directement l'étymologie de τέρι en grec de Cappadoce serait sans doute assez embarrassé. Dans une grande partie des parlers, il y a eu interversion de ρ et de δ; le résultat est alors ποράδι, ou πορι, ποριχ, etc. A Silli, on a πλι. Des exemples de ce genre montrent combien est intéressant le vocabulaire dressé par M. Dawkins. Il s'en faut de beaucoup que toutes les formes aient été soit expliquées soit utilisées dans les observations générales que présente l'auteur sur ces parlers.

Les formes sous lesquelles sont groupés les mots du vocabulaire ne sont pas toujours celles qui se prêtent le mieux à expliquer les formes des parlers. Par exemple, c'est sous ἡμισυς que sont citées les formes signifiant « demi », *impso*, etc.; il semble qu'il aurait été bon de rappeler la forme usuelle μισός. Comme les parlers de la région centrale d'Asie Mineure conservent λ devant consonne, M. Dawkins cite les noms du « frère » sous ἀδελφός; mais sans doute pour annoncer la métathèse ancienne, il cite sous ἀριμέγω des formes comme ἀλμέγω, ἀλμέζω et λιμέζω. Il y a là quelque incohérence.

La grande question que posent ces parlers de l'intérieur

de l'Asie Mineure, c'est celle de l'influence turque. Cette influence est manifeste. Le vocabulaire est ture en notable partie. Bien des expressions sont de simples traductions du ture : là où le grec ordinaire dit pour « il a fait cela lui-même », τὸ ἔκανε ὁ ἑδῖος, M. Dawkins a noté à Silli *op sérin du ta piki*, littéralement « avec sa main cela il a fait ». Des formes grammaticales à auxiliaire sont l'imitation exacte de modèles tures ; ainsi à Silli le type ἤρτα ἤτου « j'étais venu », ἤρτες ἤτου « tu étais venu », etc., est la reproduction du type turc *geldim idi, geldin̄ idi*, etc. ; c'est ainsi exactement que les langues germaniques ont calqué leur parfait composé sur le type roman de *habeo factum* « j'ai fait ». Certains parlers en pleine dégénérescence ont même pris des éléments grammaticaux du ture ; la chose est relativement facile parce que les éléments tures s'isolent aisément ; ils ont à peu près le caractère des mots auxiliaires des langues indo-européennes actuelles ; de plus, la flexion tend à disparaître dans ces parlers ; néanmoins le fait est limité à très peu de formes et à très peu de parlers.

Mais M. Dawkins croit à une influence bien plus profonde du ture. Sans vouloir nier cette influence dans tous les cas où il l'admet, on peut se demander si elle est démontrée, ou du moins si les changements observés ne résultent pas en grande partie de tendances naturelles de la langue dans des parlers en voie de dégénérescence.

Dans deux des trois groupes étudiés, à Silli et en Cappadoce, les spirantes dentales θ et δ s'éliminent. Mais ces spirantes sont parmi les éléments les plus instables du langage ; là où la prononciation vient à être négligée, elles peuvent aisément être remplacées par des éléments du même type : le θ par χ ou par τ, le δ par d̄ ou par ρ. Si des Tures avaient à parler grec, on concevrait l'élimination des spirantes sous une influence turque. Mais le fait que des Grecs parlent souvent le ture, où il n'y a pas de θ et de δ, ne les rend pas incapables de prononcer θ et δ dans le parler indigène. L'influence turque n'est pas évidente ici.

La tendance à éliminer l'article à Silli et en Cappadoce a sans doute été renforcée par le fait que le turc n'a pas

d'article. Et le fait que l'article se maintient surtout à l'accusatif, c'est-à-dire là où le ture distingue une forme indéterminée d'une forme déterminée, semble bien indiquer une influence turque. Mais il ne faut pas oublier que, dans les langues indo-européennes, le développement de l'article est un fait de civilisation; l'article intervient pour marquer certaines distinctions de caractère abstrait; et l'on conçoit que, dans des parlers qui n'ont plus aucune valeur de civilisation et qui dégénèrent, l'article tende à s'éliminer. L'influence turque n'est pas seule en jeu.

Le ture ne distingue pas les genres grammaticaux. L'habitude qu'ont les hommes de la population grecque des villages étudiés de parler ture a pu favoriser l'élimination du genre. Mais le fait essentiel est que, dans les langues indo-européennes, le genre est surtout marqué par les adjectifs qui accompagnent éventuellement les substantifs. Or, dans tous les parlers considérés, les adjectifs tendent à n'avoir plus qu'un seul genre à chaque nombre. Dès lors le genre disparaissait naturellement, comme il a disparu en anglais.

Les particularités phonétiques des parlers où M. Dawkins voit de l'harmonie vocalique ne prouvent pas que le procédé se soit réellement appliqué aux parlers considérés. Il y a harmonie vocalique à Silli et en Cappadoce dans des mots empruntés au ture: rien de plus naturel. Mais, l'usage de l'harmonie vocalique ne pourra passer pour s'être introduit dans le grec de Silli et de Cappadoce que dans la mesure où il s'applique à des mots grecs. Or, à cet égard, on ne peut presque rien citer. Le maintien des spirantes gutturales postpalatales après des voyelles postpalatales qu'on observe en Cappadoce a des analogues dans d'autres langues où il n'y a pas d'harmonie vocalique et ne prouve pas l'existence de l'harmonie vocalique dans le grec de ces parlers d'Asie Mineure. Le type de τόπους « lieu », pluriel τόπουρι, ou de ἀλεφρός « frère », pluriel ἀλεφρίρι, à Silli, est plus significatif; mais l'ου du type τόπους est intervenu évidemment dans l'usage de -ουρι, de même qu'on a ἀνδραρι, de ἀνδρας « homme ». Ce qui serait significatif, c'est l'ι du type ἀλεφρίρι; mais il se

trouve que cet -z- est la forme habituelle, celle qu'on trouve en général.

La principale action du ture sur ces parlers a sans doute consisté à en faire des langues inférieures employées seulement à la maison, propres surtout aux femmes et aux enfants, et qui, perdant toute dignité, sont sujettes à toutes les altérations. Aussi les linguistes qui s'intéressent aux tendances générales des langues y trouveront-ils matière à des observations nombreuses. Même sans s'intéresser au grec moderne, on aura donc grand profit à examiner de près les faits apportés par M. Dawkins; peu de recueils sont aussi instructifs.

A. M.

A. ERNOUT, — *Recueil de textes latins archaïques*. Paris (Klincksieck), 1916, in-8, ix-289 p.

Depuis le recueil d'Egger, paru en 1843, les vieux monuments de la langue latine n'avaient pas été réédités en France. C'est dire que la publication de M. Ernout répond à un besoin.

A tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la langue latine ce recueil sera indispensable. Il se compose de deux parties : textes épigraphiques (y compris les vieux textes de lois, conservés par les textes littéraires) et textes littéraires. Les textes épigraphiques sont reproduits d'après la seconde édition du *Corpus*. Quant aux textes littéraires, M. Ernout donne des indications sur les variantes, mais sans indiquer précisément quelle a été sa manière de procéder. Pour une étude sommaire, on pourra se contenter des indications de M. Ernout ; mais si l'on veut faire une critique approfondie des textes, il va sans dire que l'on devra, pour chaque passage, se référer à la source indiquée par M. Ernout ; car la valeur du texte et le degré de certitude de chacun des mots varient suivant les cas ; la forme pour laquelle est cité un passage est naturellement plus sûre que tout le reste du

fragment pour les morceaux cités par des grammairiens.

Le choix fait par M. Ernout semble judicieux. Du reste, la plupart des morceaux admis s'imposaient. On louera l'auteur d'avoir exclu les vieux morceaux de prosateurs : sauf ceux de Caton, auxquels il a été fait des emprunts notables, aucun n'offre grand intérêt pour le linguiste.

Les textes sont accompagnés d'un commentaire, surtout les plus anciens et les plus difficiles. Ce commentaire, qui est surtout linguistique, indiquera au lecteur les principaux enseignements à retirer de chaque texte. Si l'on songe que la plupart des professeurs de latin en France sont peu linguistes et ne sont guère capables d'orienter leurs étudiants dans des textes dont l'intérêt est d'ordre linguistique, on remerciera M. Ernout de ces indications, dont quelques-unes pourraient, à première vue, sembler superflues.

La bibliographie est trop sommaire : il aurait fallu, pour une inscription comme celle de Duenos, citer les articles où l'on a essayé de l'interpréter ; car il est impossible d'en aborder l'étude sans un examen préalable de tous ces essais.

Pourquoi avoir cité en transcription latine l'inscription de la fibule de Manios, dont la graphie grecque est si caractéristique ? *fh* est *Fh*, qui est bien curieux.

P. 13, l'affirmation que *fortis uir sapiensque* du tombeau de *Cornelius Lucius Scipio Barbatus* traduit *αλκωρός σοφός* surprend ; l'équivalence est bien imparfaite.

P. 20, *quī* est un équivalent de *quō* ; pourquoi parler de confusion ?

P. 21, en réduisant l'abréviation *sl. iudik.*, il aurait convenu d'écrire *iudikandeis* ; car l'inscription a *mieis*, *petiei* ; le contraste entre *petiei* et *genui*, *accumulauī*, *optenui* aurait mérité d'être signalé.

P. 24. La graphie *dederi* de *dedere* est signalée ; elle aurait mérité une explication : on sait que le latin ne distingue pas entre *-ē* et *-ī* en fin de mot.

P. 73. L'affirmation que *redieit* est analogique de la 1^{re} personne *rediei* n'est peut-être pas justifiée ; la 3^e personne moyenne du parfait sanskrit est en *-e* tout comme la première, et la diptongue de *redieit* peut être étymologique.

P. 89, *-taxat* de *dumtaxat* ne donne pas le droit de poser un verbe **taxō*. Un subjonctif latin archaïque ne suffit jamais à faire poser une forme de présent ; car le subjonctif italo-celtique a son thème à part.

Le commentaire linguistique des fragments littéraires est beaucoup plus bref que celui des textes épigraphiques. Pour les morceaux traduits du grec, comme par exemple l'Odyssée de Livius Andronicus, la citation de l'original grec aurait évité des recherches inutiles.

M. Ernout a emprunté à une habitude allemande un fâcheux illogisme : conformément à l'usage latin, il ne distingue pas *i* et *j*, et il a raison, mais on voit mal pourquoi il distingue entre *u* et *v*, que les Romains ne distinguaient pas davantage.

Il est à souhaiter que les latinistes étudient à fond ce recueil : ils y verront que le latin n'a pas été fixé du premier coup, et ils se rendront compte de la grande complication de la linguistique latine.

A. M.

G. DE GREGORIO. — *La riforma ortografica dell' inglese, del francese e dell' italiano*. Palerme, 1915, in-4, 39 p. (extrait des *Atti* de l'Académie de Palerme, sér. 3, vol. X).

Après avoir montré comment la réforme orthographique est provoquée par le progrès des connaissances linguistiques, M. G. de Gregorio examine sommairement quelques-uns des projets de réforme orthographique pour l'anglais et le français et discute de plus près les réformes à introduire dans l'orthographe italienne. Il exagère en disant que l'orthographe italienne — qui n'est pas mauvaise — est la meilleure de celles des grandes langues de l'Europe ; celle du russe n'est guère inférieure, et celle de l'espagnol vaut mieux. Mais il faudrait peu de chose pour l'améliorer et pour empêcher le mal de devenir grave et presque irrémédiable comme en anglais et en français. Il ne sera pas interdit de

noter ici qu'une réforme facile — la suppression des lettres pédantes *h* et *y* — améliorerait beaucoup l'orthographe française et aurait l'avantage d'unifier à cet égard les orthographes romanes : il y aurait tout intérêt à écrire en français *téâtre*, *sinonime* comme on écrit en italien et en espagnol *teatro* et *sinonimo*.

A. M.

J. GILLIÉRON. — *Pathologie et thérapeutique verbales*.

I. Chair et viande. La neutralisation de l'adjectif défini. A propos de *clavellus* (56 p. et 3 cartes). — II. Mirages étymologiques (51 pages, 3 cartes et 2 tableaux). Neuchâtel [canton de Berne, Suisse] (librairie Beerstecher), 1915, in-8.

Les conférences de M. Gilliéron à l'École des Hautes Études ont renouvelé toute la question du vocabulaire des parlers gallo-romans ; elles ont posé toutes sortes de problèmes sur les rapports entre les patois et la langue littéraire et ont abouti à une revision de bien des doctrines sur la phonétique romane. L'action de l'enseignement de M. Gilliéron sur les jeunes romanistes est très grande. Une petite partie seulement de cet enseignement a été publiée, dans des articles ou dans des brochures.

Les deux fascicules d'*Études de géographie linguistique* annoncés ci-dessus donnent au public le résumé de quelques-unes de ces conférences de l'École des Hautes Études qui ont apporté aux auditeurs français et étrangers tant de vues et de faits nouveaux. La forme même, dans sa verdure, garde la trace de l'enseignement oral d'où ils sont sortis. Les idées générales y surgissent incidemment, dans des incises, des notes. On y remarque ces rudes coups de boutoir que M. Gilliéron assène volontiers sur ses contradicteurs, et où l'on regrettera seulement de trouver parfois contre leur loyauté des insinuations qui ne sont pas dignes de l'auteur. Et les rudesses de M. Gilliéron ne sont pas

toutes justifiées : aux lecteurs de ce *Bulletin* au moins, la haute valeur du livre de M. Hubschmied sur l'imparfait en franco-provençal n'est pas restée inconnue, quoi que dise M. Gilliéron, I, p. 46.

On connaît la manière de M. Gilliéron et son souci, un peu excessif, de se tenir aux données de l'Atlas linguistique. La première note sur *chair* et *viande* donnera une idée du procédé. L'auteur se demande pourquoi, à partir du xv^e siècle, le mot *viande*, qui servait à désigner toute nourriture et qui a encore couramment ce sens général au xvii^e siècle, a été affecté à désigner la chair des animaux. C'est, suivant lui, parce que *chair* au sens de « chair d'animal », se trouverait à côté d'un homonyme *chère* « bon repas, repas où l'on faisait gras ». Cette rencontre provient d'un accident phonétique : *a* devant *r* tend vers *e* vers le xv^e siècle : c'est alors que l'on observe une hésitation entre *jarbe* et *gerbe*, par exemple. Cette rencontre de *chair* et de *chaire* a entraîné aussi l'élimination de *chaire*. Là-dessus M. Gilliéron ouvre l'Atlas ; il regarde la carte *viande*, et ceci le conduit à observer que, sur des points du Nord de la France où l'ancien *carnem* devait être représenté par *kar*, on trouve *char*. La raison apparaît immédiatement : c'est que ces points sont ceux où les articles *le* et *la* se confondent, et où par suite **kar* « chair » se confondait avec *kar* « char ». Et à ce propos, il examine quelques-uns des effets qu'a eus cette confusion des articles *le* et *la*. Ainsi le lecteur est porté de trouvaille en trouvaille et apprend à penser avec M. Gilliéron. C'est ce qui donne à ces deux opuscules une rare saveur.

L'importance qu'attribue M. Gilliéron à la répartition géographique des formes étudiées est entièrement justifiée. Le progrès qu'a permis l'Atlas linguistique de la France est décisif, et des observations comme celles qui sont relatives aux formes de *bouter*, *mettre*, *foutre*, etc., montrent à l'évidence combien de choses éclaire une observation exacte de la répartition géographique des formes.

Quant au rôle de l'homonymie, sur lequel M. Gilliéron insiste sans cesse, il est grand dans les langues où les mots

ont une forme fixée une fois pour toutes. Il n'a pu jouer qu'un rôle moindre dans les langues anciennes, où les variations de formes contribuent à différencier des mots semblables à d'autres égards, et où il y avait relativement peu de vrais homonymes. Mais le problème général des conditions qui règlent le maintien ou le renouvellement des mots est de première importance pour le vocabulaire. Les étymologistes se sont trop souvent contentés de rechercher d'où vient un mot donné. Il faut aussi chercher pourquoi tel mot existant a disparu. Le vocabulaire est, en linguistique, le domaine des actions particulières ; mais les mots réagissent les uns sur les autres constamment, et ces interactions doivent être suivies d'aussi près que possible. Les conditions qui déterminent les variations du vocabulaire sont infiniment variées. En en mettant quelques-unes en lumière, et en faisant apparaître constamment l'influence d'une langue commune comme le français, M. Gilliéron a fait progresser d'une manière importante la théorie générale du vocabulaire.

A. M.

Kr. NYROP. — *Étude syntaxique sur le pronom indéfini « on »*. Copenhague 1916, in-8, 11 p. (*Bulletin de l'Académie de Danemark*, 1916, 2, p. 169-179).

Cette courte étude traite brièvement, mais d'une manière substantielle, d'un des points les plus curieux de la sémantique et de la syntaxe françaises. On sait que le lat. *homo* a pris en français une valeur indéfinie et sert depuis longtemps de pronom, sous la forme *on*.

M. Nyrop signale en passant le problème que joue la concordance entre le fait français de *homo* devenant l'indéfini *on* et le fait germanique parallèle. Il est difficile d'écarter l'hypothèse d'une influence de l'un des emplois sur l'autre. Comme le fait français est isolé en roman, tandis que, en germanique, l'usage indéfini du mot « homme » se trouve partout, c'est du germanique que serait partie l'innovation.

Et en effet le gotique, où *manna* ne s'emploie au sens indéfini que dans les phrases négatives, montre bien comment « homme » a pu prendre le sens indéfini. On observe pareil fait en arménien moderne où *mart'ë ga* « il n'y a personne » s'analyse littéralement en « homme n'y a pas ». Ces emprunts de tours entre le germanique et les parlars latins de basse époque se conçoivent aisément ; c'est ainsi que le tour *habeo aliquid factum*, venu du latin de basse époque, s'est répandu dans les dialectes germaniques.

L'emploi de *on* n'a cessé de s'étendre ; *on* est souvent substitué à n'importe lequel des autres pronoms pour rendre diverses nuances. Dans les exemples classiques cités par M. Nyrop, *on* garde nettement sa valeur indéfinie ; par exemple dans le vers de Racine :

Vous, Narcisse, approchez, et vous qu'on se retire,

il est clair que *on* exprime l'ordre de se retirer donné à tout le monde sans exception. Et la phrase de M^{me} de Sévigné, « je trouve qu'on ne souhaite l'estime que de ceux que nous aimons et que nous estimons », la valeur indéfinie est évidente. Quand une personne qui attend une livraison d'un magasin dit aujourd'hui : « Est-ce qu'on est venu du Bon Marché ? », le caractère tout impersonnel du livreur pour le client ressort de la phrase même. Dans les cas de ce genre, *on* reste un indéfini.

Mais de là on est passé à des usages où *on* équivaut vraiment à un pronom personnel. Quand on s'adresse à un enfant que, pour éviter la familiarité, on ne veut pas tutoyer et auquel cependant on ne veut pas dire *vous*, on dit volontiers *on* : « est-on content ? ». Il y a là une nuance délicate, parmi beaucoup d'autres ; elle aurait mérité d'être signalée.

Dans l'usage populaire, *on* tend à se substituer à *nous* avec les formes verbales : *on a fait* au lieu de *nous avons fait*. Cet usage était préparé dans l'usage littéraire, où *vous* et *nous* servent de régimes à *on* dans des phrases telles que « cette place où l'on revient quand la vie nous a blessé » (le premier exemple de ce genre, cité par M. Nyrop, p. 172, l'est par erreur). Mais l'emploi de *on* valant « nous »

a pris dans toute la France du centre une extension énorme. Il aurait été intéressant de se demander pourquoi. Il semble que certaines conditions grammaticales sont pour beaucoup dans l'innovation. La 2^e personne du pluriel, qui est très fréquemment employée et qui est défendue par les formes, aussi courantes, de l'impératif, a gardé tout son emploi. Mais la 1^{re} personne du pluriel tend à s'éliminer, et ceci se conçoit : la forme *aimons* est aberrante en face de l'uniformé *j'aime, tu aimes, il aime, ils aiment* où, abstraction faite de l'orthographe, *aime* est un élément constant, et où le pronom seul marque la personne. D'autre part, il n'est sans doute pas fortuit que, sur un domaine très étendu, les parlers français emploient *jé* au lieu de *nous*, et qu'on dise *j'aimons* au lieu de *nous aimons*.

La brève esquisse de M. Nyrop pose tant de questions et de si intéressantes qu'elle fait désirer une étude approfondie de l'emploi de *on* en français.

A. M.

SAINÉAN L. — *L'argot des tranchées* d'après les lettres des poilus et les journaux du front. Paris (E. de Brocard), 1915. 163 pages.

J'ai eu une heureuse surprise le soir de permission où ce livre m'a sauté aux yeux à l'étalage d'une bibliothèque de gare : ainsi un de nos confrères s'est intéressé au mouvement de langage éveillé par la guerre, s'est hâté de l'observer, et nous offre sous une forme maniable et agréable le fruit de son travail. Soyons-lui en reconnaissants.

Au moment où presque toute la littérature française est dans les lettres des soldats (écrivains de profession ou non)¹, le langage familier prend un juste avantage sur la

1. La remarque est d'un écrivain ; voir ROMAIN ROLLAND, *Au-dessus de la mêlée*, p. 136.

langue littéraire ; les mots populaires, en particulier les mots de troupe (ce n'est pas le moment d'écrire : de caserne) envahissent le parler des plus puristes, et sans doute le français écrit en ressentira-t-il un regain de richesse.

M. Sainéan, spécialiste de l'argot ancien, curieux de documents nouveaux, à portée de lire en abondance lettres manuscrites et journaux quotidiens (où les lettres ont leur grande place), était un observateur tout désigné pour ce moment du français *écrit*. Il a dépouillé un assez grand nombre de documents, dont une partie sont reproduits dans le présent volume. Certains sont excellents : ainsi les lettres de cet ouvrier parisien si bien doué, caractère amical et style parfait (pp. 64 à 104) et *Gaspard* de RENÉ BENJAMIN, écrivain qui sait photographier sans déformation le langage populaire ; d'autres sont médiocres : les journaux du front, qui doivent leur existence surtout à une manie de littérature boulevardière ; certains enfin sont détestables : ainsi l'œuvre de GALOPIN, *Les Poilus de la 9^e*, très amusante comme feuilleton, mais inutilisable comme témoin du langage actuel : les termes argotiques et militaires y sont volontairement et abusivement accumulés dans un but de succès littéraire à bon marché.

Ces sources en partie reproduites tiennent une grande place dans le volume de M. Sainéan ; il se termine par un lexique-index (avec explication du sens des mots, renvoi aux sources, indications d'origine et étymologies) qui est proprement un *supplément à un lexique de l'argot parisien* (si on veut appeler argot l'ensemble des mots qui n'apparaissent que dans le langage très familier). Cette définition (conforme à ce que dit l'auteur à la p. 31) étant donnée, je ne reprocherai nullement à cet index d'omettre un certain nombre de termes militaires qui ne sont pas employés des civils (je regrette au contraire que le dépouillement des *Poilus de la 9^e* en particulier y ait fait entrer beaucoup trop de ces mots) ; mais je dois malheureusement déplorer que l'élaboration des documents donnés ait été trop hâtive : les méprises sur le sens et l'emploi des mots sont fréquentes, les origines souvent méconnues. On trouvera plus loin

quelques exemples de ces fautes; relever tout serait faire une nouvelle édition du lexique.

Nous venons de rendre compte d'un utile petit ouvrage de lexicographie parisienne. Mais les *tranchées*? Ne figurent-elles pas au titre? Si fait; mais je pense que c'est par une grave erreur de l'auteur. Inattaquable quand, conscient de son but, il déclare observer « l'ensemble du mouvement récent du vocabulaire parisien » (p. 34), il dévie par un sophisme inconscient quand il dit (première phrase de l'avant-propos): « J'ai essayé de tracer... un tableau... du mouvement actuel du vocabulaire parisien, en tant qu'il se reflète dans l'argot des tranchées », et l'erreur éclate à la p. 60 (conclusion de l'introduction théorique): « L'argot des tranchées n'est en effet qu'un fragment de l'argot parisien. » Ici nous devons nier, et définir (on verra que par suite il nous faut considérer comme empreintes de confusion les pp. 9 à 29 et 32 à 61, d'ailleurs instructives).

Mettons que nous appelions *argot* tout ce qui n'est pas admis dans la langue écrite ou dans la langue soutenue des gens cultivés. Il faut y distinguer trois choses: 1° le lexique familier; beaucoup plus abondant dans le langage des gens qui ont moins d'instruction et de tenue, et plus de fantaisie (les enfants sont du nombre); 2° les langages spéciaux qui naissent dans toutes les petites sociétés dont se compose la grande école primaire, lycée, grandes écoles, corps de métier (par ex. typographes, acteurs), *caserne*, etc.; 3° (c'est un cas particulier de 2°) les langages secrets (ou jargons) qui sont également des parlars de petits groupes, mais destinés expressément à n'être pas compris des non-initiés; ils sont parlés surtout quand le groupe uni par les intérêts est mêlé aux groupes adverses: malfaiteurs (contre public et police), colporteurs et petits marchands (contre clients et police), élèves (contre maîtres), etc. Pour cette distinction et pour l'étude du 3° groupe en France je renvoie aux travaux si utiles de M. Sainéan sur l'*argot ancien* (Paris, Champion, 1907 et 1912).

Dans la 2° catégorie se classe le *langage militaire* qu'il n'y a guère d'inconvénient à appeler argot de caserne ou

argot des tranchées, suivant les moments. Ce langage, à ma connaissance, n'a pas fait l'objet de l'étude spéciale qu'il mériterait. Voici brièvement ses traits caractéristiques.

a) Comme tous les langages spéciaux, il consiste en un vocabulaire (relativement peu étendu) de mots qui désignent *familièrement* (en concurrence avec des termes du langage commun) les objets particuliers au milieu (par exemple la « gamelle », appelée *galtose*) ou ceux qui ont dans ce milieu un rôle particulier, méritant un nom nouveau (par exemple le « café », appelé *jus*).

b) Il est assez *inorganisé* pour ne connaître aucun procédé général de déformation des mots ou de création des termes nouveaux.

c) Il est multiple et *régional*: il y a bien un fonds militaire commun, mais le vocabulaire militaire complet n'est pas le même pour les soldats de toutes les places. Chaque régiment, en fonction de son recrutement et en fonction de sa résidence, a un lexique différent, où il faut distinguer : 1° un fonds provincial (relativement peu important dans l'armée active); 2° un dosage particulier d'argot parisien (dépendant du nombre, dans le régiment, de Parisiens et d'*ouvriers des villes* au courant de l'argot parisien); 3° un dosage particulier des termes militaires d'autres régions et notamment des termes coloniaux; 4° des inventions fantaisistes (analogues à certaines de l'argot parisien) qui ont une naissance locale et une vogue également locale plus ou moins persistante (en cas de succès complet elles peuvent franchir les limites de la région); leur période de succès est souvent très brève, d'où la *mobilité* relative du langage militaire).

Le n° 2 ci-dessus marque le rôle du langage parisien à la caserne : il se répand dans toute la France partout où la place n'est pas prise par un langage paysan (et à ce propos il est notable que les réservistes, au moins dans les régions agricoles, ont un langage beaucoup plus régional et moins militaire que les classes jeunes); le prestige des Parisiens et des autres « entraîneurs » d'esprit analogue lui assure une forte pénétration (exemple : le succès de *ne pas s'en faire*).

Par une action inverse, le langage parisien (lexique familier), qui emprunte un peu à tous les langages, a beaucoup emprunté à la caserne, avant la guerre, surtout depuis que le service militaire a été généralisé ; il a reçu beaucoup, depuis la guerre, de l'armée en campagne. Souvent il a emprunté dès leur apparition des termes nouveaux nés à l'armée ; quelquefois il a contribué à généraliser à l'armée même un terme qui y était d'abord régional (voir plus loin sur *marmite*).

Je ne nie donc nullement qu'il y ait recoupement du langage parisien et du langage militaire, surtout du plus récent langage parisien et du langage des tranchées ; mais il faut se souvenir qu'ils sont deux, et non pas un, comme M. Sainéan a tort de le dire.

D'autre part il faut toujours examiner si un terme militaire est général ou régional ; M. Sainéan, qui a bien discerné l'originalité de l'apport colonial (pp. 56-79) a trop perdu de vue cette distinction, dans la mesure où il a mêlé l'étude du langage militaire (qui ne peut se faire que sur place et par régions) à celle du langage parisien.

Ces considérations théoriques excèdent le cadre d'un compte rendu ; elles sont pourtant nécessaires, si l'on veut voir clair dans la question, à cause de la malheureuse indistinction du mot *argot*, et de l'absence d'études sur le langage militaire français.

En conclusion on souhaiterait avoir : 1° un lexique du langage parisien le plus récent, à l'exclusion des termes militaires non assimilés ; 2° un lexique du langage militaire (comprenant les termes parisiens assimilés), où seraient distingués d'une part les termes dont l'emploi est général, d'autre part les synonymes régionaux, chacun avec leur indication d'origine ; subsidiairement, il faudrait distinguer dans chaque catégorie les termes anciens et ceux qui sont nés de la guerre actuelle. Dans l'un comme dans l'autre lexique il faudrait exclure les néologismes qui n'ont rien d'argotique, ainsi l'intéressant *chandail* (traité pp. 26-28) et *boyau* qui est un terme ancien nouvellement redevenu réglementaire.

Reste à éclairer tout ceci d'exemples.

Le premier que je prendrai est d'importance, et je risque ici d'étonner quelques lecteurs ; à mon avis « poilu » au sens de « soldat combattant » (ou plutôt « qui a combattu ») est un mot parisien et *n'est pas* à l'origine un mot militaire : en langage militaire « poilu » signifie « individu » et s'emploie comme synonyme du plus usuel « bonhomme » lequel veut dire « soldat » (surtout par opposition au gradé : « le caporal mène ses bonhommes »), et non « bleu » comme l'a cru M. Sainéan. Pour ma part je ne me souviens pas avoir entendu le terme « poilu » pendant mes deux premiers mois de front et un mois d'hôpital, mais un gamin me l'a lancé dès mon retour à Paris (actuellement ce terme parisien s'est répandu au front). Inversement *double* ou *doublard* « sergent-major », *piston* « capitaine » sont du langage militaire usuel, ancien, mais ne sont pas du langage parisien.

Pour les mots militaires régionaux voici un exemple : *perco* « bruit qui court » est le type du mot de caserne ; il n'a pu naître en temps de guerre, car le percolateur est un ustensile encombrant qu'ignore la troupe en campagne ; or j'ai appris ce mot par une lettre des Dardanelles ; dans les divers corps où j'ai passé, le *perco* s'appelle *rapport des cuisiniers*. Parmi les mots récents et véritablement de tranchée, *marmite* « gros obus » est probablement général maintenant, mais ne l'était pas au début de 1915 ; le 125^e, Poitevin (décembre 1914, en Belgique), disait plutôt *grosse marmite*, le 325^e, même recrutement (août-septembre 1914, en Lorraine), disait *sac à charbon* ; j'ai appris *gros noir* d'un camarade d'un régiment de Nancy. Un soldat du 125^e m'a appris *pirouette* « torpille aérienne » ; certains n'emploient dans le même sens que le terme *minène*, représentant l'allemand *minen* (de *minenwerfer*) ; d'autres ignorent l'un et l'autre. — Le nom *cagna* « abri dans les tranchées », qui tend à devenir parisien, n'est pas connu de tous les régiments ; certains l'emploient exclusivement, d'autres exclusivement *guitoune*, d'autres sans doute aussi exclusivement *gourbi* (fin 1915) : il vaudrait la peine d'étu-

dier la répartition régimentaire de ces trois mots, également coloniaux ; l'un, *cagna*, est annamite (et non espagnol comme l'a imprimé M. Sainéan), les autres sont arabes (*guitoune* figure bien la prononciation algérienne, *kîtoun* que donne M. S. p. 57 est fautif).

Comme mot provincial, *bourrin* « cheval » (qui est connu comme angevin et est sans doute aussi usuel en d'autres provinces) fait partie du langage militaire au moins dans tout le 9^e corps ; dans cette limite au moins, il réduit le synonyme parisien *gaye* (masculin : *un gaye*) à un rôle tout sporadique.

Enfin les lecteurs mobilisés me sauront gré de finir sur le mot *gnose* (l'*o* est long et fermé) : dans le langage militaire il me semble actuellement aussi général que nouveau (aussi bien l'eau-de-vie ne fait-elle pas partie des distributions régulières du temps de paix) ; mais il était connu auparavant de certains corps de métier (mot de jargon d'origine obscure) ; ce terme au moins est donc de l'argot véritable passant par les tranchées pour se répandre à Paris.

M. COHEN.

Février 1916-Octobre 1916 (en campagne).

Il y a quelque temps déjà, j'ai été blessé, puis évacué ; j'ai fait connaissance avec divers hôpitaux tant du Midi que du Centre et j'ai eu une belle convalescence qui touche aujourd'hui à sa fin¹.

J'ai eu le temps ainsi de prendre contact avec l'arrière et j'y ai appris beaucoup de choses intéressantes concernant la guerre, les soldats, les tranchées, et d'une façon générale, le front. En particulier, on m'a fait savoir que les combat-

1. Notre confrère, M. Gauthiot, est mort le 11 septembre 1916, des suites de la blessure dont il parle ici et n'a pu corriger les épreuves de l'article ci-dessus, non plus que des deux autres qu'on trouvera plus loin.

tantés avaient une langue à eux, un idiome spécial (s'il vous plaît !), incompréhensible aux profanes de l'arrière de façon normale. Là-dessus je dois l'avouer j'ai été un peu inquiet, je me suis demandé s'il ne me manquait pas quelque chose pour être vraiment un poilu. Mais ça n'a pas duré.

En effet, grâce à des gens de lettres zélés, qui gagnent de l'argent à parler avec sentiment de ceux qui se battent et qui protègent leur petite industrie de guerre, grâce à des journalistes, dont je ne dirai rien pour rester en bons termes avec eux, les gens de l'arrière ont acquis une certaine connaissance de cette langue des tranchées et ils s'en font gloire, sans aucune discrétion, d'ailleurs. Des messieurs distingués m'ont parlé de *marmites*, de *cagnas*, de *gnôle*, et des dames tout à fait bien m'ont quasiment invité à leur dire quels *mectons* on rencontre sur le front, comment nos héros se *démèrden*t, comment ces émules de Jeanne d'Arc *envoient à la gare* les *ballots* qui les *canulent*. Sur quoi, je me suis aperçu avec ravissement que je savais la langue des tranchées (une de plus !), et je leur en ai mis, tant qu'ils ont voulu. Mais j'ai eu bien envie de rire. Je me suis rappelé de joyeux fumistes, plus ou moins voisins du front, qui avaient eux aussi parlé de l'argot des tranchées, de la langue des poilus. Que ne fait-on pas pour épater le bourgeois, le tire-pattes, l'embusqué ? Je me suis rappelé aussi de petits « lexiques », publiés dans des journaux du front, au même titre que les projets de règlements pour parer à l'insuffisance de l'élément féminin en première ligne (B. M. C.), ou à la disette de papas à l'arrière par l'envoi de sujets particulièrement aptes, choisis après examen parmi les combattants. Certaines de ces fantaisies ne manquaient pas de drôlerie : ainsi la définition du *perlo* (tabac) « troncs d'arbres que le gouvernement des Poilus, dans sa sollicitude ignifuge, par crainte d'incendie, distribue aux Sauvages qui passent naïvement des heures à essayer de les faire entrer dans de minuscules fourneaux de pipes » ou celle de la *cibiche* (cigarette) « aimée et caressée du Poilu, dont elle est la compagne ; elle est particulièrement vénérée lorsqu'elle se pare d'une bague d'or. J'hésite encore à croire que ces sau-

vages la grillent dans un accès de passion, car leurs mœurs m'ont paru douces ». Mais le plus joyeux est que l'auteur de ces gais propos et calembours a, bien, sans le vouloir, fait œuvre de philologue : un honorable savant de l'arrière a jugé à propos de faire un livre grave et patriotique sur l'Argot des Tranchées (M. Sainéan, Paris, 1915) et il a consulté avec soin les susdits blagueurs ; il a trouvé que d'après M. Poilulogue, *rab* est, sur le front, synonyme de « merveille inconnue » et fait au superlatif *rab de rab*. Grave-ment il a reporté dans son lexique *rab* « merveille, chose excellente », alors que la « merveille inconnue » en question désigne simplement le *rabiot*, le *reste* qu'on se partage après la distribution régulière, et que le *rab de rab* est ce qui reste encore après le partage supplémentaire du premier *rab*.

A côté des lexiques, les gens du front ont aussi fourni à ceux de l'arrière des textes plus ou moins complets : des locutions et des mots « poilus » épars dans des lettres ou pochades en français, des lettres même entièrement en « langue des tranchées », comme la fameuse « Lettre d'un pan-truchard du front », morceau de littérature à l'usage des journaux, daté de Percutant-plage, terminé par des vers (?) en français et publié dans le Rigolboche¹.

Mais tout cela, les lexiques, les grammaires, les lettres des gens du front, le parler familier des soldats des tranchées, les mots, les manières de dire que les messieurs de l'arrière prononcent avec un laisser-aller martial, que les madames admirent bouche bée et susurrent suavement, la langue que j'ai sue sans le vouloir, ça n'a jamais été une langue spéciale, née sur le front, dans les tranchées parmi les combattants et pour leur usage. Tout cela, c'est de l'argot, du bon argot parisien, avec, en plus, celui des soldats et des filles. Les Parisiens qui ont vécu de la vie populaire, qui ont quelque peu *vadrouillé* et ont été soldats, les Parisiens qui ont fait leurs études d'argot comme moi qui les ai com-

1. Bien entendu ce produit artificiel contient une faute d'argot : on y lit « l'appel a été fait » au lieu de « l'appel a été faite » ; appel est féminin chez les soldats.

mencées sur la place Maubert, dans la rue des Anglais, et à la caserne du 102^e d'infanterie à Chartres, le savent bien ; comme moi, ils ont su la langue des poilus sans l'avoir apprise. Ce qu'on parle dans les tranchées, à côté du français, qui reste tout de même la langue la plus usuelle, ils le comprennent et le pratiquent naturellement : c'est le jargon de *Panam*, de Paris tant aimé. D'ailleurs, ceux qui écrivent les lettres, qui fournissent les textes, les locutions et les mots de la soi-disant langue nouvelle où se mêlent aux fonds anciens des idiotismes venus de tous les milieux et de tous les pays, ne sont-ils pas tous des Parigots, des Pantruchards ?

En réalité la langue commune vulgaire, l'argot, s'étend en sous-œuvre partout où s'étend la langue commune française et toutes deux sont parisiennes. C'est un fait connu depuis longtemps déjà, car ce n'est pas d'aujourd'hui que notre langue littéraire qui chaque jour devient plus difficilement intelligible à notre bas peuple puise, bon gré mal gré, dans l'argot. C'est sous Napoléon III qu'un certain M. Fould, ministre d'État, rendit un arrêté où il disait qu'à l'avenir la censure interdirait la représentation de pièces trop pleines d'argot ; et les parents des hommes de mon âge ont encore lutté de toutes leurs forces contre l'emploi, par leurs enfants, de termes argotiques. Ils sont réduits au silence, au moins pour un temps, maintenant que le jargon de jadis est passé au rang de « langage guerrier », de « langue poilue » ; ils sont vaincus, car la mode est contre eux.

La mode, tout simplement, l'emballement, à la façon de Victor Hugo¹, de tous ceux qui ne pratiquaient pas l'argot et qui l'ont découvert soudain. Les gens bien élevés en connaissaient quelques termes, mais ils en ignoraient les ressources, les procédés, la vitalité, quand la mobilisation, la guerre, les ont mis brusquement en contact immédiat et journalier avec des *types rigolos* et *déméрдards*, avec des *bougres d'attaque* qui parlent normalement argot : donc vive l'argot ! Il y a eu de tout parmi ces hommes, des ou-

1. V. *Les Misérables*.

vriers, des petits commerçants, des gens de profession indécise, mais sous l'uniforme râpé, boueux, taché de sang, ça ne paraît pas, tous sont *un peu là* quand ça donne, on a besoin d'eux, et la guerre, qui n'est pas prude, les a fait sortir de l'ombre: donc ils sont des héros et leur langue est celle de la guerre! Du coup l'argot est devenu « pittoresque » (*Figaro*, janvier 1915); les auteurs féconds de romans vécus sur le front par d'autres, comme M. Galopin, en mettent tant qu'ils peuvent dans leurs « œuvres »; M. Donnay, académicien, tire des dérivés savants de tel mot d'argot ou s'occupe à définir le *perco* qui diffère du *potin* en ce qu'il « est à la fois sans consistance et grave; il n'a pas des pieds, mais il a des ailes » (un oiseau rien bath qu'il t balance là, l'académard?). Même M. René Benjamin, beaucoup plus discret et moins étranger au poilu, se laisse entraîner à délirer doucement à propos de l'*hosteau* (« hôpital »): « ça rime avec château, dit-il, et il y a là toute la blague d'un peuple souffrant mais pudique, délicat jusque dans ses misères, et qui meurt avec un bon mot, pour que les gens ne sachent plus s'ils doivent pleurer... ou rire »; le malheur est que *hosteau*, prononcé *osto* et *ousto*, est un terme d'argot, usité bien avant la guerre, qui désigne l'hôpital, il est vrai, mais aussi la prison.

Enfin l'honorable savant à lunettes déjà *cité*, l'auteur du livre « L'Argot des Tranchées », non content d'avoir été victime de la fantaisie d'un poilu qui, peut-être, ne serait pas étranger à l'un des humoristes professionnels de la zone de derrière les armées, s'est livré, à lui tout seul, aux pires excès. Évidemment il fallait qu'il trouve quelque chose à mettre dans son livre, derrière son beau titre à effet? Mais, tout de même, il a *attigé* un peu, surtout pour quelqu'un qui est aussi ennuyeux; il ne faut pas chercher à la faire à ceux du front qui veulent bien blaguer les autres, mais ne tiennent à ce que l'on *se paie leurs figures*: ce sont de vieux mots d'argot militaire que *as* « cavalier du premier peloton », *bagoter* originellement « faire du pas gym », *boule* « pain », *cagna* « abri, logement », *cantache* « cantine », *cheval* « mandat », *civlot* « civil », *crapouillot* « petit obusier qui

de profil ressemble à une grenouille, à un crapaud accroupi », *cuistance* « cuisine », *cuisto* « cuisinier », *doublard* « sergent major » et combien d'autres. Ce sont de bons termes d'argot courant que *se l'accrocher* « se passer de », *en jouer un air* « s'enfuir », *balancer* « jeter », *baveux* « journal », *bobard* « blague, mensonge », *bras cassé*, *bras retourné* « paresseux », *cherrer* « se moquer de, élargir, exagérer » et combien d'autres ; le dernier, par exemple, avant de paraître en Argonne, courait les rues de Paris et, puisque M. Sainéan est de ceux qui aiment les documents écrits, je suis heureux de lui signaler dans notre auteur classique, M. Sacha Guitry (*Jean III*, acte II), l'expression *cherrer dans la console*, synonyme de *cherrer dans le boudin* ou de *cherrer dans les bégonias*.

Tout de même, les plus fanatiques de l'argot des tranchées ne refusent pas de façon aussi absolue que ce savant de prendre contact avec ceux du front. Pour lui l'enthousiasme guerrier, les papiers et les lunettes font tout ; il n'a pas consulté le moindre petit poilu. Car enfin il a l'aplomb de dire que *balancer* c'est « jeter des balles (!!!) » et non « jeter », que *blairer* c'est « détester » et non « sentir », que *bonhomme* c'est « bleu » et non « homme de troupe », que *convale* c'est « convalescent » et non « convalescence », que *distribue* c'est « distribution des lettres et paquets » et non « distribution en général, et surtout de vivres », que *marmite* c'est « le gros obus allemand ». Mieux encore : alors que pas un bleu n'ignore que *jusqu'à la gauche* signifie « jusqu'au bout » parce que les hommes se numérotent de la droite à la gauche, il vient nous raconter que *jusqu'à la gauche* signifie « jusqu'à la mort » parce que jadis, le soldat passait l'arme sous son bras gauche aux enterrements ; et quant aux (*chaussettes*) *russes*, aux chiffons dont on s'enveloppe les pieds, il n'y a aucune ironie à les nommer ainsi ; elles sont d'usage normal chez les paysans russes et réglementaires dans l'armée de nos alliés.

Non, la guerre n'a pas déterminé la création soudaine d'une langue ; elle n'a même pas causé la formation de termes nouveaux en nombre appréciable. La mitrailleuse,

l'une des armes principales de cette guerre, s'appelle « moulin à café » comme en 1870 et sous la Commune ; le gros obus porte le nom ancien de « marmite », bien que le rôle de l'artillerie se soit singulièrement développé, et le « boyau » est un vieux terme technique. Comment d'ailleurs la guerre aurait-elle pu faire naître un langage, ou même seulement un vocabulaire plus ou moins réduit, des combattants, alors que loin de les grouper, elle les a dispersés ? La langue poilue, l'argot des tranchées aurait pu naître peut-être, ou du moins se dessiner, si les poilus avaient formé un groupe cohérent, si les tranchées avaient été un moyen de communication. Mais tant s'en faut : la ligne du front est discontinue ; elle est formée de segments qui se suivent, se touchent mais restent indépendants. Les relèves normales se font à l'intérieur des segments : les grandes relèves permettent à peine un contact rapide entre les unités ; ça marche mécaniquement, un élément part, l'autre prend sa place, autant que possible de nuit et dans le plus grand silence.

Aussi les « nouveautés » du front restent confinées dans des unités formant segment. La baïonnette s'appelle *Rosalie*, à ce qu'il paraît, sur certains points, ailleurs *Joséphine*, le plus souvent elle ne porte pas de nom de femme ; la viande se désigne ici par *autobus*, là-bas par *rognure de taxis*, plus loin elle est restée la *barbaque* ; je ne connais pas, dans mon corps d'armée, le nom de *bouchers noirs* donné, paraît-il, aux artilleurs dans certaines régions.

En réalité l'arrière est seul vraiment capable d'alimenter la langue des tranchées ; un terme, d'où qu'il vienne, s'il est adopté par l'arrière, peut entrer dans la circulation générale et pénétrer jusque dans l'argot ; en effet, il est répandu par les journaux sur toute l'étendue du front, dans tous les hôpitaux et dépôts ; les permissionnaires l'apprennent de leur famille, plus « poilue » qu'eux-mêmes ; les blessés et les malades le recueillent de la bouche des infirmières ; et le personnel fixe des dépôts l'emploie avec affectation. Les expressions *pépère* « confortable » et *terrib' tauriaux* « territoriaux, qui sont vraiment générales, appartiennent par définition, à l'arrière. Le mot *boche* a eu une

extension rapide et l'arrière lui a fait une merveilleuse fortune parce qu'il lui a donné un sens méprisant qu'il ne possédait pas à l'origine dans les corps où il était usuel ; là, en effet, il était simplement l'abréviation de Alboche qui est à Allemand ce que Italboche est à Italien ; il n'avait d'ailleurs rien de commun avec l'expression, parisienne celle-là, de « tête de boche » qui va avec « tête de pioche ». Enfin il y a le fameux « poilu », vieux mot qui désignait le gail-lard qui n'a pas peur, qui a du poil à un tout autre endroit que sur la figure et qui n'est entré que lentement en usage dans certains corps, parce que déplaisant et grossier. Mais l'arrière ayant réussi à en faire un terme officiel (n'a-t-on pas vu une « journée du poilu » ?) et l'ayant auréolé de poésie, ne pouvait manquer de l'imposer même aux poilus récalcitrants.

Il n'y a pas d'argot des tranchées ; il y a simplement que l'on parle l'argot dans les tranchées. Du coup la vogue lui est venue, c'est vrai, mais au fond il y a eu maldonne : ce n'est pas parce qu'il est la langue usuelle du bas peuple, son truchement véritable qu'il s'est fait bien voir, mais parce qu'on l'a pris pour le parler des soldats, pour un idiome héroïque et guerrier. Je le regrette, parce qu'il peut dire comme le pauvre bougre que j'avais connu si rigolard et à qui on venait de couper les deux jambes : « Ben sur, main-t'nant, ch' sui un éros ; — mais quand la guerre a s'ra finie, ch' s'rai un cul-d'-jatte. »

R. GAUTHIOT.

L. WIENER. — *Commentary of the germanic Laws and mediaeval Documents*. Cambridge (Harvard University Press), 1913, in-8, LXI-224 p.

Erreur sans portée d'un homme qui, naïvement, a cru pouvoir renouveler deux grandes disciplines dont il ne possède pas les premiers éléments.

A. M.

LOS', NITSCH et ROZWADOWSKI. — *Rocznik slawistyczny*, tome VII. Cracovie (Gebethner), 1914-1915, in-8, iv-338 p.

Pour la première fois depuis sa fondation, le *Rocznik* de Cracovie a subi un retard qu'expliquent assez les événements actuels. Le volume VII apporte la bibliographie résumée de 1913 et de 1914. A ceci près, rien n'y est changé, et les effets de la guerre ne s'y manifestent pas, au moins au premier abord.

Le volume s'ouvre par de petits articles de fond ; l'un est de moi, sur les finales slaves à ancienne voyelle longue ; le manuscrit avait été envoyé au printemps de 1914, — l'autre, de M. Rozwadowski, se compose de trois notes ; la première expose d'une manière évidemment juste et rationnelle le problème du traitement de *jǐ-* initial en slave ; la seconde montre que, à côté de *-ŭ*, le slave commun a connu un traitement *o* de l'ancien *o* dans des cas tels que v. sl. *kožido* et pol. *kóždy*, v. sl. *narodo-si* et v. tch. *večeros* ; la troisième présente une hypothèse assez aventurée sur le traitement slave de *o* initial. Des résumés en allemand suivent les trois notes de M. Rozwadowski, rédigées en polonais.

La seconde partie se compose de discussions de livres et d'articles récemment parus. On voudra bien noter que mon article sur une brochure de M. Agrell, envoyé à la rédaction avant le mois d'août 1914, a paru sans que j'aie pu en voir aucune épreuve et que, malgré les soins de la rédaction du *Rocznik*, il est demeuré fautif ; par exemple l'imprimé porte, p. 27, *dénoue* au lieu de *dénonce* (mon écriture, peu lisible, excuse pleinement le typographe polonais).

La bibliographie, très riche et en partie munie d'analyses détaillées, rendra comme d'habitude de grands services.

Le volume se termine par des index qui se rapportent aux volumes V à VII du *Rocznik*.

A. M.

G. IL'INSKIJ. — *Zvuk ch v slavjanskix jazykax*. Pétrograd. 1916, in-8, 119 p. (extrait des *Izvěstia* de la section de langue et littérature russes de l'Académie, xx [1915], 4).

Le travail de M. Il'inskij est d'un type très utile : prenant une question où tous les principes sont connus et fixés, il en examine le détail et cherche à la mettre au point complètement. La question étudiée est celle des origines du x slave (M. Il'inskij se sert de la vieille transcription par *ch*). On sait que le x slave sort soit de i.-e. **kh* (ceci est contesté : mais M. Il'inskij l'admet, sans doute avec raison) soit de i.-e. **s* après *i, u, r, k* ; plusieurs x figurent dans des mots empruntés.

Dans tous les cas où l'analogie amenait une alternance de $x(\dot{s})$ et de *s* dans une catégorie grammaticale, le slave a généralisé $x(\dot{s})$; il aurait été intéressant d'insister sur ce fait, auquel M. Il'inskij consacre peu de lignes, et d'en marquer le sens : il y a eu un temps où $x(\dot{s})$ était possible en slave après n'importe quel phonème, tandis que *s* était exclu après *i, u, r, k*, et la seule direction où il était possible de normaliser était celle de $x(\dot{s})$. Il résulte de là que le principe de cette extension de $x(\dot{s})$ est bien antérieur à l'époque historique ; car le slave commun admet *s* (issu de prépalatale) après n'importe quel phonème. L'extension analogique a eu lieu en un temps où sl. *s* issu de i.-e. **s* et sl. *s* issu de i.-e. **h* n'étaient pas confondus.

M. Il'inskij ne cherche pas à tracer l'histoire, assez curieuse, de x dans les langues slaves. Il consacre le principal de son exposé à l'étymologie de tous les mots qui renferment x . Beaucoup de ces mots sont d'origine obscure, et il est malaisé d'arriver à des résultats convaincants dans un grand nombre de cas. On en a une preuve frappante par le fait que M. Il'inskij admet, sur sl. *plěxŭ* « chauve », deux opinions différentes, l'une p. 20, l'autre p. 84. Comme tous les auteurs qui recherchent l'étymologie de l'ensemble des mots présentant un caractère donné, M. Il'inskij doit mettre côte

à côté des rapprochements de valeur très différente, les uns évidents, les autres tout au plus plausibles. Il lui arrive d'abandonner même des étymologies évidentes, qui offrent certaines difficultés. Ainsi, quand il vient à parler de *jaxati*, dont le présent est v. sl. *jadŏ* (-*ědŏ*), M. Il'inskij sépare *jadŏ* de lit. *jóju* et de skr. *yāti*; or, le sens impose ce rapprochement; et le parallélisme de skr. *éti* avec sl. **jídŏ* et de skr. *yāti* avec sl. **ědŏ* est évident. Il est vrai que l'infinitif *jaxati* est obscur; c'est une formation nouvelle faite pour donner un infinitif à un verbe anomal.

On pourra ainsi discuter avec M. Il'inskij sur bien des détails et douter de bien des étymologies qu'il admet. Mais son travail donne exactement l'état des connaissances acquises sur les origines de sl. *x*.

A. M.

R. EKBLOM. — *Eine gemeinslavische Umwandlung des Partizipium Præsens Aktiv*. Upsal, 1915, in-8, 44 p. (extrait de *Le monde oriental*, X).

Le nominatif masculin singulier du participe présent a, dans certains manuscrits vieux slaves à écriture glagolitique, une forme particulière de la voyelle nasale *ę*, à savoir la forme ordinaire, mais munie d'un crochet à gauche. On a donc, pour *grędeŭ* « marchant » à la forme déterminée, dans de nombreux passages du Zographensis, le *ę* qui suit *d* pourvu du signe diacritique en question. L'idée que le *ę* propre à cette forme est un *ę* non yodisé — à la différence du *ę* ordinaire — et que ces nominatifs sont analogiques a été émise plusieurs fois; M. Ekblom la reprend, il l'approfondit et la démontre; de plus, il montre comment cette forme se trouve dans la plupart des langues slaves, par exemple dans v. russe *ida*, *živa*, etc.; et il admet que la formation est slave commune. L'exposé est clair et bien conduit; la question traitée semble résolue de manière définitive.

Un détail remarquable, qui a été noté dans le *Rocznik* de Cracovie, vol. VI (année 1913), p. 135 et suiv., paraît

avoir échappé à M. Ekblom : le type à nasale particulière figure en vieux slave dans la forme composée, mais non dans la forme simple. P. 33 et suiv., M. Ekblom cite *gręde* comme se trouvant assez souvent dans la Zographensis ; en réalité le manuscrit a partout *grędei*. Ce n'est sans doute pas fortuit : on conçoit que la palatalisation de *ę* soit éliminée par une action analogique, devant une syllabe suivante commençant par *j* ; il y a ici un de ces cas où une difficulté phonétique contribue efficacement à faciliter une innovation grammaticale. Le vieux slave montre sans doute comment s'est développée la forme nouvelle. Une fois *grędejĭ* obtenu, on a pu arriver à employer le type *gręde*, dont les autres langues slaves ont des représentants. Ici comme en tant d'autres cas, les faits vieux slaves laissent entrevoir la façon dont s'est réalisée une innovation observée dans plusieurs langues slaves.

A. M.

G.-A. IL'INSKIJ. — *Oxridskie glagoličeskie listki*. Pétrograd (Académie des sciences), 1915, in-4, 32 p. et 2 planches (*Pamjatniki staroslavjanskago jazyka*, III, 2).

Le manuscrit de l'Évangile vieux slave, dont il s'est conservé deux feuilles connues sous le nom de feuilles d'Oxrida, n'avait été jusqu'ici ni bien édité ni bien étudié. Le travail que vient de publier M. Il'inskij pour la belle collection des monuments vieux slaves, éditée par l'Académie de Pétrograd, comble heureusement la lacune.

Ces deux feuilles sont intéressantes. Le manuscrit est du type des manuscrits glagolitiques tels que le Zographensis. Le scribe était négligent et a laissé tomber souvent des mots ou des syllabes. Mais sans être particulièrement ancien, le manuscrit est de type archaïque : la vieille graphie *jĕ* de la voyelle nasale prépalatale *y* est conservée ; les jers *y* sont écrits avec constance, et il est remarquable que le mot *přsana*, où deux fois le jer est omis, dans la forme *psana*, offrait un jer faible entre deux consonnes sourdes, c'est-à-dire

dans l'un des cas où le jer s'est amui le plus tôt ; la graphie *psana* a donc un intérêt linguistique.

On y observera de véritables curiosités. Par exemple, on sait que la forme déterminée du nominatif masculin du participe présent offre dans certains manuscrits glagolitiques une forme spéciale de *ę* qui désigne une voyelle nasale non yodisée mais du type de *ę* ; ici on a *ρ*, dans les deux exemples, *grjēdōi* et *spi*. Ce n'est sans doute qu'une autre manière de marquer la nasale *ę* non yodisée (cf. la brochure de M. Ekblom citée ci-dessus).

La préposition *otŭ* (qui a été omise à l'index des mots) figure une fois sous la forme *votŭ*, après un *o* précédent. Ce n'est pas un accident, comme on le voit par le *v* prothétique qui figure dans diverses langues slaves devant *o* et par le flottement de *v* devant *o* qu'indique le mot *osa*.

Dans Jean II, 1 γάμος ἐγίνετο est traduit, bizarrement, par *braky byše*, fait qui se retrouve dans l'Assemanianus, et, à la différence de l'Assemanianus, il y a au verset suivant *na braky* ; le Zographensis et le Marianus ont les deux fois *brakŭ*. On retrouve ailleurs *brakŭ* « nuptiae » au pluriel ; l'Assemanianus l'offre constamment dans Mt. XXII, mais le nominatif est *braci*, comme on l'attend. Le génitif pluriel *brakŭ* figure dans Euch. 88 a, et dans les trois principaux manuscrits glagolitiques de l'Évangile L. XII, 36, Zogr. Mar. Ass. (*braka* Sav.). On n'est donc pas surpris de trouver *na braky* ; mais un nominatif *braky* est incorrect, et le fait qu'il se rencontre dans deux manuscrits pour le même passage est une coïncidence étrange ; car on hésite à croire que pareille faute ait pu se trouver dans un archétype lointain de deux lectionnaires dont les textes ne sont pas très pareils à d'autres égards. A. M.

A. A. ŠAXMATOV. — *Očerĭk drevnejšago perioda istorij rus-skago jazyka*. Pétrograd (Académie des sciences), 1915. in-8. L-369 p. (*Enciklopedija slavjanskoj filologij*, 11, 1).

Dans cet imposant fascicule de l'*Encyclopédie* de la philo-

logie slave publiée par l'Académie de Pétrograd, M. Šaxmatov étudie le passage du phonétisme du slave commun au phonétisme du russe dans son ensemble. Par période ancienne de l'histoire de la langue russe, M. Šaxmatov entend le passage du slave commun au russe commun et l'amorce des développements qui ont conduit à la différenciation des dialectes russes attestés : petit russe, blanc russe, grand russe.

Il serait vain de marquer ce que doit être l'intérêt d'un pareil livre venant du slaviste qu'est M. Šaxmatov et du savant qui connaît le plus profondément et le plus complètement l'histoire de la langue russe, et ses dialectes. On indiquera seulement ici le caractère général du livre, et l'on marquera quelques différences de points de vue avec l'auteur.

L'introduction, très développée, retrace toute l'histoire des Slaves durant les siècles qui ont précédé les premiers monuments écrits des langues slaves. M. Šaxmatov y insiste avec raison sur l'idée que, dans le développement des langues, il faut compter à la fois avec des tendances centrifuges et des tendances centripètes ; les parlers d'un même groupe tendent à diverger ; mais les sujets parlants tendent aussi à refaire l'unité en se groupant de diverses manières. La division actuelle du russe en petit russe, blanc russe et grand russe ne recouvre pas les divisions dialectales anciennes. Quoi qu'il en soit des vues de détail de l'auteur, il y a là une idée capitale qu'il faut toujours garder présente à l'esprit.

M. Šaxmatov commence par un grand exposé du système phonétique du slave commun, qui n'occupe pas moins de 98 pages, et par un exposé des innovations communes au russe et aux autres groupes dialectaux du slave, qui en occupe une dizaine. Si chacun des auteurs qui traitent pour l'*Encyclopédie* de chacune des langues du groupe slave procède ainsi, il en résultera bien des doubles emplois, sans parler des divergences de vues sur un grand nombre de points. Mais le fascicule où sera exposé le système du slave commun n'est pas paru ; il n'est même pas sous presse.

M. Šaxmatov ne pouvait s'y référer, et d'ailleurs cet exposé n'aurait sans doute pas permis l'exposé du système russe suivant les vues de l'auteur. Il y a là un inconvénient qui est commun à tous les ouvrages qui, comme l'Encyclopédie, sont rédigés par des auteurs très différents, à des moments différents.

Le fait de consacrer aux innovations du russe et d'un autre groupe dialectal toute une division spéciale du livre — division assez courte du reste — prête à la critique. S'il y avait concordance entre les limites de toutes les innovations de ce genre, on en conclurait qu'il y a eu, postérieurement à la séparation des dialectes slaves les uns d'avec les autres, une unité russo-méridionale ou russo-occidentale par exemple. Mais tel n'est pas le cas ; par la réduction de *dl* à *l*, par le passage de *kvě* à *evě*, le russe concorde avec le groupe méridional ; mais, par le traitement des diphtongues *or*, *ol*, surtout à l'initiale du mot, le russe concorde plutôt avec le groupe occidental. Il s'agit de faits dialectaux remontant sans doute, au moins par leurs origines premières, à l'époque slave commune et qui devaient être traités avec le slave commun. En admettant une période, même courte et sans grande importance, de vie commune du russe et du slave méridional, M. Šaxmatov sacrifie trop à l'idée du dialecte ; la réalité, ici comme le plus souvent, c'est qu'il n'y a que des limites de faits dialectaux, limites indépendantes les unes des autres : on sait que *dl* n'est pas inconnu à l'extrémité occidentale du dialecte méridional, et que *dl* s'est conservé dans une partie du slovène.

Ceci posé, M. Šaxmatov étudie les faits russes communs et montre, assez rapidement, comment ont débuté les innovations qui caractérisent les parlers russes des divers groupes. L'étude des faits communs à tout le russe emplit la plus grande partie de l'exposé.

Disciple du regretté Fortunatov, M. Saxmatov se rattache étroitement aux doctrines de son maître, tout en construisant par lui-même des théories très compliquées sur certains problèmes. Comme Fortunatov, il aime à reporter à l'époque d'unité de la langue considérée le plus de phénomènes

qu'il est possible. Les démonstrations fournies à cet égard manquent bien souvent à convaincre le lecteur. Par exemple, p. 14, § 15, il est indiqué que *ě* avait en slave commun deux formes, l'une devant consonnes molles, l'autre devant consonnes dures ; la preuve serait fournie par le polonais et par des faits dialectaux russes et bulgares ; mais, d'abord, il n'est pas démontré que les faits considérés concordent sur ces trois points ; on sait que en polonais, le passage de *ě* à *ia* n'a pas lieu devant toutes les consonnes dures ; et, en second lieu, la preuve ne serait fournie que si l'innovation en question n'avait pu avoir lieu indépendamment sur les trois domaines ; or, cette preuve n'est pas fournie, et ne saurait l'être. Les affirmations de ce genre se reproduisent d'un bout à l'autre de l'exposé de M. Šaxmatov. Il y a là un défaut général dont le lecteur doit être averti. M. Šaxmatov aime le procédé qui consiste à poser un phonème slave commun ou russe commun là où en réalité les dialectes slaves ou les dialectes russes offrent une tendance à une certaine évolution, tendance qui se réalise de manières diverses suivant les lieux et qui aboutit ou n'aboutit pas à ce changement suivant les cas. Il pose par exemple un sl. comm. *ō* pour exprimer la tendance à prononcer *e* d'une manière spéciale après la chuintante, ou après une simple yodisation ; la tendance est la seule réalité ; en la réalisant par un signe matériel, on fait apparaître un phonème qui n'a sans doute jamais existé en slave. M. Šaxmatov arrive ainsi à attribuer, à la suite de Fortunatov, un *h* au slave, alors que rien n'est plus étranger au système slave que précisément *h*. Il suffit de signaler ici le principe de cette critique ; on devra l'appliquer à tout l'exposé, et bien faire le départ entre ce qui est établi par des preuves certaines et ce qui ne l'est pas.

Quelquefois même on se demande sur quoi repose l'affirmation. Au § 233, p. 145, il est enseigné que *or-*, *ol-* initiaux, intonnés doux, ont donné vraisemblablement *ro-*, *lo-* avec *o* semi long ; et ceci est appuyé par des formes du petit russe telles que *rivno* ; mais *rivno* repose sur *rovino*, et l'allongement de *o* y est une conséquence de la chute du jer de la syllabe suivante : on a en effet *roven*, qui a même entraîné

une forme analogique *rovno*, signalée par M. Šaxmatov. Dès lors, tout ce qui est établi, c'est que dans le cas de **rovīnŭ* à la différence de celui de **koroljŭ*, l'o développé après *r* a pu subir l'allongement qui résulte de la chute d'un jer. Mais, par lui-même, l'o de **rovīnŭ* est simplement bref. On voit le défaut de l'exposé : l'auteur signale un fait très important, la différence entre le cas du pet. r. *móroz*, *koról'* et celui de *ríst*; mais il le présente au moyen d'une hypothèse dont on cherche en vain la justification.

Dans le détail, on pourra naturellement faire aussi de menues critiques. Par exemple, p. 3, il est enseigné que l'o allongé par chute de jer était fermé, puisqu'il donne *uo* : l'o de lat. vulg. *bonu(m)* qui donne ital. *buono* était-il fermé ? — P. 163, le sl. *banja* est donné comme emprunté à gr. βανια; mais on sait qu'il n'y a presque pas de mots slaves communs empruntés au grec, tandis que beaucoup de mots slaves sont empruntés au roman et au germanique : *banja* est manifestement un mot d'origine latine ; le *b* n'est guère en faveur de l'étymologie qu'enseigne M. Šaxmatov, contre l'opinion qui est devenue la plus courante.

Il était nécessaire de bien marquer les raisons de méthode pour lesquelles on ne saurait accepter sans un examen attentif et sans des preuves nouvelles beaucoup d'affirmations de M. Šaxmatov. Mais on doit recommander à tous les lecteurs qui sauront discuter l'exposé si plein et si riche du savant maître de Pétrograd.

A. M.

DURNOVO, SOKOLOV I UŠAKOV. — *Opyt dialektologičeskoj karty russkago jazyka v Evropě s priloženiem očerka russkoj dialektologij*. Moscou, 1915, in-8, vi-132 p. et 1 carte (*Trudy Moskovskoj dialektologičeskoj komissij*).

Les auteurs de cette « Esquisse » n'ont pas cherché à faire œuvre très personnelle. Ils ont voulu donner un aperçu de ce que l'on sait aujourd'hui de la dialectologie

russe, et leur exposé sera très utile aux slavistes qui, sans pouvoir utiliser les travaux nombreux et dispersés qui ont paru sur les parlers russes, ont besoin d'avoir en général une idée de la question. On trouvera de plus dans le volume l'indication exacte des domaines sur lesquels se parle le russe, sous ses diverses formes. Des notes longues et détaillées indiquent, pour chaque région, les sources dont se sont servies les auteurs ; elles fournissent une bibliographie de la dialectologie russe. En somme, si cette publication doit être critiquée, on peut assurer qu'elle sera beaucoup utilisée, et il convient d'en remercier vivement les auteurs.

Ceci dit, on doit regretter le procédé d'exposition qui a été adopté. Il n'y a en somme qu'une carte, et cette carte fournit des limites de dialectes, non des limites de faits dialectaux. Comme les « dialectes » n'ont, pas plus en Russie qu'ailleurs, des limites précises, et que les faits dialectaux sont la seule réalité qui se prête à être exprimée par des cartes, il a fallu introduire des notions troubles de dialectes de transition et de dialectes mixtes.

Si, au lieu de leur grande carte qui enseigne très peu de choses, les auteurs avaient fait des séries de cartes, à une échelle plus petite, mais donnant les limites de chaque fait dialectal, ils auraient pu se dispenser de la plus grande partie de leur texte, et l'exposé aurait été beaucoup plus clair, en même temps que plus réel. Pour les faits qui intéressent seulement une région, il aurait suffi de cartes partielles. Cette collection de cartes, les unes de tout le domaine, les autres de telle ou telle partie, aurait été d'une grande éloquence.

Un exposé purement cartographique, par faits isolés, aurait évité aux auteurs un autre inconvénient grave : ils distinguent quatre grands dialectes : grand russe septentrional, grand russe méridional, blanc russe, petit russe. Or, ces quatre divisions ne sauraient être mises sur un même plan. Le groupe petit russe, par exemple, est beaucoup plus distinct des trois autres que ceux-ci ne le sont entre eux. La division en quatre dialectes donne donc une idée incorrecte des faits.

D'ailleurs il est à espérer que les dialectologues russes, profitant de l'expérience acquise dans les pays romans, et surtout en France, feront sur tout le domaine de langue russe, y compris la Sibérie et le Caucase (où il y a des îlots russes), une enquête par questionnaire du type de celle qu'ont faite en France MM. Gilliéron et Edmont et qu'ils pourront dresser un jour un véritable *Atlas linguistique* du domaine russe. L'étude du vocabulaire en profiterait comme celle de la phonétique et de la morphologie. On y apercevrait le progrès du russe littéraire. Et il est à souhaiter que cette entreprise soit commencée prochainement avant que l'influence de l'école et des journaux ait entamé trop profondément les parlers locaux. Tant que ce travail ne sera pas fait il ne pourra pas être vraiment question d'une dialectologie russe, et l'on devra se contenter d'essais dans le genre de celui qui est annoncé ici. De tels travaux peuvent rendre provisoirement des services. Ils font désirer une étude définitive, fondée sur des matériaux suffisants. On sait maintenant — par l'exemple de ce qui a été fait en France — que la grammaire comparée des parlers vivants peut acquérir, au moyen d'une enquête complète, portant sur un nombre de points suffisant, un degré de précision inattendu. Et de pareilles recherches éclairent les conclusions que permet l'étude des langues anciennes.

A. M.

R. EKBLOM. — *Rus- et Vareg- dans les noms de lieux de la région de Novgorod*. Upsal (Appelberg), 1915, in-8. 69 p. et une carte (*Archives d'études orientales* de Lundell, vol. 11).

Pour éclairer la question des origines scandinaves de l'État russe, M. Ekblom a étudié sur place, dans la région de Novgorod, et surtout près du lac Il'men', les noms de lieux qui renferment les éléments *Rus-* et *Vareg-*. On trouve ailleurs des noms de lieux comprenant l'élément *Rus-*;

mais l'élément *Vareg-* ne se trouve guère que là, et l'on sait que, précisément, les Varègues sont allés dans cette région. Les noms reposent les uns sur *Varjag-*, les autres sur *Verjag-* ; ce flottement entre *a* et *e* s'explique bien par la prononciation de la voyelle scandinave de la première syllabe du mot. La démonstration de M. Ekblom semble donc très forte, et ce travail est un bon exemple d'étude sur un groupe de noms de lieux.

A. M.

L.-V. ŠČERBA. — *Vostočnołužickoe narěčie*. Tome I (*s priložením tekstov*). Pétrograd (imprimerie Kollins). 1915. in-8, xxii-194-54 p.

M. Ščerba décrit dans ce volume le parler sorabe de *Mužakov* (Muskau), qu'il a étudié sur place. Le livre ne vaut pas seulement parce qu'il est la description la plus précise, la plus minutieuse qu'on ait de l'un des parlars sorabes, curieuses épaves du slave occidental qui tendent maintenant à disparaître. L'auteur est un digne élève de notre illustre confrère, M. Baudouin de Courtenay, à qui le livre est dédié. Il pense par lui-même, et, au cours de ses recherches les plus menues, il ne perd jamais de vue l'intérêt qu'elles auront pour la linguistique générale. Phonéticien averti et habile à se servir des appareils pour contrôler et préciser son observation de la prononciation, il est aussi psychologue, et il n'oublie pas pour cela d'indiquer les conditions sociales du parler étudié. M. Ščerba n'est pas de ceux qui décrivent un parler en lui appliquant un cadre tout fait ; son attention est toujours en éveil, et il n'y a presque pas une page de son livre où n'apparaissent des vues curieuses, des observations neuves et qui donnent à réfléchir. Toutes les personnes qui s'intéressent à la linguistique générale, et toutes celles qui se proposent de décrire un parler auront profit à lire de près l'exposé de M. Ščerba ; il en est peu d'aussi suggestifs.

Le plan du livre est à recommander pour les études de

ce genre : situation extérieure du parler, description de la prononciation et de la morphologie, puis explication historique des faits (entièrement séparée de la description), et enfin, un recueil de textes, accompagnés de traductions (ce recueil est paginé à part).

Il est difficile de choisir des points particuliers pour les signaler. Sur n'importe quelle question, on aura profit à voir comment se comporte le parler étudié par M. Ščerba. Par exemple, les observations faites p. 54 et suiv., sur les consonnes intervocaliques et leur traitement sont précieuses : on sait combien le slave conserve exactement les intervocaliques ; on voit ici une altération s'amorcer. Les remarques du § 320, p. 173 et suiv., sur la façon dont les éléments constitutants de la série phonique se lient les uns aux autres en russe et en sorabe, par comparaison avec le français, ouvrent tout un jour sur des faits auxquels on ne fait pas suffisamment attention. Dans leur brièveté, les observations relatives à l'influence de l'allemand sont très dignes de remarque ; les gens qui parlent sorabe sont tous bilingues, et le parler étudié est de ceux qui permettent de voir comment se comporte un parler qui subsiste dans ces conditions ; le fait que les formes anormales et rares tendent à s'éliminer est particulièrement curieux, et aussi celui-ci que les nouvelles formations morphologiques sont de caractère syntaxique : le calque sorabe du prétérit composé de l'allemand signalé § 248, p. 133, est bien instructif.

On doit laisser au lecteur le plaisir de trouver chez M. Ščerba toutes ces choses précieuses, et l'on ne peut que recommander chaudement de lire un livre aussi substantiel.

A. M.

J. POIROT. — *Contribution à l'étude de la quantité en lette*. Helsingfors, 1913, in-4, 37 p. (*Acta Societatis Scientiarum Fennicae*, XLV, 4).

Des recherches poursuivies sur l'accent lette au labora-

toire de phonétique de l'Université d'Helsingfors ont fourni à M. Poirot des résultats intéressants sur la quantité en lette. Comme les autres langues baltiques, le lette a conservé nettement la distinction des longues et des brèves ; il offre aussi des différences nettes d'intonation, ce que M. Poirot, traduisant le terme allemand de *Silbenakzent*, appelle *accent syllabique* ; ce terme a l'inconvénient de ne pas distinguer l'accent du mot des variations à l'intérieur de l'élément vocalique de la syllabe ; le terme d'*intonation* est préférable. Les recherches de M. Poirot donnent de la distinction des longues et des brèves une définition précise ; et les résultats obtenus ont une portée générale sur laquelle il convient d'insister.

Les durées que l'on mesure à l'aide d'appareils sont des durées absolues. L'expérience montre que des voyelles qui passent également pour longues ont, en valeur absolue, des durées très différentes. Telle voyelle qui passe pour brève peut durer plus que telle autre voyelle qui passe pour longue. Par exemple, chez les sujets examinés par M. Poirot, une voyelle brève de 1^{re} syllabe de dissyllabe devant sourde et 2^e syllabe brève dure sensiblement plus qu'une voyelle longue devant sonore et 2^e syllabe longue. Quand on veut comparer des longues et des brèves, il faut donc se placer dans des conditions exactement semblables. Dans une langue donnée, on appellera brèves toutes les voyelles qui, comparées à d'autres voyelles placées dans les mêmes conditions, durent moins que celles-ci. Les longues et les brèves ne sont pas définies par une durée considérée isolément, mais par la comparaison de deux durées dans des conditions semblables. Le principe était déjà connu : jamais il n'avait été mis en une aussi grande évidence, et l'on en aperçoit toute la portée.

Le fait que, toutes choses égales d'ailleurs, les voyelles placées devant une consonne sourde durent moins que les voyelles placées devant une consonne sonore est aussi très remarquable. Inversement, les consonnes sourdes intervocaliques durent moins que des consonnes sonores, placées bien entendu dans les mêmes conditions.

Au point de vue particulier du lette, qui est une langue à accent d'intensité initial, on notera que, toutes choses égales d'ailleurs (cette formule doit être constamment rappelée), une longue placée devant une syllabe longue dure beaucoup moins qu'une longue placée devant une syllabe brève.

En somme, le sentiment qu'ont les sujets parlants de l'opposition des longues et des brèves ne tient pas seulement à la durée absolue des sons ; comme tout dans les faits de phonétique, il exprime le résultat de séries délicates de comparaisons. C'est un fait psychique. Il est remarquable que l'étude précise des faits phonétiques au moyen d'appareils aboutisse à mettre en évidence le rôle dominant des faits psychiques dans le langage.

Dans son mémoire, M. Poirot ne touche qu'incidemment à l'intonation lette, dont il réserve l'étude pour un autre travail. C'est, au contraire, l'intonation qui est l'objet principal du mémoire de M^{lle} A. Abel, paru dans les *Izvestija* de la section de langue et littérature russes de l'Académie de Pétrograd, XX (année 1915), 2. M^{lle} Abel a travaillé au laboratoire de Pétrograd sous la direction de notre confrère M. Sčerba. L'examen de sujets lettes présentant les trois types d'intonation des longues a permis de définir exactement le type montant, le type descendant et le type à coup de glotte. Pour ce dernier, les nouvelles recherches de M. Poirot, dont le résultat est donné p. 6 du mémoire annoncé ci-dessus, concordent en gros avec la conclusion obtenue par l'étude détaillée de M^{lle} Abel.

Ces deux mémoires donnent à la phonétique du lette une précision nouvelle. A. M.

VOLTER. — *Latyšskij Katexizis 1585 goda*. Pétrograd (Académie des sciences), 1915, in-8, III-47 p., 35 pages de fac-similés et 1 planche (*Sbornik* de la section de langue et littérature russes de l'Académie de Pétrograd, XCIV, 2).

M. Volter publie un petit catéchisme en lette, de l'année

1585, qui est le plus ancien texte lette imprimé qu'on possède. Ce catéchisme a été trouvé à Upsal et signalé à M. Volter. Il est l'œuvre d'un jésuite, nommé Tolgsdorf; c'est un des produits de la contre-réforme. M. Volter reproduit ce catéchisme en fac-similé, en étudie la composition, en dresse le vocabulaire et en caractérise la langue.

A. M.

E.-N. SETÄLÄ. — *Zur frage nach der verwandtschaft der finnisch-ugrischen und samojedischen sprachen (Ueber den gemeinsamen wortschatz der finnisch-ugrischen und samojedischen sprachen)*. Helsingfors, Société finno-ougrienne, 1915, in-8, 104 pages.

Depuis plusieurs années déjà, la parenté du samoyède commun et du finno-ougrien est reconnue par les linguistes compétents; tous ne la tiennent peut-être pas pour démontrée, faute de documents suffisants, mais il n'est personne qui ne la reconnaisse au moins pour plus que probable. Tandis que les liens entre les langues finno-ougriennes et turco-tatares ou altaïques apparaissent chaque jour comme plus superficiels et plus trompeurs, ceux qui unissent les dialectes samoyèdes et finno-ougriens se trouvent confirmés par chaque renseignement nouveau, par chaque progrès sur le terrain grammatical. Aussi la Société finno-ougrienne n'a-t-elle pas hésité, malgré la faiblesse de ses ressources, à envoyer auprès des divers groupes de Samoyèdes de jeunes linguistes formés à l'Université de Helsinki-Helsingfors, afin d'obtenir des textes, des mots et des formes plus abondants et plus sûrs.

En attendant que ces nouveaux documents soient utilisables, M. Setälä, le professeur bien connu, vient d'exposer, avec l'autorité et la clarté qui lui sont propres, comment dès maintenant, il est hors de doute que le samoyède et le finno-ougrien remontent à une même langue commune dite

« ouralienne ». Les aimables fantaisistes qui découvrent au finno-ougrien les parentés les plus surprenantes et les plus diverses sont désormais sans excuse; quant aux profanes, aux comparatistes qui travaillent sur d'autres domaines, ils se féliciteront d'avoir, grâce à M. Setälä, un moyen aisé de se renseigner sur une question primordiale.

L'exposé de M. Setälä traite principalement du vocabulaire, ainsi que l'indique d'ailleurs le sous-titre de sa brochure. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles il a fait précéder la partie spéciale de son travail de considérations générales sur la parenté des langues. En effet, la présence de mots identiques dans deux groupes de langues est en elle-même la preuve la plus incertaine, la plus fragile de leur origine commune. Là, plus qu'en toute autre partie du langage, s'exerce l'emprunt, impossible à distinguer souvent de l'héritage ancien. C'est ce que marque fort bien M. Setälä, qui fait d'ailleurs à l'emprunt une place très large, puisqu'il en admet aussi l'action en matière de morphologie et de phonétique, et qu'il ne reconnaît entre la langue qu'une communauté emprunte et celle dont elle hérite qu'une simple différence de degré, la première étant la plus récente, et la seconde la plus ancienne.

On voit que M. Setälä s'est heurté dans son effort pour élucider la question de la parenté des langues aux mêmes difficultés que M. Schuchardt d'une part (*Revue internationale des études Basques*, années 1912, 1913 et 1914) et M. A. Meillet de l'autre; on voit aussi quelle est la solution qu'il propose, de façon toute indépendante. A nos yeux, cette solution n'en est d'ailleurs pas une: M. Setälä note avec précision l'un des caractères principaux de l'emprunt par rapport à la langue transmise par héritage, mais comme ce caractère est tout extérieur, on peut dire que, malgré toute son ingéniosité, M. Setälä décrit les faits, mais ne les définit pas. M. A. Meillet nous paraît avoir suivi une méthode plus sûre dans son essai sur « le problème de la parenté des langues » (*Scientia*, XV, 1914; B. S. L., XIX, p. 165 s.), quand il est allé hardiment au fond même des choses, et qu'il s'est élevé contre l'obscurité réelle d'une terminologie

traditionnelle flottante. C'est à la faveur de cette obscurité que M. Setälä a pu écrire (p. 11) que la langue « héritée » (*erbgut*) est, elle aussi, « empruntée » (*lehngut*) dans le sens le plus large du mot, tandis que M. Meillet, qui avait pris soin de marquer nettement le caractère social du fait linguistique, était amené à définir le caractère véritable du *erbgut*, de la langue « héritée », qui n'existe qu'en vertu de la volonté et du sentiment qu'ont les sujets parlants d'employer la même langue que ceux qui leur ont appris à parler. Il y a donc emprunt ou « lehngut », alors seulement que les sujets parlants ont le sentiment ou la volonté d'introduire un élément pris à une autre langue dans celle qu'ils veulent continuer.

Dans l'affirmation de ses idées, M. Meillet a été très net, mais très discret. Il a bien montré que le caractère social du langage explique seul sa transmission discontinue et, par conséquent, son développement historique, même au sein d'un groupe homogène et fermé ; il a indiqué aussi comment dans un groupe de ce genre le sentiment qu'ont les sujets parlants de continuer la langue transmise peut rester inconscient. Mais nous savons aussi que lorsque l'homogénéité d'une communauté est atteinte, la discontinuité dans la transmission du parler est augmentée et son évolution hâtée de façon remarquable¹. Il arrive aussi que la communauté soit affaiblie et disjointe au point que les sujets qui la composent adhèrent de façon consciente à un groupe social différent, de langue plus ou moins semblable, ou même se divisent pour se rattacher à des groupes étrangers divergents². Enfin il se produit encore ceci, que la communauté linguistique se trouve dissociée lentement, que les sujets parlants continuent la langue transmise de façon toujours plus imparfaite jusqu'au point de se trouver, pour ainsi dire, dépourvus de langue propre, mais capables de se servir de deux ou plusieurs idiomes avec un manque de sens linguis-

1. Cf. par ex. Terracher, *Les aires morphologiques...*, Paris, 1914.

2. Cf. les phénomènes observés dans des pays tels que la Bohême, la Transylvanie et autres.

tique, ou même une incorrection égaux pour tous¹. Cela tient tout simplement à ce que les membres de la communauté qui se trouve se dissoudre, n'ont plus voulu continuer aucune tradition, et que se refusant à choisir, ils n'ont adhéré à aucun des groupes en présence desquels ils se sont trouvés.

Après les considérations d'ordre général, M. Setälä aborde la question particulière de la parenté des dialectes finno-ougriens et samoyèdes, c'est-à-dire, comme il le remarque de façon expressé, et fort justement, des deux langues, communes reconstituées par les comparatistes, et représentées aujourd'hui par les divers idiomes ougriens ou finnois, d'une part, et les parlers samoyèdes, de l'autre. Il passe rapidement sur la phonétique, dont il a traité déjà, et en particulier sur les alternances consonantiques et vocaliques. On notera que ces alternances, dont on doit d'ailleurs la découverte en finno-ougrien précisément à M. Setälä, sont bien toujours considérées par lui comme phonétiques².

Sur la morphologie « ouralienne », il cite des faits précis et convaincants. D'abord, en matière de flexion nominale, des formes casuelles, simples et composées, des formes de pluriel et de duel ; puis, des suffixes nominaux et verbaux. Mais il est très bref, et passe rapidement au vocabulaire.

Celui-ci est classé par catégories : en tête viennent les mots qui indiquent les relations entre objets divers, la place qu'ils occupent les uns par rapport aux autres ; suivent les pronoms, les verbes de valeur modale, les adjectifs, et les substantifs concernant les phénomènes naturels, le temps, les plantes, etc. L'ordre est très arbitraire ; mais il n'a pas grande importance et ne vaut certainement pas qu'on le discute, étant donné le caractère de l'exposé et son but. Ce

1. Tout le monde connaît des faits de ce genre, particulièrement au Levant.

2. L'auteur de ce compte rendu est heureux de noter ici, à l'appui de ses propres idées, leur accord, avec celles du maître finnois : en effet, il tient que l'ouralien et l'indo-européen (pour ne pas parler d'autres langues) présentent deux modes d'alternances essentiellement différents, phonétiques dans la première langue, morphologiques dans la seconde.

qui importe, c'est que M. Setälä, conformément à la méthode la plus correcte, compare bien des mots à des mots, des formations complètes, de forme définie, de sens précis et même technique, à d'autres formations aussi nettes. Dans ses étymologies, on ne voit apparaître nulle part de ces racines à signification vague, qui se prêtent avec complaisance aux combinaisons les plus variées. En revanche, M. Setälä fait un usage plus que modéré des reconstitutions à astérisques. Ce n'est pas que celles-ci n'aient des inconvénients que l'on ne niéra certainement pas ici ; mais, dans une brochure où il n'est donné aucune indication en matière de phonétique, et qui n'est pas destinée exclusivement au tout petit groupe de ceux qui sont non seulement des finno-ougriens avertis, mais des linguistes ayant eu les loisirs, les ressources et la curiosité de s'orienter personnellement parmi les dialectes samoyèdes, quelques reconstitutions auraient fait ressortir la valeur des équivalences posées par l'auteur et la correction de sa méthode¹. Elles auraient permis de poser la forme samoyède commune à côté de la forme finno-ougrienne, et de se représenter la forme ouralienne plus ancienne.

A vrai dire, il s'en faut que l'on puisse « reconstituer » un mot finno-ougrien aboli, comme on arrive à le faire pour un mot indo-européen. Tout compte fait, cette dernière famille de langues, reconnue l'une des premières, a été étudiée par un nombre relativement grand de spécialistes plus ou moins bien encouragés ; la première au contraire n'a attiré à elle qu'un petit groupe de savants, disposant de moyens tout à fait restreints. L'indo européen est parlé par les nations les plus fortes et les plus nombreuses de notre temps, et il commence à être connu ; du finno-ougrien, un seul dialecte est actuellement en usage chez un peuple libre, et sa grammaire est loin d'être reconstituée. Le travail qui reste à faire est considérable : par exemple, il reste toujours encore très imprudent, sinon impossible, de vouloir ramener à leur original les phonèmes multiples qui représentent actuellement dans les divers dialectes une seule et même

1. Cf. par ex. page 93, s. v. *mass*, *messen*.

voyelle ; les comparatistes finno-ougriens ont été amenés à introduire un signe spécial pour désigner les éléments vocaux palataux ou vélaires des formes originales, sans préjuger en rien de leur timbre ni de leur qualité exacte.

C'est qu'aussi la tâche est singulièrement ardue ; elle serait désespérée, n'était le caractère archaïque prononcé des diverses langues tant ougriennes que finnoises, depuis le hongrois jusqu'au mordve et au zyriène. Si ces parlers avaient évolué comme l'ont fait ceux qui représentent aujourd'hui l'indo-iranien, l'italo-celtique, le germanique par exemple, toute grammaire comparée finno-ougrienne serait impossible, car on ignore sur ce domaine les stades intermédiaires attestés par le sanskrit, le vieux perse et l'avestique, le latin et le vieil irlandais, le vieil allemand, le vieil islandais et le gotique. Seul le hongrois présente un texte « ancien » et c'est un petit sermon du treizième siècle ; le zyriène a été écrit (mais combien peu), au quatorzième siècle ; le premier livre finnois a été imprimé en 1544. Ces « textes » d'ailleurs ne font que confirmer la stabilité des dialectes intéressés, qui n'est comparable, sur le domaine indo-européen qu'à celle de la grande masse des langues slaves par exemple. On aperçoit sans peine combien est difficile et périlleux le chemin étroit qui mène, sans aucun appui intermédiaire, sans aucun guide pour ainsi dire, depuis les langues et parlers modernes jusqu'à la langue finno-ougrienne commune qui a emprunté probablement à l'indo-iranien le mot **śatam* « cent ».

Car il faut encore ajouter ceci : les dialectes finno-ougriens n'apparaissent presque nulle part avec ce caractère de force active, d'audace confiante et d'énergie que les groupes envahissants de langue indo-européenne montrent à un si haut degré. Tandis que ceux-ci s'imposent, ceux-là subissent ; les premiers sont des conquérants qui vont à l'aventure, se battent entre eux à l'occasion, mais s'imposent à des groupes « indigènes » industrieux, prospères et denses dont ils font de grandes nations ; les seconds subissant la poussée des indo-européens et des turco-tatares, sont repoussés vers des régions tristes, des terres ingrates et

désertes, ou peu s'en faut, où ils restent rares et disséminés. Si l'on met à part les Hongrois, qui ont pris part à la poussée conquérante de peuples turco-tatares qui ont exercé sur eux une influence profonde, si l'on excepte encore les Finnois sur qui ont agi fortement les *röths-men* scandinaves¹, on ne trouve que des nations mal formées, des groupes linguistiques en régression, ou tout au moins menacés, des peuples en recul vers le Nord. Ils n'ont pu imposer leur langue qu'à des populations faibles et pauvres comme les Lapons et peut-être, à date très ancienne, les Samoyèdes.

L'étude de M. Setälä sur le vocabulaire ouralien fait bien ressortir tous ces traits. Les éléments « grammaticaux » de la langue sont représentés de façon très normale : les pronoms, les verbes « être » et « ne pas être » ; de même les noms de parties du corps, d'animaux, de plantes et de phénomènes naturels ainsi que les verbes qui s'y rattachent. Mais les termes communs se font rares dès qu'il s'agit de techniques, de manifestations de vie nationale et sociale, de notions abstraites ; on retrouve le nom d'un animal domestique (?), le renne, des mots pour « frapper », « percer », « trancher », « coudre », « tresser », « filer » et les objets ou instruments qui se rapportent à ces industries primitives ; et cela est d'autant plus frappant que le « peuple » ouralien a connu un métal (v. p. 87), le cuivre, pour autant que l'on peut en juger. Rien de comparable, on le voit, à ce que les indo-européens connaissaient déjà en fait de culture, d'élevage, d'industries domestiques, à un moment où ils se servaient peut-être bien encore d'outils en pierre polie.

1. Un témoignage tout à fait intéressant de cette action se trouve dans le tome XXX du *Journal de la Société finno-ougrienne*, où, sous le titre de *Kaleva und seine sippe*, le folkloriste bien connu M. Kaarle Krohn expose le caractère étranger, proprement scandinave, de l'épopée finnoise. Il montre de façon irréfutable, comment les épiques à la façon homérique sont germaniques, comment l'esprit d'aventure et de conquête est normannique, comment les chefs scandinaves plus ou moins fennisés sinon en personne, du moins dans leur entourage, leur suite, ont eu des rhapsodes finnois à côté et à la suite des scaldes nationaux. Les mêmes faits se retrouvent bien entendu dans la Russie slave.

D'autre part il est impossible de retrouver un nom de nombre quelconque qui soit ouralien; même les six premiers, qui seuls d'ailleurs sont finno-ougriens communs, diffèrent complètement d'une langue à l'autre. M. Setälä se fonde sur le fait que le suffixe qui sert à former les ordinaux est le même en finno-ougrien qu'en samoyède, pour supposer d'abord que ce morphème jouait le même rôle en ouralien, et ensuite qu'il existait des noms de nombre communs d'où l'on tirait des ordinaux, noms de nombre qui ont disparu par la suite dans une au moins des deux familles de langues, sinon dans les deux, pour faire place à des termes nouveaux. C'est là une hypothèse bien fragile; le suffixe des ordinaux est en même temps un suffixe de diminutifs, au moins en finno-ougrien, et il est parfaitement légitime, sinon prudent, d'admettre que le même élément a été employé, de façon parallèle mais indépendante, au même usage, dans les deux groupes finno-ougrien et samoyède. En tout cas, il reste acquis qu'aux six noms de nombre fort bien attestés d'une part, rien ne répond de l'autre; que cet état de choses provienne de ce que les termes anciens ont été éliminés des deux parts, ou seulement de l'une des deux, il n'est pas moins typique et il souligne bien le caractère en quelque sorte « réceptif » des langues ouraliennes, tel qu'il a été défini plus haut.

Pour finir, on notera combien les noms de parenté sont vagues en ouralien: en samoyède comme en finno-ougrien, on distingue bien le père, la mère et les enfants; mais les parents directs et les collatéraux sont le plus souvent désignés de même, qu'il s'agisse de la ligne maternelle ou de la paternelle: ils ne sont distingués, en réalité, que d'après leur âge, et le groupe familial apparaît comme mal défini, très étroit à la fois et très large, sans forme nette. Bien entendu, on ne retrouve aucune trace d'un groupement social solidement organisé, constitué au moyen d'éléments premiers aussi débilés. Certains dialectes finno-ougriens présentent aujourd'hui des terminologies développées, bien définies qui répondent à des formations familiales arrêtées: mais ce sont là les résultats de développements secondaires.

et souvent d'influences étrangères ; en « ouralien », on n'en retrouve ni original ancien, ni point de départ, comparable au type de famille fortement construit de l'indo-européen. Nulle trace d'un chef tel que le *dámpatiḥ*, ni d'une armature sociale analogue à celle que révèle l'existence au-dessus du *dámpatiḥ*, du *viçpátiḥ* d'abord, du *jāspátiḥ* ensuite. Les populations samoyèdes et finno-ougriennes manquaient des cadres solides nécessaires aux entreprises collectives, aux conquêtes durables.

Il leur manquait aussi une foi commune, à ce qu'il semble. La grammaire comparée renseigne, il est vrai, de façon très imparfaite sur la religion ; néanmoins elle permet d'entrevoir que chez les indo-européens les divinités étaient lumineuses, célestes, immortelles et riches, et qu'il y avait, sans doute, des prêtres gardiens des traditions, tandis qu'elle n'enseigne rien sur les « ouraliens », sinon qu'ils savaient « faire des vœux » (p. 97). Encore s'agit-il d'un mot qui n'est attesté qu'en finnois proprement dit et dans un seul dialecte samoyède, avec des sens assez différents pour que le caractère religieux de l'acte en question reste au moins douteux.

Comme il a déjà été indiqué plus haut, M. Setälä n'a pas tiré de son travail les vues générales qui précèdent. Il se borne à constater que la civilisation du groupe d'où sont issus finno-ougriens et samoyèdes a dû être primitive, très primitive même. Il considère les faits en eux-mêmes, tels qu'ils se présentent à première vue et, fort prudemment, il s'abstient de rechercher ce que ces faits recouvrent, ce qu'ils peuvent nous apprendre sur l'activité du groupement social qui s'exprime par eux. Comme c'est précisément à quoi je me suis efforcé constamment, je n'ai pas hésité à exposer ici brièvement les conclusions auxquelles m'avaient amené mes études finno-ougriennes, sur le caractère en quelque sorte « passif » des populations de langue finno-ougrienne, samoyède et ouralienne : il est indispensable en effet que le lecteur puisse juger non seulement de la valeur du travail de M. Setälä, de la sûreté de son information, de la correction de sa méthode, mais encore du mode d'inter-

prétation des faits exposés, et, en quelque sorte de leur « lecture ».

Au moment de conclure, M. Setälä et moi nous nous rejoindrons forcément et nous nous trouverons d'accord avec tous les savants et tous les honnêtes gens. Que l'on considère simplement que la civilisation des populations anciennes de langue ouralienne a été primitive, ou que l'on croie pouvoir constater qu'elle avait un caractère de passivité des plus curieux, on jugera également que l'opinion des historiens et des étrangers sur la Finlande ne saurait être basée que sur l'œuvre propre des Finlandais. Cette œuvre, les étrangers n'hésiteront pas, comme font naturellement Castrén ou M. Setälä, à le proclamer, a été jusqu'ici des plus remarquables par son énergie tenace, son esprit de liberté et son originalité; pour ce qui est de notre discipline, en particulier, la Finlande peut être justement fière d'une école qui s'égale aux meilleures; nombre de grandes nations, fières, indépendantes et « civilisées » ne possèdent rien de pareil.

R. GAUTHIOT.

F. ÄIMÄ. — *Phonetik und Lautlehre des Inarilappischen (Akademische Abhandlung)*. Helsinki, tirage à part des Mémoires de la Société Finno-ougrienne, 1914. in-8, xv + 118 + 246 pages et 96 reproductions de tracés.

Nous tenons à signaler ici le livre de M. Äimä, à cause de son rare mérite, malgré qu'il ne soit en réalité que le premier tronçon d'un ouvrage que M. Äimä nous doit absolument et dont la publication ne peut plus tarder longtemps.

Cet ouvrage c'est la grammaire du lapon d'Inari (suédois Enare), dialecte que M. Äimä étudie depuis 1900-1901, et qui est parlé dans la paroisse d'Inari par des Lapons sédentaires et pêcheurs, établis aux alentours du grand lac d'Inari, le plus septentrional de la Finlande.

M. Äimä a commencé par vivre au milieu des Lapons

dont il se proposait d'apprendre et d'étudier la langue ; il a fait parmi eux un séjour de six mois. Il a continué son travail à Helsingfors même, où il a eu à sa disposition pendant plusieurs années deux Lapons d'Inari ; enfin il a eu l'occasion de consulter en diverses occasions trois autres hommes du même pays. Élève de M. Setälä, faisant partie de l'école finlandaise dont on a eu déjà souvent l'occasion de signaler ici l'activité remarquable, M. Äimä est un phonéticien subtil et difficile à satisfaire. On reconnaît là l'influence de M. Noreen et des dialectologues suédois. Une impulsion indépendante a amené, comme on sait, l'établissement à l'université de Helsinki-Helsingfors d'un laboratoire de phonétique instrumentale dirigé par notre compatriote M. Poirot. Et cela explique la composition du volume publié par M. Äimä ; bien que consacré exclusivement à la description de la phonétique du lapon d'Inari, il se divise en deux parties : la première comprend la description faite essentiellement d'après l'audition et améliorée seulement ou complétée de-ci de-là d'après l'observation instrumentale ; la seconde renferme les résultats donnés par les appareils de laboratoire.

Le dialecte lapon d'Inari n'est pas uniforme : il est parlé par une population des plus clairsemée, répartie en petits groupes dispersés sur une vaste étendue. Mais son unité est très forte, et des individus peuvent quitter un groupe pour s'établir en un autre, sans éprouver le besoin de rien changer à leur parler, et sans l'avoir altéré, en fait, de manière sensible, après un assez long séjour dans leur nouvelle résidence. Cette autonomie relative de l'unité parlante est assez remarquable. Elle se marque bien dans l'étude de M. Äimä, où les variantes légères, les nuances discrètes sont nombreuses et relevées avec soin.

D'ailleurs le lapon d'Inari est, en lui-même, un dialecte riche en nuances articulatoires et en alternances variées. Aussi le travail de M. Äimä, qui les relève toutes avec exactitude, est-il bien fait pour donner, par exemple, aux linguistes qui ignorent toutes les variétés quantitatives possibles des différentes voyelles et consonnes telles que les ont

développées (ou conservées ?) certaines langues finno-ougriennes, un aperçu de la diversité à laquelle le langage peut atteindre sur ce point spécial. Il contient aussi des faits précis et des observations intéressantes au point de vue de la phonétique générale sur les degrés de sonorité des consonnes, sur les relations entre la longueur des phonèmes qui composent le mot et la longueur du mot lui-même, par exemple.

Mais encore une fois, le livre de M. Äimä n'est que la première partie d'un ouvrage d'ensemble sur le dialecte lapon d'Inari, d'une grammaire ou, tout au moins, d'une phonétique. Il faut louer, admirer même par endroits la « description » qui nous est donnée de la phonétique du parler étudié ; mais il faut reconnaître qu'elle est incomplète. Comme on vient de le voir, elle présente le plus grand intérêt au point de vue de la phonétique générale ; dans l'état actuel, elle n'en a pour ainsi dire qu'un relatif au point de vue du lapon d'Inari. C'est un répertoire de faits phonétiques, je ne dis pas une poussière, parce que le sens que M. Äimä possède lui-même du parler qu'il a étudié de si près, et son expérience des phénomènes phonétiques l'ont obligé à indiquer, au moins en passant, les liens des différents sons entre eux. Mais le *système* que forment ces sons reste inconnu, et ne peut pas apparaître du moment où M. Äimä rejetait dans la partie historique de sa grammaire l'exposé du jeu des alternances vocaliques et consonantiques. Ce jeu est, en effet, à la base des variations phonétiques dans les dialectes lapons et finnois, et c'est sur lui que repose leur système des sons.

Aussi les linguistes qui ont un vif sentiment de la cohésion qui existe entre les divers éléments de chaque langue et qui pensent que chacun de ces éléments ne peut être défini exactement s'il n'est tenu compte de sa fonction dans l'ensemble du système auquel il appartient, attendent avec impatience que M. Äimä achève son œuvre. D'autant qu'ils ont maintenant des témoins sûrs de ses aptitudes et de ses connaissances.

R. GAUTHIOT.

B. KARLGREN. — *Études sur la phonologie chinoise*, livraisons 1 et 2, 1915-1916. Upsal (Appelberg), in-8, 469 p. (*Archives d'études orientales*, publiées par Lundell. vol. 15, fasc. 1 et 2).

Le livre de M. B. Karlgren, dont les deux premières livraisons ont paru en 1915-1916, aurait, plus qu'aucun autre, mérité d'être présenté au public par un critique compétent ; car, pour la première fois on y trouve posées les bases de la linguistique du chinois. Mais celui de nos confrères qui aurait été qualifié pour discuter les vues de M. Karlgren est mobilisé, et l'on ne pourra ici que signaler l'ouvrage, en en marquant l'importance, l'originalité, la bonne méthode.

On s'explique aisément que les sinologues aient jusqu'ici négligé la linguistique. La structure du chinois ne se prête guère à ce qu'on pose une grammaire comparée, et l'alphabet chinois, idéographique, n'enseigne rien sur la prononciation. Aussi, à part quelques indications de M. Pelliot sur les sources de notre connaissance de l'ancien chinois et à part le remarquable ouvrage de M. H. Maspéro sur la *Phonétique historique de la langue annamite*, où le sino-annamite tient une large place, M. B. Karlgren ne trouve presque rien à approuver dans les travaux de ses prédécesseurs.

Il appartiendra aux sinologues de décider si M. B. Karlgren a tiré correctement parti des vieux textes et s'il a bien entendu les parlers chinois modernes, qu'il a observé par lui-même. On se bornera ici à marquer l'excellence de la méthode linguistique suivie par M. Karlgren.

Comme le constate avec raison l'auteur, il n'y a pas lieu de se poser le problème de la parenté et des origines de la langue chinoise aussi longtemps que l'on n'aura pas fait l'histoire du chinois dans la mesure où le permettent, d'une part, les données fournies par de vieux textes, de l'autre, la comparaison des parlers chinois actuels.

M. Karlgren s'est proposé de faire une phonétique histo-

rique du chinois. Il pose d'abord l'ancien chinois du ^{vi}e siècle environ, tel que le font connaître d'anciens dictionnaires qui rangent les mots par initiales, par finales et par l'ensemble de leurs éléments phonétiques. Il examine ainsi 3 100 caractères environ. Les questions étudiées sont délicates, et M. Karlgren a dû faire une critique serrée des travaux de ses prédécesseurs.

Quant au chinois moderne, les difficultés sont plus graves encore. Car on n'a que très peu de descriptions satisfaisantes des parlers chinois actuels. Les matériaux auxquels a dû recourir M. Karlgren sont en partie assez suspects. Heureusement, l'auteur a reçu une bonne éducation de phonéticien et a pu contrôler par lui-même une partie notable des faits qu'il cite. Des 33 dialectes qu'il utilise systématiquement, il en a entendu lui-même 24.

Sa description phonétique, pour laquelle il a même recouru quelquefois à l'emploi d'appareils, est précise. Il insiste peu sur les questions d'intensité, de durée et de hauteur; son objet principal est de rechercher quel aspect offrent, dans les parlers examinés, les éléments qui répondent à ceux reconnus dans l'ancien chinois.

Enfin M. Karlgren aborde la question fondamentale, celle des correspondances entre les formes du ^{vi}e siècle et celle des divers dialectes modernes. Les résultats qu'il obtient ont un grand intérêt même hors du chinois et intéressent tous ceux qui se soucient de linguistique générale. Par exemple, il y a une série d'occlusives qui se présente aujourd'hui comme *p' t' k'* dans certains dialectes, *b d g* dans d'autres, et comme *p' t' k'* ou *p t k* suivant leur ton dans la langue mandarine. M. Karlgren conclut de là que la forme initiale était *b d g* aspirés à la manière sanskrite; cette hypothèse, très vraisemblable, offre avec des faits indo-européens que signale M. Karlgren un remarquable parallélisme. Toutefois M. Karlgren a peut-être tort de rapprocher la mutation consonantique du germanique, qui doit être d'un tout autre type. Les faits de la langue mandarine montrent assez que *p' t' k'* et *p t k* sont deux aspects d'une même transformation, qui n'a rien à faire avec la mutation germanique et qui

est seulement comparable au passage de i.-e. *bh dh gh* à *φ θ χ* en grec. Grâce à M. Karlgren, le chinois entre ainsi dans le nombre des langues qu'on peut utiliser pour poser une phonétique générale évolutive.

La méthode appliquée par M. Karlgren, toujours rigoureuse, inspire d'autant plus de confiance que les faits envisagés sont nombreux, précis et soigneusement critiqués. Le livre montre ce que peut faire, même dans le domaine le plus difficile, un linguiste qui connaît bien la langue qu'il étudie, mais qui connaît aussi à fond la méthode linguistique en usage pour les langues indo-européennes et qui sait l'appliquer.

A. M.

L. FINOT. — *Notes d'épigraphie indo-chinoise*. Hanoï (École d'Extrême-Orient), 1916, in-4, III-437 p.

Ces notes ne constituent pas un livre nouveau; c'est le recueil — vraiment imposant — des articles publiés par M. Finot, dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, de 1902 à 1915, et dont il a rassemblé les tirages à part. Il y a joint un aperçu de l'état actuel de l'épigraphie indo-chinoise, des errata et des index, si bien que ces articles sont désormais utilisables d'une manière très commode. Il convient de signaler au linguiste cet aperçu de l'épigraphie indo-chinoise, qui lui donnera une idée du matériel à utiliser et de tout ce qui reste à faire pour fonder la linguistique indo-chinoise, et les renvois aux mots sanskrits, tchams et khmers qui figurent dans les inscriptions. Faites avec l'exactitude et la sobriété qui caractérisent le travail de M. Finot, ces notes, qui sont importantes surtout pour les historiens, ne manquent pas d'être précieuses aussi aux linguistes.

A. M.

L. CADIÈRE. — *Anthropologie populaire annamite*. Hanoï, 1915, in-8, 103 p. (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, XV, 1).

Les mémoires publiés par le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* sont souvent de vrais livres. La décision de les publier et de les vendre séparément est justifiée. Elle a été appliquée dès 1914, et l'on aurait dû signaler en leur temps les mémoires de M. Henri Maspéro, *Sur quelques textes anciens de chinois parlé* (36 pages; *Bulletin*, t. XIV, 4) et de notre confrère, M. Deloustal, sur les *Déterminatifs en annamite* (dans un recueil collectif de *Notes et Mélanges*, *Bulletin*, t. XIV, 5).

Le travail du R. P. Cadière, l'auteur de remarquables travaux sur la langue annamite, est une étude très poussée du sens des mots qui se rattachent à la personne de l'homme, au point de vue physique et au point de vue moral. Il est curieux de voir les expressions qui se rattachent au nom de la « main »; elles diffèrent des expressions françaises correspondantes, mais elles sont de même sorte. Il n'est pas moins curieux de voir les euphémismes par lesquels on exprime d'idée de « mourir ». Le mémoire du R. P. Cadière apporte à la sémantique générale une quantité de données.

A. M.

Georges MASPÉRO. — *Grammaire de la langue khmère* (cambodgien). Paris (Imprimerie Nationale, Leroux, éditeur), 1915, in-8, viii-489 p.

Sous la direction de notre confrère M. Finot, l'École française d'Extrême Orient continue d'être active, malgré les circonstances qui la privent de la plus grande partie de son personnel. Son *Bulletin* a paru régulièrement. Et voici que, sous son patronage, un fonctionnaire des services civils, M. Georges Maspéro, publie la première grammaire de la langue khmère ou cambodgienne.

L'Imprimerie Nationale a gravé un caractère khmer qui est d'une élégance et d'une clarté admirables.

La tâche de M. Georges Maspéro était malaisée. Le petit groupe de dialectes dont fait partie le khmer est à débrouiller à tous égards. Le mérite de celui qui défriche ainsi un domaine inconnu est très grand.

Le fait que l'auteur n'est pas linguiste se marque surtout à un manque de clarté. En ce qui concerne la parenté de la langue khmère, M. Georges Maspéro sépare mal la question de la langue de celle de la race. L'exposé phonétique est obscurci d'abord par le fait que l'étude de la prononciation du khmer n'a pas été faite précisément et que les phonèmes sont difficiles à décrire, et en second lieu par la façon dont l'auteur mêle la description, la question d'origine et les alternances des phonèmes, ce qui fait trois problèmes distincts. La grammaire n'est pas assez faite au point de vue du type auquel appartient le khmer : il est inutile de parler de genre et même de nombre dans une langue de ce genre.

Il convient avant tout de remercier l'auteur d'avoir fourni une base à l'étude du khmer. A. M.

R. BRANDSTETTER. — *An Introduction to Indonesian Linguistics*. Translated by C. O. BLAGDEN. Londres (Asiatic Society), 1916, in-8, xi-351 p. (*Asiatic Society Monographs*, vol. XV).

M. Blagden a traduit quatre des précieuses monographies où notre éminent confrère, M. Brandstetter, a exposé d'une manière brève et substantielle les principes de la linguistique indonésienne : la racine et le mot — panindonésien et indonésien commun — le verbe indonésien — phénomènes phonétiques de l'indonésien. A. M.

CH. MONTEIL. — *Les Khassonké, monographie d'une peuplade du Soudan Français*. Paris (E. Leroux), 1915, in-8, 528 p. (Collection de la *Revue du monde musulman*).

L'ouvrage de M. Ch. Monteil intéresse la linguistique par sa troisième partie (pages 405 à 524), consacrée à une étude de l'idiome parlé par les Khassonké ou habitants du Khasso

(région de Kayes, sur le haut Sénégal). Bien que cette peuplade tire en partie son origine d'immigrations peules, ainsi que le démontre l'auteur au cours de sa première partie, son langage appartient au groupe généralement connu sous le nom de mandé et constitue un dialecte de la langue dite mandingue, à côté du malinké, du bambara et du dioula. C'est surtout par la phonétique que le khassonké se différencie des autres dialectes. D'autre part, c'est également par la phonétique qu'il se rapproche étroitement de certains sous-dialectes du malinké parlés à l'extrême-ouest (Gambie) et à l'extrême-sud (région de Séguéla à la côte d'Ivoire) des pays de langue mandingue. Les particularités phonétiques communes au khassonké et à ces sous-dialectes consistent en une transformation en *o* de la désinence vocalique des noms lorsqu'ils ne sont pas suivis d'un suffixe ou d'un élément de composition (*sakha* « mouton » devenant *sakho*, tandis que le pluriel demeure *sakha-lu* comme en malinké), ou bien dans l'addition d'un *o* (*sio* « poil » pour *si*, *dino* ou *dingo* « enfant » pour *din*). Par ailleurs la particularité phonétique spéciale au seul dialecte khassonké est l'emploi du *kh* (*jota*), se substituant fréquemment au *k* et ne se rencontrant dans aucun autre des dialectes mandingues proprement dits (bambara et dioula *koro*, malinké *koto*, khassonké *khoto* « vieux » ; bambara *mā*, dioula *mòrò*, malinké *mògò* et *mòkò*, khassonké *mòkhò* « être humain »).

Ces particularités sont bien mises en valeur par l'étude de M. Ch. Monteil qui, de plus, expose de façon claire la morphologie et la syntaxe du khassonké, avec de nombreux exemples à l'appui. Quelques textes accompagnés de traductions permettent de compléter ces exemples. Enfin un vocabulaire abondant, comprenant environ 900 radicaux, et enrichi d'indications additionnelles et de nombreux dérivés et composés, termine cette excellente étude. Elle doit être accueillie avec d'autant plus de faveur que le dialecte khassonké avait été trop négligé jusqu'ici et qu'aucun travail spécial à cet idiome n'avait été publié encore. Grâce à M. Ch. Monteil, il n'est plus aujourd'hui aucun dialecte de la langue mandingue qui ne nous soit suffisamment connu,

et il devient possible de tenter une étude comparée de cette très importante partie du domaine linguistique africain.

M. DELAFOSSE.

C.-C. UHLENBECK. — *Het passieve karakter van het verbum transitivum of van het verbum actionis in talen van Noord-Amerika*. Amsterdam (Joh. Müller), 1916, in-8, 30 p. (extrait des *Mededeel. d. kon. Akad. van Wetenschappen. Afd. Letterkunde*, 5^e R., D. II, p. 187-216).

M. Uhlenbeck s'est posé depuis longtemps le problème du caractère actif ou passif des formes verbales. La concordance partielle des formes des désinences du génitif singulier (*-es, *-os, *-s) et du nominatif singulier (*-s) en indo-européen l'a amené à se demander si le caractère actif des verbes indo-européens ne serait pas chose secondaire, et si, en préindo-européen, le verbe n'aurait pas eu un caractère passif. Ce problème ne comporte pas de solution démontrable. Mais les recherches que M. Uhlenbeck fait depuis de longues années sur les langues de l'Amérique du Nord lui permettent de montrer que, à côté de langues où le verbe a un caractère actif, il y en a beaucoup où il est de type passif. Le suggestif mémoire de M. Uhlenbeck devra être lu par tous ceux qui s'intéressent à la linguistique générale.

A. M.

Kickapoo texts, collected by W. JONES, translated by TRUMAN MICHELSON. Leide (Brill), 1915, in-8, v-143 p. (*Publications of the American Ethnological Society*, vol. IX).

Les savants américains publient activement des données sur les langues du Nord de l'Amérique. M. Truman Michelson, dont on connaît la belle activité, édite ici, traduit et commente des textes recueillis par le regretté William Jones, en une langue de la région frontière entre le Mexique et les États-Unis. C'est une occasion de signaler les intéressantes publications de l'*American Ethnological Society*. A. M.

Au profit de l'œuvre des Mutilés de la guerre :

ANATOLE FRANCE

SUR LA VOIE GLORIEUSE

Un beau volume in-4 coquille, contenant une lettre autographe d'Anatole France et un frontispice d'André Rouveyre. 3 fr. 50 net.

Au profit de l'Œuvre du vêtement du prisonnier de guerre :

RÉMY DE GOURMONT

PENDANT L'ORAGE

Un beau volume in-4 coquille avec dessin de Forain et frontispice d'André Rouveyre. 5 fr. net.

Au profit des Blessés du XV^e corps :

CHARLES MAURRAS

L'ÉTANG DE BERRE

Un beau volume in-8 5 fr. net.

THE BOOK OF FRANCE

Publié sous les auspices d'un Comité présidé par son Excellence M. Paul CAMBON, et vendu au profit des départements envahis.

Un beau volume in-4 carré de 272 pages, avec 12 figures dans un élégant cartonnage en percaline. 7 fr. 50

TABLE DES ARTICLES CONTENUS DANS CET OUVRAGE : France, by Henry JAMES. — La Grande-Bretagne, par J.-H. ROSNY, aîné. — Essai sur la moralité allemande, par René BOISLEYVE. — Debout pour la dernière guerre, par Anatole FRANCE. — L'Envahissement, par Rémy DE GOURMONT. — La Bataille fantôme, par Pierre LOTI. — Les coulisses d'une grande bataille, par Mme Mary DUCLAUX. — Du côté de la guerre, par la Duchesse DE CLERMONT-TONNERRE. — Ma rentrée dans Paris, par Jacques BLANCHE. — La Messe des fantômes, par Marcelle TINAYRE. — Les soldats de 1914, par la Comtesse DE FOAILLES. — Les Saints de la France, par Maurice BARRÈS. — Réfugiés, par André GIDE. — Journal d'une infirmière, par la Duchesse DE ROHAN, douairière. — Lettre au petit soldat qui n'en reçoit pas, par Eugène BRIEUX. — Brown et le brun, par Pierre MILLE. — Le Témoin, par Marie LENERU. — Le Coup d'aile, par François DE CUREL. — France, by Rudyard KIPLING.

« Tous les textes français cités suivis de leur traduction en anglais par MM^{mes} RANDOLF CHURCHILL, BELLOC LOWNDES, Margaret L. WOODS, Duchesse DE SUTHERLAND, GLENCONNER, FRAZER et MM. Thomas HARDY, G. HARTOG, H. G. WELLS, EDNEY COLVIN, FISHER, DELKE, Henry JAMES, Edmund GOSSE, Pett RIDGE, Alfred LYTTELTON. »

PRIX DE L'INSTITUT

PRIX JEAN REYNAUD (10.000 fr.) 1914

DÉCERNÉ AU TRAVAIL LE PLUS MÉRITANT PUBLIÉ DEPUIS CINQ ANS

(ACADÉMIE FRANÇAISE)

J. BÉDIER, professeur au Collège de France

LES LÉGENDES ÉPIQUES

4 volumes : Tome I^{er}, petit in-8, 5 fr. Tome II, petit in-8, 5 fr.
Tomes III et IV, in-8, chaque, 8 fr.

DÉJÀ COURONNÉ DU GRAND PRIX GOBERT

PRIX JEAN REYNAUD (10.000 fr.) 1915

DÉCERNÉ AU TRAVAIL LE PLUS MÉRITANT PUBLIÉ DEPUIS CINQ ANS

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

Par J. GILLIÉRON et E. EDMONT

35 fascicules de 50 cartes chacun ; chaque carte est consacrée à un mot ou à un type morphologique. 875 fr.

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*prix Chavée*)

Supplément : *Atlas linguistique de la Corse*. 3 fasc. parus (sur 10). Chaque . . . 25 fr.

Citons quelques-uns des précieux éloges qui vinrent encourager cette publication.
« ... Nous avons sous les yeux la première livraison de l'*Atlas linguistique de la France*, par MM. J. Gilliéron et E. Edmont, contenant les 50 premières cartes qui composent cet immense ouvrage. Elles justifient tout ce qu'on pouvait attendre comme méthode et comme résultat. »
Gaston PARIS (*Romania*).

« L'*Atlas* économise le temps du savant en lui apportant à pied d'œuvre les matériaux dont il a besoin pour ses spéculations. N'est-ce rien, que de pouvoir instantanément, grâce à une carte qu'on embrasse d'un coup d'œil, trouver et grouper sous la même idée un millier de formes dont la recherche dans les lexiques spéciaux de chaque région demanderait un loisir énorme ? Mais ce n'est là que son moindre avantage. Le butin scientifique n'y est pas seulement facile à recueillir, il y est infiniment plus riche que partout ailleurs, car beaucoup de faits intéressants y sont, si je ne me trompe, relevés pour la première fois. »
A. THOMAS (*Journal des Savants*).

PRIX GOBERT (9.000 fr.)

LE MORCEAU LE PLUS ÉLOQUENT SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PIERRE CHAMPION, archiviste paléographe

FRANÇOIS VILLON, SA VIE ET SON TEMPS

Deux volumes in-8 de la *Bibliothèque du XV^e siècle*, avec 49 planches hors texte (épuisé). 50 fr.

P. CHAMPION

LA VIE DE CHARLES D'ORLÉANS

1911. Avec 16 phototypies hors texte. 15 fr.

DEUXIÈME PRIX GOBERT